LE FIGARO HISTOIRE

LE FIGARO HISTOIRE

NUMÉRO 3 – AOÛT/SEPTEMBRE 2012 – BIMESTRIEL

NUMÉRO 3

LE ROMAN VRAI DE JACQUES CŒUR

ATHOS, NID D'ESPIONS

L'HISTOIRE S'EST ARRÊTÉE À SAINT-DENIS

Où est passée la BATAILLE d'ALÉSIA ?

Pas si fous ces Gaulois !
Comment on devient César
Vercingétorix l'intrépide

BEL : 7,80 € - CAN : 11,95 $C - CH : 11 FS - DOM : 8 € - LUX : 7,60 € - MAR : 75 DH - NL : 8 € - PORT.CONT : 8 €

M 05595 - 3 - F: 6,90 € - RD

MuséoParc

ALÉSIA

www.alesia.com

REVIVEZ L'HISTOIRE EN GRAND !

Côte-d'Or en BOURGOGNE

Conseil Général Côte d'Or
www.cotedor.fr

MuséoParc Alésia - 1, route des Trois Ormeaux - 21150 Alise-Sainte-Reine
Informations : 03 80 96 96 23 - contact@alesia.com - www.alesia.com - Coordonnées GPS : 47 32.158 N 4 28.153 E

© BLANDINE TOR

ÉDITORIAL

Par Michel De Jaeghere

A quoi servent les Anglais? Ils se retirent dans un fumoir après le dîner; ils pratiquent le *mooning* après boire; ils ont inventé les règles complexes du cricket. Leur reine met souvent des chapeaux ridicules et certains d'entre eux portent des jupes à carreaux, ceux du moins qui se piquent de compter des Écossais parmi les ancêtres accrochés aux murs de leur salle à manger. Ils se posent des questions auxquelles personne n'aurait songé; elles sont souvent extravagantes ; ce n'est pas dire qu'elles soient sans intérêt. Napoléon a-t-il véritablement existé? C'est à cette interrogation qu'un théologien anglican du nom de Richard Whately s'est attaché à doctement répondre en 1819 dans un charmant opuscule, aujourd'hui réédité en français. Napoléon était alors, depuis quatre ans, en exil à Sainte-Hélène. Les pamphlets contre lui s'étaient multipliés, en France comme en Angleterre. Ils dénonçaient le parvenu, l'imposteur, l'aventurier qui avait mis l'Europe à feu et à sang pour assouvir une ambition démesurée.

Napoléon avait-il existé? L'éclat de ses actions avait rempli la terre. Avant de se prononcer sur le crédit à accorder aux témoignages qui les rapportent, trois préalables n'en devaient pas moins, en bonne méthode, être levés : les témoins avaient-ils eu véritablement les moyens de se renseigner? N'avaient-ils aucun intérêt à travestir la vérité? Les témoignages pouvaient-ils se recouper, ou au moins s'accorder?

Sur quoi, demande ainsi Richard Whately, se fonde la certitude que Napoléon a existé? Sur le fait que tout le monde en parle. La plupart n'en disent pourtant que ce qu'ils ont lu dans les journaux. On sait ce que valent de telles nouvelles. Les trois quarts des journalistes *«ne font que répéter ce qu'ils trouvent chez d'autres, avec autant de naïveté que leurs abonnés en mettent à les lire»*. Quels moyens ceux qui, d'aventure, se seraient rendus sur place auraient-ils eu de vérifier ce qu'ils écrivaient? Avaient-ils eux-mêmes approché l'empereur des Français? Et s'ils s'étaient contentés de l'apercevoir de loin, de le reconnaître à son bicorne, à sa redingote, étaient-ils assurés que c'était bien de Napoléon lui-même qu'il s'agissait? *«Nous nous trouvons,* écrit-il, *dans le cas de ces brahmanes qui disent que la terre est soulevée par un éléphant, et l'éléphant par une tortue»* : ils ne nous disent pas sur quoi la tortue est elle-même installée.

La diffusion des nouvelles incroyables dont l'aventure de Napoléon fut l'occasion ou le prétexte servait évidemment les intérêts de ceux qui les colportaient. Nul n'a, mieux que lui, fait vendre du papier imprimé. Il n'est pas jusqu'aux gouvernements coalisés qui n'aient trouvé en lui un épouvantail très commode pour tenir dans l'obéissance leurs sujets et faire rentrer plus facilement les impôts.

Les contradictions qui entachent les récits et les témoignages sur quoi se fonde son histoire, son épopée, telle qu'on nous la rapporte, ont quant à elles de quoi décourager l'historien le mieux disposé. Les uns présentent Napoléon comme un modèle de magnanimité, les autres comme un monstre de cruauté. Est-ce à dire qu'il y eut deux Bonaparte? Français et Russes revendiquent pareillement la victoire dans la bataille de la Moskova. Les Russes l'appellent Borodino. Il faut donc que l'un des deux comptes rendus soit faux. Mais alors, pourquoi pas les deux? On doit en tout cas en déduire *«cette maxime qu'un récit pourra être aussi détaillé, aussi fermement soutenu, aussi gravement appuyé que l'on voudra; les événements pourront être aussi notoires, aussi importants que bon semblera, et le tout, pourtant, n'être qu'une pure fable»*.

La certitude de l'existence de Napoléon ne se fonde, en dernier ressort, que sur l'universalité de la croyance dont elle fait l'objet. La difficulté de la remettre en cause tient à la répugnance naturelle du grand nombre à se déjuger. La beauté, la grandeur des événements, des personnages, *«grandes armées, grandes victoires, grands revers, grands froids»*, les empires renversés en un jour, contre l'expérience des siècles, les hasards incroyables, les retournements de situation insensés n'en suffisent pas moins à dénoncer le caractère romanesque de cette histoire. La vie de Napoléon est un conte inventé pour servir à la gloire des Anglais, leur permettre de se vanter d'avoir terrassé un ogre d'autant plus redoutable qu'il est aussi imaginaire que celui du Petit Poucet.

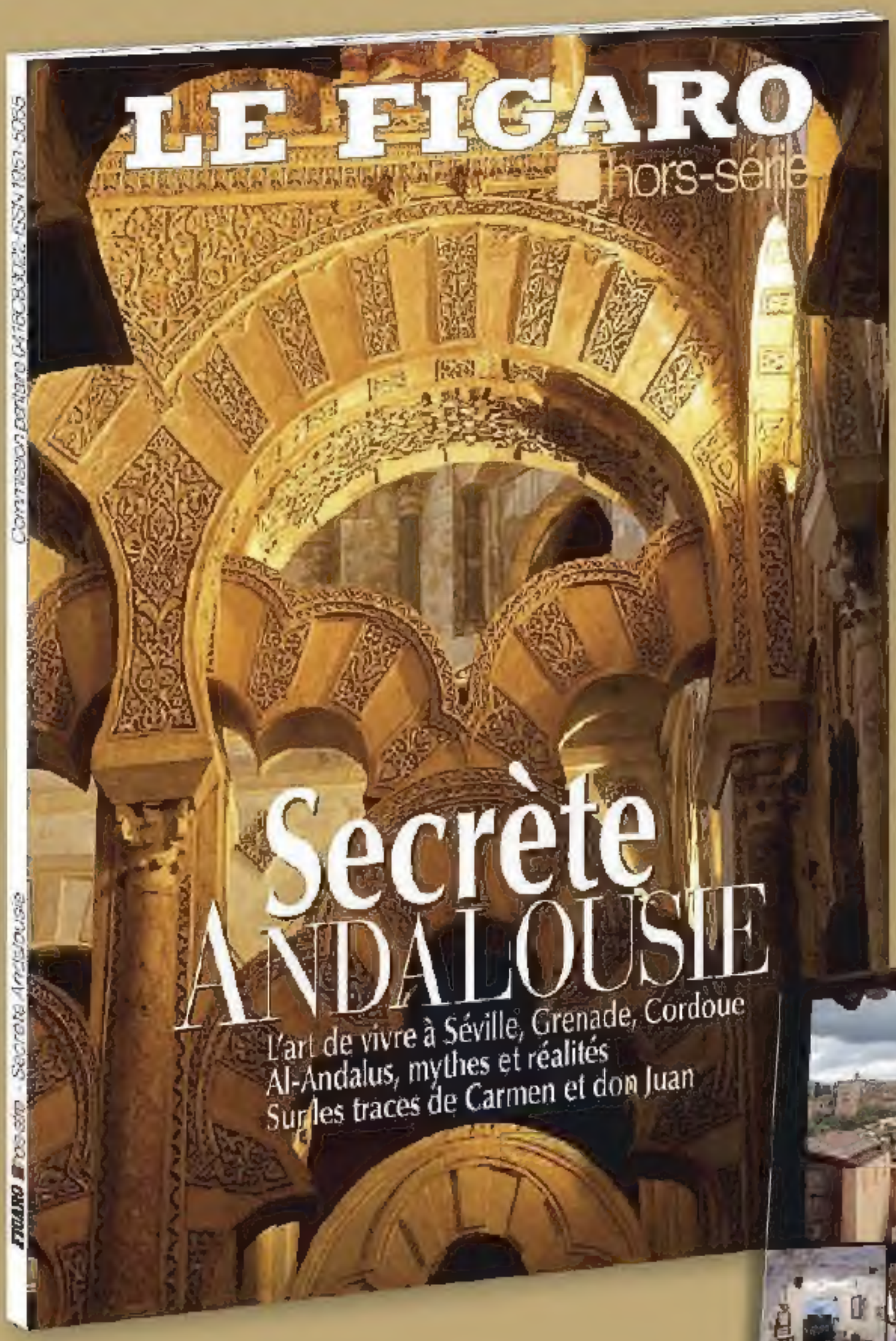
Le livre de Richard Whately est un non-sens, une fable. C'est aussi la plus stimulante des réflexions sur l'histoire. A contester l'incontestable, il ne montre pas seulement la relativité de nos certitudes, la difficulté de départir les faits des mensonges de la propagande et des exagérations de la légende. Il démonte, en creux, les excès auxquels le scepticisme, l'hypercritique, la méfiance à l'égard des vérités établies peuvent eux aussi mener; les ravages d'un esprit de système conduisant à nier l'évidence au terme d'un enchaînement irrésistible de syllogismes biaisés. L'histoire n'est pas une science expérimentale (ce pourquoi l'appellation de sciences humaines est inadaptée). Elle est le fruit d'une enquête incomplète, partielle : une connaissance amendable, provisoire, incertaine. Elle n'est pas réductible aux raccourcis binaires, aux jugements tranchés. Napoléon ne fut, sans doute, ni le héros des hagiographes, ni le tyran des pamphlétaires. L'historien n'en peut pas moins tenir qu'il a existé sans l'avoir rencontré. La vérité n'est pas le contraire de l'erreur en histoire, moins encore qu'en toute autre matière. Elle est d'un autre ordre, dit Pascal.

***Peut-on prouver l'existence de Napoléon?*, de Richard Whately, Vendémiaire, 128 pages, 12 €.**

LE FIGARO HISTOIRE

COMITÉ SCIENTIFIQUE. **Président : Jean Tulard**, de l'Institut. **Membres : Jean-Pierre Babelon**, de l'Institut ; **Marie-Françoise Baslez**, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Simone Bertière**, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres ; **Jean-Paul Bled**, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Jacques-Olivier Boudon**, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Maurizio De Luca**, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; **Jacques Heers**, professeur émérite (histoire médiévale) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Nicolaï Alexandrovitch Kopanev**, directeur de la bibliothèque Voltaire à Saint-Pétersbourg ; **Eric Mension-Rigau**, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Arnold Nesselrath**, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; **Dimitrios Pandermalis**, professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; **Jean-Christian Petitfils**, historien, docteur d'État en sciences politiques ; **Jean-Robert Pitte**, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne, délégué à l'information et à l'orientation auprès du Premier ministre ; **Giandomenico Romanelli**, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; **Jean Sévillia**, journaliste et historien.

UN MONDE DE COULEURS ET DE PASSIONS, UNE TERRE DE FEU



Ici, les époques, les styles architecturaux, les traditions s'entremêlent.

Le visiteur est saisi par la force des contrastes, la violence des inquiétudes et la sensualité de l'art de vivre. Pointe avancée de l'Europe aux portes du Maghreb, l'Andalousie est un mystère qui se dévoile dans quelques pas de danse, le secret d'un retable, le patio d'un palais.

Michel DE JAEGHERE
Directeur de la rédaction du Figaro hors-série

En vente actuellement
Chez votre marchand de journaux et sur www.lefigaro.fr/hors-serie

Au Sommaire

Actualité de l'histoire

8. Jacques Cœur au risque de l'histoire
Par Jacques Heers
16. Côté livres
20. Historiquement incorrect
Par Jean Sévillia
22. Epouses et concubines
Entretien avec Simone Bertière.
Propos recueillis par Michel De Jaeghere
28. A l'école de l'histoire
Par Jean-Louis Thiériot
30. Tourisme
Par Thibaut Dary et Albane Piot
34. Cinéma *Par Geoffroy Caillet*

En couverture

38. Le choc de la guerre des Gaules *Par Jean-Louis Voisin*
48. Comment on devient César *Par Yann Le Bohec*
52. 7 mystères de la bataille d'Alésia *Par Jean-Louis Voisin*
62. Le siège d'Alésia
64. Vercingétorix, le jeune homme et la guerre *Par Jean-Noël Robert*
68. Où est passée la bataille d'Alésia ? *Par Alexandre Grandazzi*
78. La route Vercingétorix *Par Albane Piot*
82. Pas si fous ces Gaulois *Par Thibaut Dary*
88. Trésors de guerre
92. La guerre des Gaules sans commentaires *Par Albane Piot*
98. A armes égales
100. Bibliothèque gallo-romaine

L'esprit des lieux

104. Athos, nid d'espions
Par Alexandre Lévy
114. Brocéliande, forêt enchantée
Par Korentin Falc'hun
118. L'histoire s'est arrêtée à Saint-Denis
Par Albane Piot
126. La deuxième vie des meubles Boulle
Par Sophie Humann
130. Avant, Après
Par Vincent Tremolet de Villers

Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann 75009 Paris.
Président Serge Dassault. Directeur Général, Directeur de la publication Marc Feuillée. Directeur des rédactions Alexis Brézet.

Le Figaro Histoire. Directeur de la rédaction Michel De Jaeghere. Rédacteur en chef Vincent Tremolet de Villers.
Grand reporter Isabelle Schmitz. Enquêtes Albane Piot. Chef de studio Françoise Grandclaude.
Secrétariat de rédaction Caroline Lécharny-Maratray. Rédacteur photo Carole Brochart.
Editeur Lionel Rabiet. Chef de produit Emilie Bagault. Directeur de la production Bertrand de Perthuis.
Chefs de fabrication Philippe Jauneau et Patricia Mossé-Barbaux. Responsable de la communication Olivia Hesse.

Le Figaro Histoire. Commission paritaire : 0614 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro.
Rédaction 14, boulevard Haussmann 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire Figaro Médias.
Président-directeur général Pierre Conte. 14, boulevard Haussmann 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.
Photogravure Digamma. Imprimé par Roto France, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes (France). Juillet 2012. Imprimé en France/
Printed in France. Abonnement un an (6 numéros) : 29€ TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi,
de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

Avec la collaboration de Jacques Heers, Philippe Maxence, Roselyne Canivet, Marie-Amélie Brocard, Béatrice Auger, Jean Sévillia, Jean-Louis Thiériot, Thibaut Dary, Geoffroy Caillet, Jean-Louis Voisin, Yann Le Bohec, Jean-Noël Robert, Alexandre Grandazzi, Pascale de Plélo, Frédéric Valloire, Alexandre Lévy, Korentin Falc'hun, Sophie Humann, Blandine Huk, secrétaire de rédaction, Valérie Fermandois, maquettiste, Maria Varnier, iconographe, Christophe Maugendre, Hannah Murphy. EN COUVERTURE. © PHOTO JOSSE/LEEMAGE. © 2012 GOSCINNY-UDERZO. © AKG-IMAGES. © FABIAN DA COSTA. © PATRICIA CANINO.

Le Figaro Histoire est imprimé dans le respect de l'environnement.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

8 Jacques Cœur
Au risque de l'histoire

©JEAN-CLAUDE THUILLIER/REA.

Jacques Heers, biographe de l'homme de Bourges, a lu *Le Grand Cœur*, le dernier ouvrage de Jean-Christophe Rufin. Une rencontre passionnante entre l'histoire et le roman.

22 Épouses et concubines

Entretien avec Simone Bertière

L'historienne sait tout des secrets des favorites et des reines de France. De Diane de Poitiers à Marie-Antoinette, elle nous décrit ce que fut le destin de ces premières dames de France.

© RMN (CHÂTEAU DE VERSAILLES)/GÉRARD BLOT

28

À L'ÉCOLE DE L'HISTOIRE

AU XIXe SIÈCLE, BIEN AVANT LA CRISE DES DETTES SOUVERAINES, LA GRÈCE EMPRUNTAIT POUR PAYER SES EMPRUNTS ET L'IMPÔT NE RENTRAIT PAS. UN RETOUR SUR L'HISTOIRE PARTICULIÈREMENT ÉCLAIRANT.

© AKG-IMAGES.

© PUY DU FOU.

ET AUSSI

CÔTÉ LIVRES

HISTORIQUEMENT INCORRECT

TOURISME

CINÉMA

À L'AFFICHE

Par Jacques Heers

Jacques Cœur
Au risque de l'histoire

Le Grand Cœur de Jean-Christophe Rufin triomphe en librairie. Ancien titulaire de la chaire d'histoire médiévale de la Sorbonne, Jacques Heers fait la part des droits de l'histoire et de ceux de la fiction.

Jusqu'à quel point le roman dit «historique» doit-il tenir compte des nouvelles recherches? Un bon nombre d'historiens trouvent un honnête plaisir à lire des œuvres qui situent l'action en des lieux et des temps qu'ils pensent bien connaître mais qu'ils seraient bien en peine de faire revivre, cœur et âme. Etre bon romancier n'est pas à la portée de tous. Ceux de nos collègues qui s'y sont risqués ont échoué et déçu des lecteurs qui, pourtant, leur étaient très attachés. Le roman ne se mesure pas à la stricte exactitude des faits rapportés. Que pèsent dans une belle œuvre quelques anachronismes ou erreurs ponctuelles : les chercher est vilaine cuistrerie. Ce que nous attendons est ce que nous ne sommes pas capables de faire, emportés par l'habitude et le souci d'exactitude. Quel que soit son sujet, le bon romancier apporte l'émotion, la fantaisie, l'insolite parfois. Comme pour le théâtre, il sait planter des décors, donner épaisseur à une société, camper des personnages et surtout les faire parler d'une façon qui ne sente jamais la leçon d'histoire ni l'embarras. Autrement dit, s'écarter du convenu.

Ce qui peut agacer et laisse tomber les livres des mains est le parti pris de propagande plus ou moins grossière, si manifeste dans certaines œuvres et, plus encore, dans les docu-fictions de la télévision où tout est résolument faussé pour noircir ce qui n'a pas l'heur de plaire sur le moment ou, plus simplement, ne semble pas alimenter une quelconque polémique. De même, pour ceux qui, de façon souvent bien lourde, incitent à repentance, en

L'HOMME DE BOURGES

A droite : *Portrait de Jacques Cœur* (1395-1456), anonyme, XV^e^ siècle (Bourges, palais Jacques-Cœur). En haut : *La Vierge et l'Enfant entourés d'anges*, par Jean Fouquet, vers 1452-1455 (diptyque de Melun, volet droit). Le visage de la Vierge serait celui d'Agnès Sorel.

© AKG-IMAGES. ©PHOTO JOSSE/LEEMAGE.

condamnant des hommes qui, eux, n'ont plus la parole et que l'auteur accable de crimes ou de comportements sans rien envisager du contexte et de l'époque.

Qui prend en main *Le Grand Cœur* de Jean-Christophe Rufin n'est pas déçu et le lira jusqu'à la dernière page, heureux de découvrir ou de retrouver un talent qui, depuis *L'Abyssin*, ne s'est jamais démenti. Cela n'interdit pas à l'historien de tenter de départir dans son œuvre ce qui relève de la fiction et de la réalité. Dans les plus belles pages de ce gros et bon livre, Rufin revoit d'abord la Bourges de son enfance, la cathédrale, les rues étroites, les maisons à pans de bois; il en parle avec une tendresse qu'il fait partager et met en scène ce Jacques Cœur, homme de Bourges effectivement, qui, avec quelques autres, commis, agents, clercs aux écritures et aux comptes sont tous sortis de ce vivier provincial que le duc Jean de Berry avait formé et entretenu à sa cour. Les souvenirs s'imposent, non en images violentes de sang et d'angoisses, mais en ombres douces tout de suite familières. C'est tout le plaisir de l'historien lecteur de voir, pour une fois, revivre une cité qui, loin de Paris, n'est pas plongée dans la guerre civile, mais tout occupée à reconstruire une France encore déchirée entre les factions qui ne songent qu'à s'anéantir et entraîner le royaume dans la misère. Bourges n'est pas la ville ordinairement méprisée, accueillant ce *« petit roi »* que les chroniqueurs parisiens montrent comme un réfugié privé du pouvoir, contraint de se cacher. L'auteur ne le dit pas mais son écriture, son parler tout en mesure et piété montrent un Charles VII roi, seul roi de France, seul légitime. Il en trace un portrait en nuance, étonnamment construit de toutes pièces, qui, sans forcément emporter l'adhésion, retient l'attention. Une fois seulement, entraîné par ce qu'il a lu si souvent ailleurs, il le dit *« gentil Dauphin »*. A Bourges, Charles n'est pas Dauphin. Sous influence, en un moment de grande faiblesse ou hors du sens, son père, Charles VI, l'avait renié et avait désigné pour héritier l'époux de sa fille Catherine,

© HERVÉ CHAMPOLLION/AKG-IMAGES

GRAND SIÈCLE *L'Annonciation entre saint Jacques le Majeur et sainte Catherine d'Alexandrie*, vitrail attribué à Henri Mellein, vers 1448-1450 (Bourges, cathédrale Saint-Etienne, chapelle Jacques-Cœur). Page de droite : bustes de Jacques Cœur (à dr.) et de sa femme, Macée de Léodepart (à g.), vers 1443-1451 (Bourges, palais Jacques-Cœur).

© LEHENET FRANCK/SCOPE-IMAGE. © PHOTOJOSSELEEMAGE. © PHILIPPE BERTHE/CMN PARIS.

BELLE FORTUNE En haut : *Portrait de Macée de Léodepart, épouse du commerçant français Jacques Cœur*, école française XVe siècle (Bourges, musée du Berry). En 1420, Jacques Cœur épouse Macée de Léodepart, fille d'un notable flamand aisé, prévôt de Bourges et gendre du maître de la monnaie de la ville. Ci-dessus : la chambre du Conseil dans le donjon du palais Jacques-Cœur, à Bourges. A gauche : vue du palais Jacques-Cœur dans le centre de Bourges

le roi d'Angleterre Henri V. Parler de Dauphin serait cependant méconnaître ou bafouer les lois fondamentales du royaume qui, depuis la loi salique, affirmaient haut et clair que l'héritier était l'enfant mâle, plus proche descendant, quels que soient son âge et son lien de parenté. *« Le roi est mort ! Vive le roi ! »* Charles fut le jour même où son père a perdu la vie, roi et non Dauphin. Charles VI ne pouvait choisir qui lui succéderait, comme, bien plus tard, Louis XIV ne pouvait non plus s'engager à ce que le royaume n'aille pas à l'un des fils ou petits-fils de ce Philippe qu'il faisait roi d'Espagne.

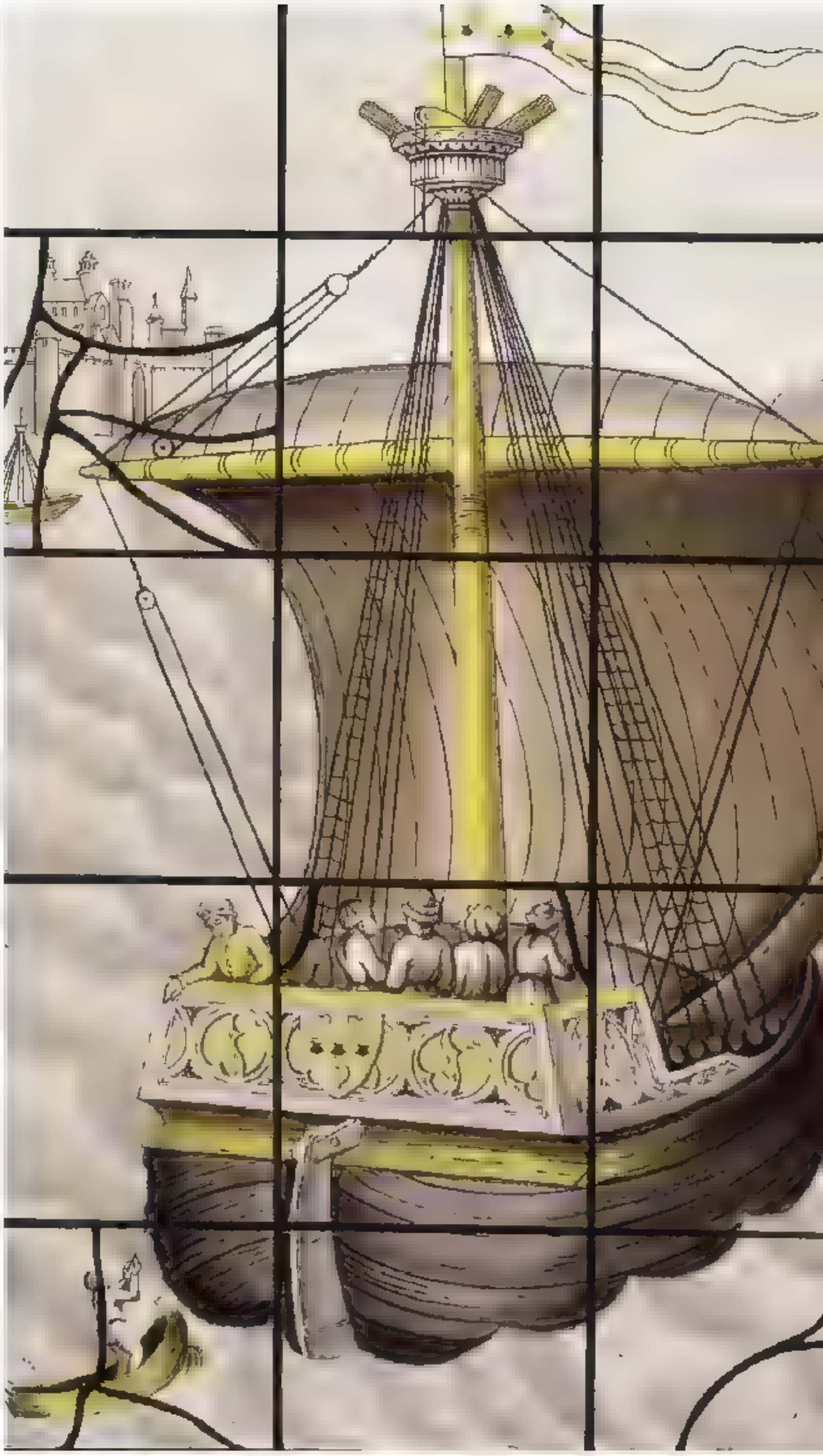
Jean-Christophe Rufin, encore victime des clichés qui font image, n'est pas bien inspiré non plus lorsque, fidèle lecteur de nos livres qui, depuis Jules Ferry, ne se sont pas vraiment renouvelés, montre Charles VII réduit à une vie sans éclat ou même contraint de se cacher. La cour de Bourges

PHOTOS : © HERVÉ CHAMPOLLION/AKG-IMAGES.

est, en réalité, certainement l'une des plus brillantes du royaume. Le roi donne des fêtes dans le somptueux palais qu'avait fa t construire Jean de Berry. Certains artistes du duc sont toujours là et d'autres ont quitté Paris pour venir s'établir dans la ville et dans les châteaux qui ne sont pas châteaux de la Loire mais du Cher. Bien évidemment, le Grand Conseil, la Cour des comptes et le Parlement ont quitté Paris. Alors que les Anglais faisaient, pour conduire une guerre monétaire toujours plus dure, frapper des pièces de monnaie légères et de mauvais aloi, et que Paris ne tenait plus son rôle dans les marchés d'Occident, Jacques Cœur, promu chef des ateliers, avait mission de bien faire. Il s'en est assez bien acquitté, trichant peu, assez tout de même pour subir une dure condamnation et tomber en une disgrâce qui le fit prendre la mer et tenter l'aventure en Orient.

Trafiquant d'argent

Non, Jacques Cœur n'est pas un *«homme d'affaires»*, pourtant. C'est faire erreur de parler de lui en le gratifiant d'un *«esprit d'entreprise»*, comme l'a fait l'un de nos spécialistes en un temps où l'on pensait encore que tout non-noble jouissant d'une belle fortune avait été un *«grand marchand»*. Il est commis à l'Argenterie, chargé de fournir les hôtels du roi et de ses proches de draps de laine ou de soie, de peaux et de fourrures et, parfois, dans les meilleurs moments, de pièces d'orfèvrerie. Il n'a pas fondé et gère de main de maître une société de commerce, pas même une boutique. Ce que l'on a parfois appelé la galerie marchande du palais de Bourges n'a jamais vu une foule de pratiques se pressant pour acheter ou vendre. Tout ce qu'il négocia t était au roi et tout ce qu'il entreprenait l'était avec l'argent de l'Etat. Les si célèbres galées de France (deux par an, pas plus, à vrai dire bien peu de chose face aux flottes italiennes et catalanes) furent, à Gênes ou à Marseille, achetées, rafistolées et armées par Charles VII sans que Jacques Cœur y mette le moindre sou. Tous les membres de l'équipage, du capitaine jusqu'aux scribes, aux comptables et aux matelots, souvent



© SELVA/LEEMAGE.

© AKG-IMAGES/ERICH LESSING. © JEAN CLAUDE THUILLIER/RÉA

NÉGOCIANT DU ROI Ci-dessus *Portrait de Charles VII, roi de France (1403-1461)*, par Jean Fouquet, vers 1450-1455 (Paris, musée du Louvre). A gauche une galée de la flotte de Jacques Cœur, fac-similé d'un vitrail du XVe siècle du palais Jacques-Cœur. Ci-dessous *Jacques Cœur*, par Antoine-Augustin Préault, 1873-1875 (Bourges, place Jacques-Cœur).

des vagabonds recrutés de force, étaient, comme le maître lui-même, des commis soldés par le roi pour faire respecter un monopole. Cette grosse affaire, qu'une propagande bien orchestrée dès l'époque a présentée comme quasi unique et source de grands profits, n'a pas enrichi le Trésor public; au contraire, elle s'est soldée par un échec, et de même l'exploitation des mines d'argent du Lyonnais et les essais d'introduction du tissage de la soie à Tours. C'est bien par Jacques Cœur que l'on voit s'établir, en même temps qu'un pouvoir monarchique plus fort, un dirigisme d'Etat qui ne fera que s'affirmer au cours des siècles et dont la France, semble-t-il, n'a jamais su se guérir. Lui fit sa fortune par tous les trafics de l'argent maître des ateliers monétaires, fermier de sociétés chargées de la perception des taxes et impôts et, surtout, agent d'influence, capable de faire payer, jusqu'à l'indécence, ses emplois d'intermédiaire reconnu. Son procès, instruit et conduit de bout en bout pour le discréditer et l'anéantir, fut certes faussé, les témoins soigneusement choisis pour l'accuser, mais ne fut pas plus inique que ceux, en ce temps, d'autres financiers dont certains ne pouvaient plus supporter la richesse et la morgue. Son palais de Bourges, pas tout à fait achevé lorsqu'il fut arrêté et jugé, n'était pas la maison d'un marchand mais, bien plus imposant et plus riche que ceux de grands seigneurs, le témoin insupportable d'une fortune fruit de malversations.

Il n'est pas du tout certain que ce «*Grand Cœur*» ait été, comme le dit Jean-Christophe Rufin, fasciné par l'Orient. Il s'y est rendu, condamné pour avoir triché sur les monnaies, et a réussi à y rencontrer de hauts hommes de la cour de Bourgogne. Aventure sans profit et sans suite car il n'avait pour tout bagage qu'une misérable pacotille, valant de dix à cent fois moins que les cargaisons des marchands sur le même navire narbonnais. Il n'y est jamais retourné, laissant d'autres commis, hommes de Bourges dont certains, tout porte à le croire, n'avaient jamais vu la mer, prendre le commandement des galées du roi. En faisant si large part à ce trafic exotique, Jean-Christophe Rufin s'aligne sur un autre cliché en laissant croire que ce commerce, en fait bien marginal, pouvait assurer de belles fortunes. Non : la réussite marchande et la richesse des grandes cités d'Italie, de Marseille et de Barcelone ne s'est pas faite par le poivre, le gingembre, le sang-de-dragon et les myrobolans mais, tout ordinairement, par le trafic local et international des blés, du sel, des vins et des draps de laine. D'Orient, les grosses nefs ramenaient, chargées à plein bord, des grains, des pierres d'alun et du coton. Cette fascination pour un monde lointain qu'il dit «*arabe*» amène l'auteur à opposer le premier échanson de la cour de Bourgogne, rencontré (par hasard ?) à Beyrouth, un rustaud mal dégrossi qui sent mauvais et ne se lave sûrement pas, aux Arabes qui font de si bons sorbets et «*ont inventé cette nature réglée, hospitalière et close qu'est le jardin*». C'est là faire peu de cas de l'engouement des princes et des seigneurs pour leurs jardins, tous plus raffinés les uns que les autres, jalousement gardés et soignés. C'est aussi ignorer vergers, bosquets et prés enclos en plein cœur de nos cités.

Règlements de comptes

Ce sont partis pris, fruits d'emportements de plume, qui font sourire, mais le lecteur en arrive à déplorer un fort désir parfois de s'imposer en juge appliqué à de méchants règlements de comptes lorsque le narrateur s'en prend à la noblesse et, plus encore, à la religion et à l'Eglise. Alors que nos ancêtres pensaient à Dieu, les nobles, dit-il, ne pensent qu'à se battre, «*peu leur importaient les princes prisonniers, les rançons à payer, les terres perdues, les peuples ruinés... et que, pour nourrir leurs activités guerrières, il fallait que les bons bourgeois et les paysans jeûnent et que les artisans travaillent à peine*». Non : les premiers ruinés n'ont pas été les marchands qui s'enrichissaient mais les seigneurs et les chevaliers qui, faisant la guerre contre leur gré

© ROLLINGER-ANAJONLYFRANCE.FR © PHILIPPE BERTHE/CMN PARIS.

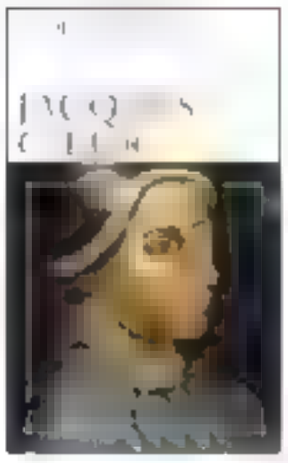
NOTABLE Ci-dessus envolée d'anges sur fond étoilé, présentant sur des phylactères les versets du *Cantique des Cantiques* à la gloire de la Vierge Marie, XV^e siècle (voûte de la chapelle du palais Jacques-Cœur) A gauche *Vierge de piété*, XVI^e siècle (chapelle du palais Jacques-Cœur). Le négociant fortuné se fit construire un superbe palais avec une chapelle Il finança également une autre chapelle à son nom dans la cathédrale Saint-Etienne

(plusieurs furent décapités en place de Grève pour avoir refusé de servir), ont perdu leur vie ou leurs biens. Le Jacques Cœur de Jean-Christophe Rufin se plaît en compagnie d'un cabochien de Paris, l'un des acteurs de la révolte populaire, rébellion menée par les bouchers qui, pour défendre leurs monopoles, ont jeté par les rues des foules enrôlées et appelées à massacrer par qui donnait bien à boire. Un historien quelque peu sociologue ferait remarquer que ces révoltes, fourches ou grands couteaux en main, furent, presque toujours, provoquées par ceux qui voulaient conserver des privilèges que le roi s'appliquait au contraire à affaiblir

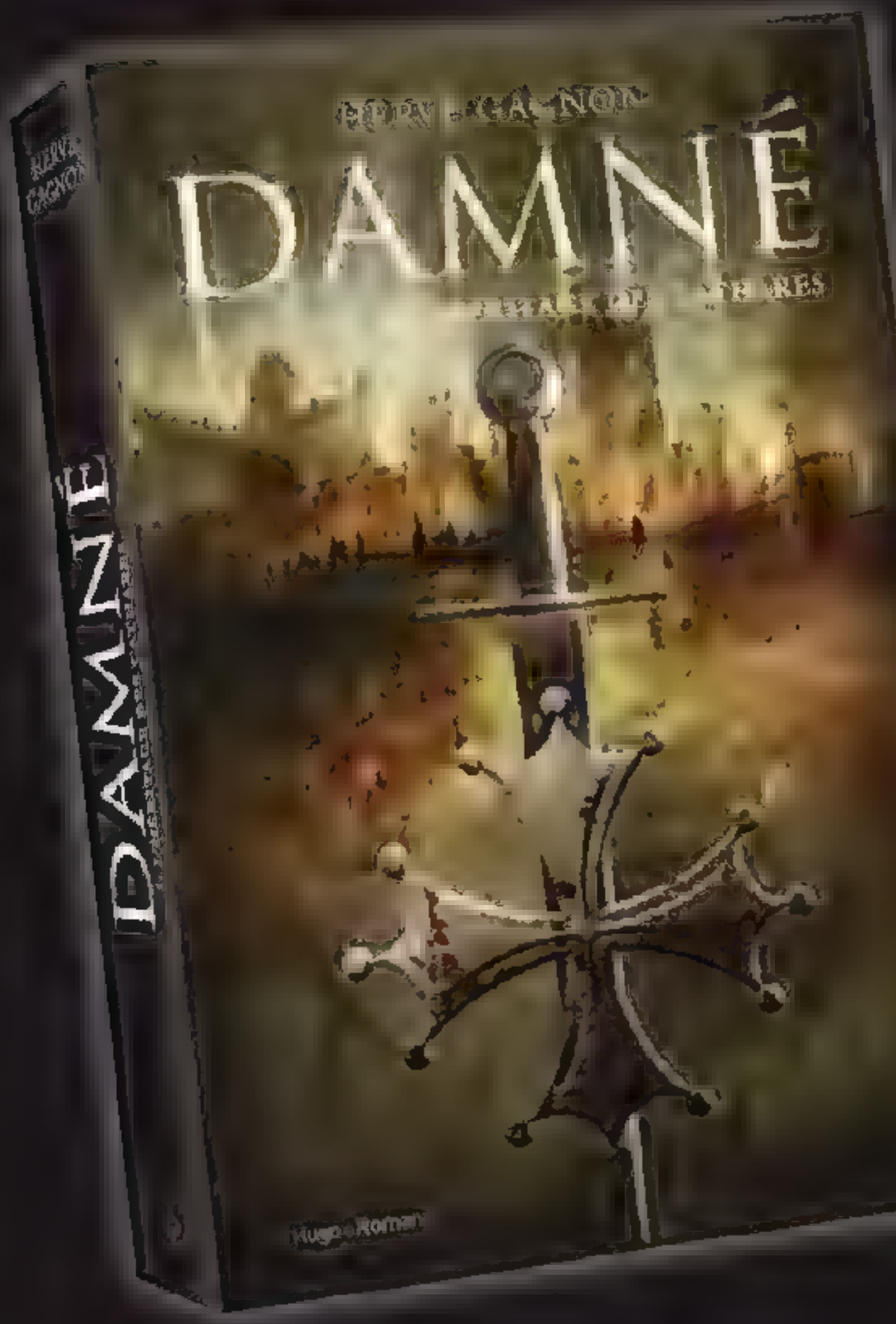
Jean-Christophe Rufin met en scène une histoire d'amour entre Jacques Cœur et Agnès Sorel. Elle paraît peu probable, mais on est dans le domaine où la liberté du romancier est la loi. Faire de son héros et du pape Nicolas V des non-croyants est plus difficile à accepter pour l'historien. L'argentier qui fit, dans la cathédrale de Bourges, refaire la sacristie et construire une chapelle, et une autre dans son palais plus somptueuse encore, qui fit tant pour que son fils soit archevêque, n'aurait été chrétien que pour la forme ? *Le Grand Cœur* de Jean-Christophe Rufin pense que le pape fit prêcher la croisade du bout des lèvres et dit, de lui-même, qu'il *« adressait ses prières à une force supérieure qu'il ne situait pas dans les images habituelles du Christ ou de Dieu le Père »*. Et l'auteur voit ce non-croyant *« ne pensant que mal de l'Eglise et du pouvoir ecclésiastique qui avance sous le masque de l'humilité »*. C'est véritablement s'aventurer loin de toute vraisemblance.

À LIRE

DE JACQUES HEERS, AUX ÉDITIONS PERRIN :
Jacques Cœur, **288 pages, 21,50 €.**
La Naissance du capitalisme au Moyen Age, **314 pages, 22,50 €.**
DE JEAN-CHRISTOPHE RUFIN :
Le Grand Cœur, **Gallimard, « Blanche », 512 pages, 22,50 €.**



UN THRILLER HISTORIQUE AU TEMPS DE LA CROISADE CONTRE LES CATHARES



ENTRE TOURMENTS DE L'ÂME ET QUÊTE DE LA VÉRITÉ,
DÉCOUVREZ LA TRÉPIDANTE SAGA DAMNÉ
AVEC CE PREMIER TOME « L'HÉRITAGE DES CATHARES »

15 €

ACTUELLEMENT EN LIBRAIRIE

Hugo Roman

www.hugoetcie.fr

CÔTÉ LIVRES

Par Philippe Maxence, Roselyne Canivet, Marie-Amélie Brocard, Albane Piot, Béatrice Auger, Isabelle Schmitz et Michel De Jaeghere

Les Bourgeois sont entrés dans Paris

© DIDIER COUPY / SONATURES

Le Bourgeois de Paris au Moyen Age

Jean Favier

« Il faut s'entendre sur les mots. » En commençant ainsi son dernier livre, le grand médiéviste Jean Favier montre bien le poids des présupposés qui accompagnent le vaste sujet qu'il aborde : le bourgeois de Paris au Moyen Age. Objet de littérature depuis toujours ou presque, catégorie sociopolitique aux contours difficilement cernables, thème d'envolées lyriques ou d'anathémisations incendiaires, la bourgeoisie reste souvent une parfaite inconnue. Peut-être plus qu'une autre, elle subit la contraction du temps opérée par des esprits superficiels qui projettent sur l'époque de Saint Louis la réalité du XIXe siècle. S'entendre sur les mots consiste avant tout à définir et à découvrir ce qu'est le bourgeois du Paris médiéval, celui que le lecteur peut suivre tout au long de cette somme incroyable, aussi bien dans ses affaires privées (naissance, mariage, piété) que dans celles qui le projettent sur la scène publique (commerce, métiers, administration).

La surprise est au rendez-vous. Car peut-on parler de bourgeois à Paris ? Au sens strictement juridique, Jean Favier explique que non. Contrairement à ses pairs, dont la condition tient, dans le reste du pays, à ce qu'ils administrent leurs communes, le bourgeois parisien ne détient pas de pouvoir politique, même si lui est concédé le droit de contrôler l'économie fluviale. Seul le roi exerce le pouvoir dans une ville qui est devenue sa capitale. Peu à peu émergera certes un véritable pouvoir communal, au fur et à mesure que la royauté s'appuiera toujours un peu plus sur la bourgeoisie pour juguler l'aristocratie. Mais il faut en réalité sortir de l'ordre juridique pour cerner le bourgeois de Paris, défini comme un chef de famille non noble, enraciné autant dans son état que dans la ville.

Plus que le droit, c'est donc l'usage qui le constitue. Au fil du temps, sa condition va évoluer jusqu'à l'apparition d'une haute bourgeoisie et de véritables dynasties familiales. En voisinant avec l'université, la bourgeoisie se transforme et intègre peu à peu l'avocat, le notaire ou le magistrat, qui ne sont pourtant pas des hommes d'affaires.

Ambitieux, soucieux de ses intérêts, avide de paix, le bourgeois a contribué à faire de Paris la plus grande capitale du Moyen Age, avec près de 200 000 habitants quand on n'en compte que 50 000 à Londres. Malgré des épisodes douloureux – que l'on pense à Etienne Marcel, figure légendaire des prévôts des marchands de Paris, finalement assassiné par ses commensaux –, il y a un certain génie du bourgeois parisien, capable de conduire ses propres affaires tout en accédant aux offices publics, de contrôler le marché parisien dans une sorte de préférence municipale tout en investissant dans l'immeuble de confort ou dans les objets raffinés.

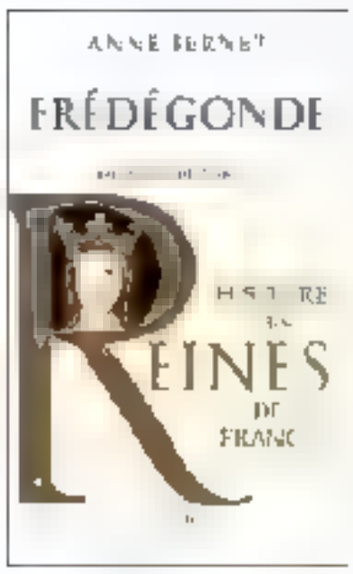
Il fallait l'auteur de *Paris, deux mille ans d'histoire* pour dresser l'inventaire de cette action multiforme. On ressort ébloui par l'érudition foisonnante de Jean Favier, qui permet aux lecteurs de découvrir les débats de la hanse des marchands de l'eau comme de suivre le bourgeois dans les églises de Paris, de dîner en sa compagnie ou de l'entendre parler lors des assemblées publiques. Entre 1080 et 1484, tandis que Paris vibre, le bourgeois est son principal porte-voix. *PM*

Tallandier, 670 pages, 27,90 €.

Frédégonde, Epouse de Chilpéric Ier

Anne Bernet

Les éditions Pygmalion ont entrepris de faire revivre les reines de France



Avec celle que nous avions appris à nommer, à l'école de Grégoire de Tours, *«l'ignoble Frédégonde»*, Anne Bernet nous prend à contre-pied. Il est bien vrai que, dans la France mérovingienne du VIe siècle, on nest pas tendre entre dynasties concurrentes. A chaque décès d'un roi, les terres sont partagées entre ses héritiers, fils, frères ou neveux. Moins il y a d'heritiers, plus es choses sont simples. Et dans une civilisation livrée a la violence, quand la minorité des héritiers légitimes met face à face deux belles-sœurs que tout oppose, tous les coups sont permis. Mais Anne Bernet nous fait découvrir une autre Frédégonde, la paysanne gauloise sans fortune et sans alliés, pour l'amour de laquelle son époux Chilpéric a probablement fait périr sa première epouse, la noble Galswinthe. Galswinthe est la sœur de Brunehaut, la femme de Sigebert, le frère de Chilperic. Les deux femmes se vouent dès lors une haine inexpiable qui durera jusqu'à leur mort. Avec un réel talent de conteuse, Anne Bernet nous fait revivre toutes les péripéties de cette histoire haute en couleur. Enlèvements, machinations, assassinats, rien ne manque. Mais on decouvre aussi, au detour d'un chemin, la belle figure de sainte Radegonde, la veuve du roi Clotaire qui, du fond de son monastère, tentera en vain de maintenir sa famille dans le droit chemin. *RC*

Pygmalion, «Histoire des reines de France», 363 pages, 23,90 €

Innocent III. La stupeur du monde

Olivier Hanne

Elu pape a 37 ans, contemporain de la quatrième croisade, qui fut, bien malgré lui, détournée de son objectif pour finir par la prise de Constantinople, acteur essentiel de l'accroissement du pouvoir pontifical et de la mise en vassalité d'un grand nombre de royaumes, Innocent III (pape de 1198 à 1216) apparaît comme une figure essentielle de l'histoire de l'Eglise, mais également de celle du Moyen Age en Europe. Il manquait une synthèse historique documentée en langue française sur ce personnage de grande culture, pontife intransigeant qui laissa à sa mort une papauté redressée, une Eglise assainie, mais aussi compromise dans les affaires du temps. Olivier Hanne comble cette lacune avec un grand sens du récit. *M-AB*

Belin, «Portraits», 220 pages, 20 €

Jeanne d'Arc pour les Nuls

Alain-Gilles Minella

Cet ouvrage est l'une des bonnes surprises de l'année johannique : non seulement « les nuls » y découvriront l'épopée tumultueuse de la Pucelle, les nombreux protagonistes qui l'animent et les enjeux de la lutte entre les factions rivales, mais ceux qui croient bien connaître l'histoire de Jeanne d'Arc trouveront de précieux éclaircissements à certaines questions : la reconnaissance du Dauphin à Chinon est-elle historique ? Pourquoi Orleans était-elle stratégique et comment fut-elle prise ? Quelle cédule Jeanne signa-t-elle lors de son « abjuration » ? Citations, repères chronologiques, encadrés didactiques accompagnent le récit enlevé d'Alain-Gilles Minella, dont les sous-titres parfois potaches cachent un travail rigoureux et fiable. *IS*

First éditions, 358 pages, 22,95 €.

Le Roi-Soleil et Dieu

Alexandre Maral

Conservateur en chef à Versailles, Alexandre Maral explore un aspect laissé dans l'ombre et pourtant essentiel de la personnalité et du règne de Louis XIV, et qui n'avait jamais été étudié en tant que tel : son aspect religieux. Le roi flamboyant dans son goût des armes, des arts et des lois était aussi un monarque très chrétien, dans une Europe chrétienne. Voici d'abord l'homme, Louis Dieudonné, roi catholique dont la vie quotidienne était toute pétrie et réglée par cette qualité. Puis le monarque de droit divin et souverain gallican, appelé à gouverner en prince chrétien. Enfin, l'auteur donne un nouvel éclairage sur la fin du règne de Louis XIV, sorte de remise en ordre après les scandales de sa vie amoureuse. Un livre riche et précis, qui met en lumière une dimension méconnue du grand roi dont on croyait tout savoir. *AP*

Perrin, «Pour l'histoire», 373 pages, 24 €.

Histoires de la Révolution et de l'Empire **Patrice Gueniffey**

C'est finalement autant de notre époque que de la Révolution que nous parle Patrice Gueniffey dans ce recueil d'une vingtaine de textes qui revisitent épisodes et personnalités de la Révolution française et du premier Empire. Composées à des moments différents, les études rassemblées ici ont été revues, voire complétées. Elles s'imposent par le style d'abord, clair et précis, mais peut-être surtout par la subtilité de la pensée, capable aussi bien de décortiquer l'invention du vote moderne que de rappeler le destin de La Fayette et de son desir de *« révolution sensée »* ou de se pencher avec équilibre sur la vision historique d'un Bainville. Dans le chapitre introductif, très éclairant sur sa démarche, Patrice Gueniffey note que le déclassement de la Révolution française, tombée depuis vingt ans de son piédestal, a paradoxalement entraîné avec lui le discredit du politique et, plus globalement, un rejet du passé. Un constat où pointe le regret de la disparition d'une certaine conception de la citoyenneté et de la grandeur de la France. *PM*

Perrin, « Tempus », 744 pages, 12,20 €.

Bonnot et la fin d'une époque **Pierre-Robert Leclercq**

C'est à travers une recension des articles de la presse d'époque que Pierre-Robert Leclercq a choisi de faire revivre la saga de ceux qui furent «les bandits en auto» avant de devenir «la bande à Bonnot». De 1911 à 1913, les reporters de *L'Intransigeant*, du *Petit Journal*, de *L'Action française* ou de *L'Humanité* commentent au jour le jour la longue traque de la police et les exactions des bandits. C'est dans un climat de fureur populaire qu'a lieu le dernier acte, le siège du garage du lotissement Fromentin. On crie *«Chapeau»* à Colette qui suit en journaliste l'événement. La foule est au spectacle. Mais c'est la vraie vie. Bonnot, blessé, tire sur les agents qui le cernent. Percé de balles, il est encore vivant quand on le sort de la maison. C'est un véritable cortège populaire qui l'escorte en le huant jusqu'à son admission à l'Hôtel-Dieu où il mourra un quart d'heure plus tard. Pierre-Robert Leclercq a su habilement mêler les extraits de toute la presse de l'époque pour nous livrer le récit de l'aventure de la bande à Bonnot, telle que l'ont vécue les contemporains. La politique y tient beaucoup moins de place que les vols et les assassinats commis par ceux qui furent, plus que des anarchistes, des truands. *RC*

Les Belles Lettres, 272 pages, 21 €.

Le Général de Sonis. **Gérard Bedel**

« Les erreurs historiques ont ceci de commun avec les mauvaises herbes qu'elles exigent des traitements répétés car elles ne cessent de se répandre quel que soit le soin que l'on prend pour les extirper » C'est un salutaire travail de vérité que Gérard Bedel a entrepris en retraçant dans cette biographie la vie haute en couleur du général de Sonis. Peu, voire mal, connu cet officier marqua pourtant son époque dans le domaine militaire tout autant que par l'exemplarité de sa foi. On y retrouve la grande épopée d'Afrique du Nord où Sonis se distingua par ses faits d'armes, mais surtout par ses prises de position atypiques qui ne sont pas sans rappeler celles que prendra quelques années plus tard Charles de Foucauld. L'auteur relate la campagne d'Italie et l'épopée des zouaves pontificaux, puis la guerre de 1870 où le général perdit une jambe. Son récit fait revivre cette III[e] République chaotique qui a vu l'émergence de personnages tels que Gaston de Sonis, fidèle à sa doctrine chrétienne, refusant le compromis et marquant ceux qui le côtoyèrent à juste titre. En retraçant cette fin de siècle, il n'est pas sans éclairer de façon troublante la situation de la France contemporaine. *BA*

Via Romana, 270 pages, 24 €.

Les Secrets de la Grande Guerre **Rémy Porte**

Bousculant les idées reçues, Rémy Porte estime que tout n'a pas été dit sur la Première Guerre mondiale. Peu convaincu, le lecteur se plonge dans le livre et découvre avec un certain étonnement la complexité d'une époque et d'une situation. Le fameux pantalon garance ? La responsabilité de l'état-major est bien moindre que celle de l'opinion publique et des hommes politiques. Les taxis de la Marne ? Une cacophonie qui aurait pu mal tourner et qui n'a pas eu l'impact voulu par la légende. L'entrée en guerre des Américains ? Un conflit extrêmement lucratif pour l'économie des Etats-Unis. Il s'agit là de quelques thèmes abordés par l'auteur, spécialiste de la Grande Guerre. Année après année, se déplaçant sur les lignes du front qui ne se limitent pas aux combats des tranchées, il éclaire d'un jour nouveau des aspects méconnus ou justement trop connus pour ne pas mélanger le mythe à l'histoire. Passionnant ! *PM*

La Librairie Vuibert, 336 pages, 19,50 €.

Staline. **François Kersaudy**

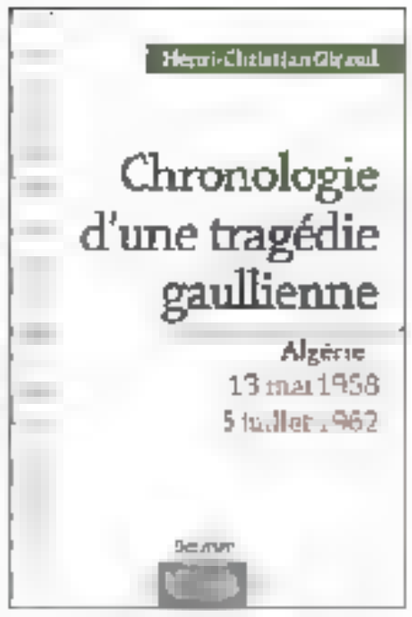
Le XXe siècle fut celui des plus grandes guerres que le monde ait connues. Aussi les grandes figures qui font l'histoire y furent-elles souvent des « maîtres de guerre ». C'est le nom de la nouvelle collection que les éditions Perrin ont décidé de consacrer, sous la direction de François Kersaudy et Yannis Kadari, à la mise en avant de l'influence exercée sur le cours des deux conflits mondiaux par la personnalité de leurs principaux protagonistes. Staline est l'un d'entre eux et François Kersaudy lui consacre une biographie qui le suit depuis son enfance modeste, son passage au séminaire, sa participation d'abord anecdotique mais depuis toujours passionnée aux débuts de la révolution, son ascension d'abord dans l'ombre de Lénine jusqu'à sa métamorphose en dictateur paranoïaque à la tête de l'Union soviétique. Dépourvu de toute compétence militaire, Staline comblera efficacement cette lacune par la ruse, la propagande et la terreur afin de sortir en grand vainqueur de la Seconde Guerre mondiale. Riche en détails et en illustrations, l'ouvrage de François Kersaudy conduit par la main son lecteur au cœur du pouvoir soviétique. Ce dernier l'y suit avec plaisir, la tête un peu tournée seulement par la difficulté de se retrouver dans les mille et un patronymes des Russes qu'il y croise. *M-AB*

Perrin, « Maîtres de guerre », 275 pages, 21 €

Eugenio ou les deux testaments. **Alain Didier**

Lorsque parut, dans les années 1960, *Le Vicaire*, pièce écrite par un inconnu, Rolf Hochhuth, il était difficile d'imaginer la capacité de nuisance d'un pamphlet aussi caricatural, et plus encore qu'il faudrait tant d'années pour que lui soit apportée une reponse explicite : c'est incontestablement ce que vient de faire Alain Didier et de la plus belle des manières, par une pièce de théâtre. L'auteur fait donc revivre le face-à-face de Pie XII et Italo Zoli, grand rabbin de Rome venu lui demander de l'aider à payer la rançon exigée par les Allemands pour sauver les Juifs de Rome de la déportation. Il s'applique, surtout, à réfuter point après point les thèses de la pièce de Hochhuth en mettant en scène un souverain pontife avant tout soucieux de la sauvegarde des vies humaines. Si Pie XII fut bien conscient que ses actes seraient plus efficaces que de grandes déclarations, il n'en resta pas moins ferme face à Ribbentrop, venu lui demander son appui, comme face aux envoyés de Roosevelt, dont il critiqua très clairement la politique de bombardements sur les populations civiles, s'exposant même, pour les faire cesser, aux côtés des victimes. Faisant revivre avec un égal bonheur la figure méconnue du grand rabbin qui prit, lors de son baptême catholique sollicité et reçu en 1945, le prénom d'Eugenio en hommage au souverain pontife, cette réponse littéraire à la calomnie, justifiée en annexes par les documents indiscutables, éclaire sous une nouvelle lumière l'un des épisodes les plus dramatiques de la Seconde Guerre mondiale. *BA*

Via Romana, 152 pages, 14 €.



Chronologie d'une tragédie gaullienne
Henri-Christian Giraud

Un jour, Henri-Christian Giraud en a eu assez des commentaires. Il a senti combien il était nécessaire d'en revenir aux faits. A l'enchaînement des causes et des conséquences. A la réalité des déclarations. Au bilan des violences et des massacres. Au récit détaillé des circonstances. Le cinquantième anniversaire des accords d'Evian s'est traduit, en librairie, par la publication d'une avalanche de témoignages et d'essais. Le livre d'Henri-Christian Giraud s'en détache par une richesse documentaire exceptionnelle, une honnêteté sans défaut. Disciple d'Henri Amouroux, historien du gaullisme (on lui doit notamment une somme monumentale sur *De Gaulle et les communistes*, ainsi que la direction d'une cinglante *Réplique* aux Mémoires fantaisistes de l'amiral De Gaulle), il a choisi de présenter ici, du dernier acte de la tragédie algérienne, une chronologie détaillée, du 13 mai 1958 au 19 septembre 1962. Son récit en gagne une sobriété qui en rend la lecture haletante. Pas d'effets, pas de littérature, ici : ils ne sont pas nécessaires. Bien plutôt la mise en perspective d'une dureté saisissante de ce qu'on peut savoir d'une tragédie dont il apparaît, au fil des pages, qu'elle fut organisée. *MDel*

Michalon, 320 pages, 22 €.

Par Jean Sévillia

© JOHN FOLEY/OPALE.

LA FACE CACHÉE DE LA GUERRE D'ESPAGNE

La guerre civile espagnole ne fut pas l'affrontement idéal que Malraux ou Hemingway ont décrit. Un témoignage inédit en français vient bousculer une interprétation qui doit beaucoup à la propagande communiste.

La Pasionaria, idole de la gauche espagnole ? *«Je peux affirmer qu'elle n'était qu'un trompe-l'œil, un mirage, une bulle de savon creée avec astuce et habileté par les communistes.»* André Marty, le commissaire politique des Brigades internationales, surnommé par ses adversaires *«le boucher d'Albacete»* ? *«Il me fallut le connaître personnellement pour prendre conscience du bien-fondé de ce qualificatif de "boucher" : ce personnage avait du sang jusqu'aux coudes.»* Ces jugements n'émanent pas d'un franquiste, mais d'un combattant républicain. Juif polonais établi en Tchécoslovaquie, Sygmunt Stein est parti pour l'Espagne afin d'y ranimer sa foi révolutionnaire éprouvée par les procès de Moscou. Une nouvelle désillusion l'attend. Au sein des Brigades internationales, où il est engagé de 1937 à 1938, soit comme traducteur dans un bureau, soit comme combattant de première ligne, il rencontre l'arbitraire, l'incompétence, le mensonge et même l'antisémitisme. Son témoignage, *Ma guerre d'Espagne*, paru en yiddish dans les années 1950 et publié pour la première fois en français, met à mal la légende dorée de la guerre d'Espagne : l'auteur raconte le noyautage des forces républicaines par les agents de Moscou, l'élimination physique des déviationnistes, le pillage de biens espagnols au profit de l'URSS, et même les banquets orgiaques des chefs des Brigades internationales se déroulant au moment où leurs hommes crèvent de faim et se font tuer au front.

Le 18 juillet 1936, un groupe de généraux déclenche une insurrection contre le gouvernement de la République espagnole. Parmi les putschistes se trouve Francisco Franco qui, par trois fois, a déjà refusé de se joindre à un complot militaire. Le futur généralissime est un conservateur et non un fasciste, à l'instar de la plupart des conjurés, dont certains sont même républicains. Leur mouvement n'est donc pas tant dirigé contre la forme républicaine des institutions que contre la décomposition du régime qui, au cours des mois précédents, s'est montré incapable de contenir les éléments les plus radicaux qui cherchent à déborder le Front populaire. L'insurrection de 1936 ne peut être comprise sans les événements qui l'ont précédée : les troubles accompagnant la proclamation de la République en 1931, la grève insurrectionnelle lancée par la gauche après la victoire de la droite aux élections législatives de 1934, le climat de violence entourant le scrutin qui a confié le pouvoir au Front populaire, en février 1936, puis la surenchère révolutionnaire des anarchistes et des trotskistes, surenchère manifestée par l'incendie de centaines d'églises et de couvents, le viol et l'assassinat de religieuses, les menaces contre les élus, le meurtre, enfin, du député monarchiste Calvo Sotelo, le dirigeant le plus populaire de l'opposition, drame qui a incité les généraux à passer à l'action.

Mais la majorité de l'armée est loyale au gouvernement : l'insurrection échoue à Madrid, Valence et Barcelone. Si les républicains, qui contrôlent les villes industrielles et la plus grande partie du territoire, possèdent l'avantage initial, ils sont cependant divisés : des haines inexpiables opposent républicains de gauche, socialistes et communistes, communistes et trotskistes, trotskistes et anarchistes, sans compter le jeu complexe des nationalistes basques et catalans. Dans le camp nationaliste, en revanche, Franco parvient peu à peu à éliminer ses rivaux et à cumuler tous les pouvoirs politiques et militaires. En 1939, cette unité de vue et de commandement lui donnera la victoire.

Il est courant de lire et d'entendre que le Caudillo a gagné grâce à l'aide que Mussolini et Hitler lui ont apportée. Une alliance des fascismes qui aurait par contrecoup provoqué la mobilisation des démocraties, mobilisation dont les Brigades internationales auraient été l'expression armée. De *L'Espoir*, d'André Malraux (1937), à *Pour qui sonne le glas*, d'Ernest Hemingway (1940), et de *Guernica*, le tableau de Picasso (1937), à *Mourir à Madrid*, le film de Frédéric Rossif (1963), la littérature, la peinture et le cinéma ont magnifié cette interprétation que l'historien libéral américain Stanley Payne ne craint pas de rattacher à la propagande communiste (*La Guerre d'Espagne*, éd. du Cerf, 2010).

L'historiographie de la guerre d'Espagne, en français, est limitée et le plus souvent orientée – les travaux de Bartolomé Bennassar

©RUE DES ARCHIVES/PVDE. ©ADOC-PHOTOS.

À L'OMBRE DE MOSCOU A gauche, des femmes des Brigades internationales cousent un drapeau avec la faucille et le marteau pendant la guerre d'Espagne, en 1936. A droite, les membres des Brigades internationales en Espagne, en 1936.

mis à part (*Franco* et *La Guerre d'Espagne*, Perrin, 1995 et 2004). Quand des historiens espagnols comme Pio Moa ou César Vidal seront-ils traduits ? Leurs livres, fondés sur de rigoureuses recherches, bousculent des mythes installés depuis soixante-dix ans. Concernant les interventions étrangères, les archives prouvent que la décision de faire appel à l'aide extérieure a été prise au même moment dans les deux camps, et que celle-ci n'a pas modifié l'équilibre de la guerre.

Le 19 juillet 1936, le gouvernement de Madrid sollicite son homologue français du Front populaire. Leon Blum, le président du Conseil, Edouard Daladier, le ministre de la Défense nationale et de la Guerre, et Pierre Cot, le ministre de l'Air, s'accordent sur le principe d'une aide militaire secrète : dès le 24 juillet, les premiers avions et plusieurs trains de munitions français sont livrés à l'Espagne. Le 21 juillet, un émissaire de Franco est reçu à Rome. Mussolini commence par faire la sourde oreille, puis se résout à envoyer une douzaine d'avions. Le 25 juillet, un autre envoyé nationaliste se rend en Allemagne où l'amiral Canaris convainc Hitler de prêter trente avions qui permettront aux *regulares* marocains de Franco de franchir la mer. Le 25 juillet également, à Prague, le Komintern décide d'aider le gouvernement espagnol. Le 27 août, l'ambassadeur d'URSS Rosenberg se présente à Madrid avec une équipe qui prépare le déploiement de plusieurs milliers de conseillers soviétiques.

L'aide de Staline n'est pas désintéressée. L'objectif est d'accroître le poids du Parti communiste espagnol et de le débarrasser de ses concurrents de gauche. Afin de financer l'achat de matériel de guerre pour les armées de la République, les réserves d'or espagnoles sont transférées à Moscou. L'URSS se paiera largement dessus. Quant aux Brigades internationales, elles sont aussi conçues par Staline dès l'été 1936. Le recrutement est centralisé à Paris, tous les chefs de l'organisation étant communistes. On comptera jusqu'à 35 000 brigadistes. Leur principale contribution au conflit sera d'arrêter les troupes de Franco devant Madrid, en novembre 1936. Ils subiront ensuite de lourdes pertes, sans compter les innombrables purges politiques dont on retrouve l'écho dans le témoignage de Sygmunt Stein.

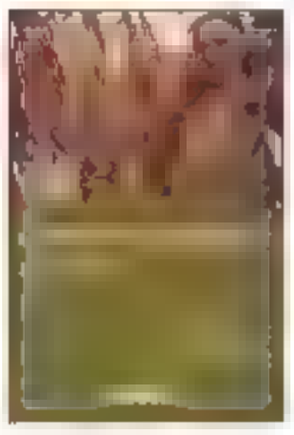
L'échec des nationalistes devant la capitale aura pour conséquence la création de la Légion Condor par les Allemands (aviation et chars, 6 500 hommes) et l'envoi de troupes italiennes (75 000 hommes). Beaucoup de ces combattants étaient des volontaires, comme l'explique Sylvain Roussillon, un passionné d'histoire qui, encouragé par Bartolomé Bennassar, a étudié avec minutie toutes les troupes étrangères engagées derrière le Caudillo dans *Les Brigades internationales de Franco*. On y trouve des Irlandais, des Français, des Anglo-Saxons ou des Russes, mais aussi des Marocains, musulmans ou juifs, ou des Asiatiques. Ce concours aidera les nationalistes à passer le cap de l'année 1937. Au printemps 1938, en sens inverse, l'accroissement de l'aide soviétique permettra aux républicains de tenir en Aragon. A l'automne suivant, nouveau retournement, les armes allemandes favoriseront l'ultime offensive franquiste en Catalogne.

Dans cette guerre civile, Staline avait saisi l'occasion de piller l'or espagnol et de liquider des milliers d'opposants au communisme, et Hitler de tester sur le terrain sa stratégie du Blitzkrieg. Le Führer n'en tirera aucun bénéfice ultérieur, Franco maintenant la neutralité de l'Espagne pendant la Seconde Guerre mondiale, et rendant même de discrets services aux Alliés, préparant un positionnement qui fera de l'Espagne, après guerre, une base occidentale

À LIRE

Sygmunt Stein,
***Ma guerre d'Espagne. Brigades internationales : la fin d'un mythe*, Seuil,**
268 pages, 19 €.
Traduit du yiddish par Marina Alexeeva-Antipov.

Sylvain Roussillon,
***Les Brigades internationales de Franco, 1940-1944*,**
Via Romana,
362 pages, 24 €.



ENTRETIEN AVEC SIMONE BERTIÈRE

Propos recueillis par Michel De Jaeghere

Epouses et concubines

Historienne des reines de France, de Catherine de Médicis à Marie-Antoinette, Simone Bertière décrit le rôle politique des premières dames de France.

Vous avez retracé l'histoire des reines de France, du XVIe au XVIIIe siècle. Quel est le statut de la reine en France sous l'Ancien Régime ?

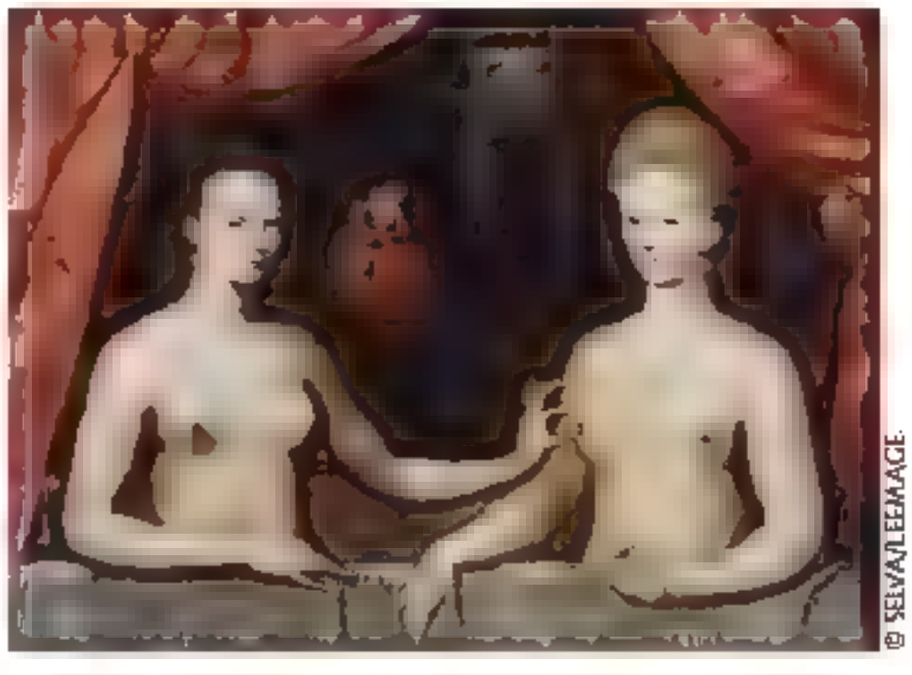
La reine est l'épouse du souverain. Elle est aussi la mère du futur roi. Dans une monarchie familiale, c'est évidemment essentiel. Mais son pouvoir ne va pas au-delà. Elle n'a aucun droit. Seule en Europe, la France obéit à la loi salique. La couronne se transmet par filiation masculine. Ses fonctions n'en sont pas moins considérables : seulement, elles s'exercent sur le plan symbolique. Le roi et la reine sont censés incarner un couple idéal. Au roi appartiennent la guerre et la justice. A la reine, revient l'exercice de la charité. Il doit être juste, elle doit être bonne. Elle doit être miséricordieuse, plaider pour les victimes, fonder des institutions de bienfaisance et visiter les hôpitaux. Elle doit également incarner les vertus féminines : être une bonne épouse, et d'abord, être mère. La première de ses missions est de donner au roi des héritiers. Avant tout, parce que sa famille est celle que Dieu a choisie pour le représenter en France (la monarchie de droit divin est, au XVIe siècle, bien établie) : il faut donc la perpétuer –, et ensuite pour éviter au pays les troubles que les ruptures dans la continuité dynastique sont toujours susceptibles de provoquer au détriment de la paix et de la tranquillité publiques. Tant qu'elle n'a pas d'enfant, elle court le risque d'être répudiée. Catherine de Médicis a ainsi attendu onze ans avant de procréer et elle a passé ces années à trembler qu'on la renvoie vers son Italie natale. Elle s'est rattrapée ensuite puisqu'elle a eu dix enfants en douze ans.

La reine accompagne son mari partout, elle préside à ses côtés toutes les cérémonies importantes, elle figure dans l'iconographie des almanachs qui popularisent le portrait du roi, sur les gravures qui sont données aux gens du peuple pour qu'ils connaissent le visage du souverain. Elle y est souvent représentée à ses côtés, ou avec un enfant sur les genoux, ce qui renvoie implicitement au modèle traditionnel de la Vierge à l'Enfant. Des médailles à son effigie sont parfois frappées à l'occasion des naissances royales.

Il arrive que la reine bénéficie d'un couronnement ou d'un sacre, comme ce fut le cas de Marie de Médicis à la veille de l'assassinat d'Henri IV. Le roi le lui avait fait conférer pour ajouter à son crédit parce qu'il partait pour la guerre. D'autres fois, comme Marie-Antoinette, elle assiste en simple spectatrice au sacre de son époux. Elle ne participe pas au Conseil, sauf bien entendu, dans le cas où est elle est veuve et régente : alors, elle ne se contente pas d'y assister, elle le préside avec les pouvoirs d'une souveraine, et, devenu majeur, son fils a parfois de la peine à l'en écarter. Que l'on songe à l'interminable tutelle de Catherine de Médicis sur François I et Charles IX et au conflit entre Louis XIII et Marie de Médicis. Louis XIV a fait preuve d'une brutalité insigne à l'égard de sa mère, lors de sa prise de pouvoir personnel, après la mort de Mazarin, en 1661. Anne d'Autriche a été priée de rester chez elle et elle en a été très affectée[1].

PRESQUE REINE

Gabrielle d'Estrées (1573-1599) et sa sœur la duchesse de Villars, école de Fontainebleau, XVIe siècle (Paris, musée du Louvre). Eperdument épris de Gabrielle, Henri IV envisagea de l'épouser. La mort prématurée de la jeune femme mit fin à l'embarras du Saint-Siège et de l'Eglise. A droite : Simone Bertière.



© SELVA/LEEMAGE

Le roi doit-il être bon époux et bon père ?

La manière dont le roi se comporte avec les femmes a des implications politiques décisives. Le roi doit d'abord manifester sa fécondité. Un roi incapable de procréer est réputé incapable de gouverner. Il est suspecté d'être impuissant dans toutes les acceptions du terme. La fécondité du roi, au contraire, apparaît comme une promesse de fécondité pour l'ensemble du royaume. Le soupçon d'impuissance est catastrophique. Il a énormément nui, notamment à Henri III ou à Louis XVI. On attend du roi qu'il ait des enfants de sa femme. Et il n'est pas mauvais qu'il ait, éventuellement, des maîtresses : on les lui pardonne comme le signe d'une virilité débordante, dans laquelle le bon peuple se reconnaît volontiers. Jusqu'au XVIII[e] siècle, les bâtards sont très bien acceptés. Ils sont souvent élevés avec les enfants légitimes. Henri IV a suivi, à cet égard, l'exemple de ses sujets en réunissant, à Saint-Germain, les enfants de sa femme et ceux de ses maîtresses. Pour autant, les bâtards ne sont évidemment pas dynastes : il n'est pas question qu'ils puissent accéder au trône. Louis XIV s'est cassé les dents lorsque, effrayé par l'hécatombe qui avait décimé ses descendants légitimes, il a essayé de rendre les enfants de Mme de Montespan successibles.

Quand les maîtresses royales sortent-elles de l'ombre pour accéder au statut de favorites ?

La première dont on ait parlé a sans doute été Agnès Sorel, la maîtresse de Charles VII. A partir du XVI[e] siècle, on distingue entre la favorite, qui a un statut de maîtresse officielle, et les passades. La favorite ne le devient véritablement que lorsqu'elle est publiquement traitée par le roi comme telle. La plupart du temps, elle est issue de la Cour, où elle occupe une position qui consiste généralement à être dame d'honneur de la reine ; ce

© LAMACHERE ALRELIE/BALTEL/SIPA.

OLYMPE *Louis XIV et la famille royale*, par Jean Nocret, 1670 (Versailles, Musée national du château). Le roi est représenté en Apollon *(à droite, sur le trône)*, la reine Marie-Thérèse, en Junon *(en bas, à droite)* la reine mère, Anne d'Autriche, en Cybèle *(au centre)*. Monsieur, frère du roi, est en Étoile du matin *(à gauche)*. Il est entouré de sa femme Henriette d'Angleterre, en nymphe, de sa fille, Marie-Louise d'Orléans, en Zéphyr, et de sa belle-mère, Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, en Amphitrite *(première à g.)*.

qui n'est pas toujours très agréable pour les intéressées. Quand la maîtresse ne fait pas partie de la Cour, les choses se compliquent, car il faut qu'elle soit officiellement présentée au roi. Cela obéit au XVII[e] siècle à une cérémonie qui a ses codes et ses rites. Louis XV choisit ainsi successivement deux favorites hors de la Cour : Mme de Pompadour, qui était issue de la haute bourgeoisie financière, et Mme Du Barry, qui venait de la prostitution de luxe. Il fallait donc qu'on les lui présente, et pour cela, il fallait trouver une «marraine». Pour Mme de Pompadour, on parvint à convaincre la princesse de Conti, qui avait des dettes de jeu énormes, de remplir ce rôle moyennant finance. Un abbé ayant demandé devant elle *«quelle est la putain qui a accepté de se charger de cette corvée»*, elle prit le parti de rire en s'écriant : *«N'en dites pas plus, l'abbé, ce sera moi!»* Pour Mme Du Barry, ce fut une comtesse de Béarn, également désargentée, mais moins titrée : on était descendu d'un cran. Elle avait cru pouvoir se défiler au dernier moment en invoquant une entorse : la cérémonie fut remise, mais il fallut bien, à la fin, y passer. L'une et l'autre purent dès lors partager la vie de cour

Comment se passe la cohabitation avec la reine ?

Il y a autant de cas de figure que les rois ont eu de maîtresses. François I[er], par exemple, avait complètement écarté sa femme au profit de sa maîtresse, la duchesse d'Étampes. Il en alla de même pour le futur Henri II, dont la Cour était menée par Diane de Poitiers, dès le temps où il n'était encore que Dauphin. Les deux maîtresses – celle du roi et celle de son fils – se détestaient, et cela eut des conséquences politiques, Diane prenant parti pour les Guise et le parti ultracatholique, et la duchesse d'Étampes se liant, par réaction, à ce qui deviendra plus tard le parti protestant.

Diane de Poitiers représente pourtant un cas atypique. D'abord, parce qu'elle a vingt ans de plus que le roi et qu'il est tombé amoureux d'elle à 11 ans. Ensuite, parce qu'il lui est resté fidèle jusqu'au bout (avec, bien entendu, un certain nombre d'aventures parallèles). Elle sera non seulement pour le roi une maîtresse, mais pour la reine une sorte de belle-mère. Catherine de Médicis était une petite Italienne sans grands appuis familiaux. Elle n'avait pas été choisie pour épouser le Dauphin, mais le deuxième fils du roi (Henri II n'étant devenu Dauphin que du fait de la mort prématurée de son frère aîné), avec l'appui du pape, son oncle, qui était mort l'année suivante. C'est dire qu'elle n'avait aucun poids politique propre. Diane de Poitiers eut l'intelligence de comprendre qu'elle avait tout intérêt à ce que le Dauphin conserve cette épouse insignifiante, et que si on la renvoyait en Italie, elle devrait faire face à la concurrence d'une rivale plus brillante. Elle l'a donc protégée. Se gardant bien de donner elle-même des enfants à Henri II, elle l'envoyait régulièrement dans le lit de sa femme en l'encourageant à lui faire le plus d'enfants possible. Ce ménage à trois dura jusqu'à la mort d'Henri II. Dès le lendemain, la maîtresse royale était priée de quitter la Cour.

Henri IV dut prendre plus de gants avec sa femme. Marie de Médicis proteste contre la présence de ses multiples maîtresses et le roi ne peut pas la traiter comme quantité négligeable : elle a le verbe haut, elle lui fait des scènes et ses attaches espagnoles interdisent qu'on fasse n'importe quoi avec elle. Ils vont donc de disputes en réconciliations. Le roi s'est mis lui-même dans des situations tellement impossibles (notamment avec la promesse de mariage qu'il a faite à

© AKG-IMAGES / JEAN-CLAUDE VARGA

© MP/LEE.MAGE

© PHOTO JOSSE/LEE.MAGE

Henriette d'Entragues, trois mois avant son union avec la reine, et les enfants qu'il continue à lui faire ensuite) qu'il est parfois obligé de faire profil bas.

Sous Louis XIII, Anne d'Autriche est également mise de côté. Le roi n'a pas de maîtresse, mais il est malade (il souffre de dysenterie chronique) et peu attiré par les femmes. Il n'aime pas sa femme et tient à l'écart celle qu'il soupçonne de faire des vœux pour la victoire de l'Espagne avec qui il est en guerre.

Sous Louis XIV, en revanche, le roi trompe sa femme, mais il exige de tous qu'on la respecte. On s'incline devant elle, on lui rend les honneurs dus à son rang et Louis XIV traîne Marie-Thérèse dans toutes les cérémonies officielles. Il essaye de faire vivre en bonne intelligence sa femme et ses maîtresses. Il les fait voyager ensemble, parfois dans les mêmes carrosses, comme aux derniers temps de la faveur de Louise de La Vallière, où il fait participer à ses tournées d'inspection militaire non seulement sa favorite et la reine mais Mme de Montespan, dont l'étoile est alors ascendante. Les unes et les autres sont d'ailleurs perpétuellement enceintes, puisque Louise de La Vallière a eu quatre enfants en cinq ans, et Mme de Montespan sept enfants en neuf ans. C'est une sorte de sérail, qui choque un peu les populations.

Ces dames, évidemment, ne s'aiment pas entre elles. Marie-Thérèse est jalouse, elle pleure, elle gémit, elle proteste, même si elle est, parfois, en retard d'une maîtresse ! « *Cette pute me fera mourir* », dit-elle de Mme de Montespan. Le roi lui a promis de la rejoindre tous les soirs et il tient généralement sa promesse, mais il ne la rejoint le plus souvent que fort tard ! Louis XV a été longtemps amoureux de sa femme. Il s'est ensuite détourné d'elle, mais il la respecte profondément. Le roi s'est aménagé des temps de vie privée et il laisse la reine jouir parallèlement de la sienne, en lui donnant, l'après-midi, la liberté de jouer de la musique et de recevoir les gens qu'elle aime, délivrée des contraintes de la représentation.

Après avoir souffert des premières maîtresses de son époux (trois sœurs d'une même famille) Marie Leszczynska s'est accommodée de Mme de Pompadour. « *Puisqu'il en faut une, autant celle-là qu'une autre !* » Elle eut raison : la favorite eut pour elle beaucoup d'égards. Ce sont les enfants du couple royal qui lui font la guerre. Devenant adolescents, ils ont du mal à tolérer que leur père trompe ostensiblement leur mère.

© SELVA/LEEMAGE

Y a-t-il une répartition des rôles entre la reine et la maîtresse officielle ?

La présence d'une reine mère imposait parfois à un jeune roi de dissimuler ses amours. Louis XIV, qui y savait sa mère très hostile, pour des raisons religieuses et par affection pour sa nièce Marie-Thérèse, tint longtemps Louise de La Vallière dans l'ombre. Les fameux « Plaisirs de l'île enchantée », donnés en son honneur en 1664, étaient officiellement présidés par la reine.

Dans la vie de cour, la reine avait naturellement la charge de diriger les divertissements, de jouer le rôle d'une maîtresse de maison. Quand elle ne savait

FAVORITES De haut en bas : *Louise de La Vallière en Diane*, anonyme, XVII^e^ siècle, et *Madame de Montespan en Iris*, attribué à Ferdinand Louis Elle le Jeune (Versailles, Musée national du château). Ci-contre : *Madame de Maintenon*, par Pierre Mignard, XVII^e^ siècle (Niort, musée des Beaux-Arts).

pas s'imposer ou quand elle en était incapable, cette charge passait à la maîtresse. Diane de Poitiers régna sans partage sur la cour d'Henri II. Après la mort d'Anne d'Autriche, Mme de Montespan supplanta aisément Marie-Thérèse, qui parlait mal le français, avec un accent prononcé et n'avait aucun don pour la vie de cour. Mme de Montespan remplissait la fonction à merveille. Très spirituelle, elle n'avait pas sa pareille pour animer la vie de cour et briller aux yeux des ambassadeurs étrangers.

Reste le cas de Mme de Maintenon, à la fois épouse et maîtresse...

Mme de Maintenon occupe effectivement une place à part, du fait de son mariage secret avec le roi. A la mort de Marie-Thérèse, en 1683, Louis XIV a passé la quarantaine. La Cour est secouée par l'affaire des poisons. Des ragots circulent à Paris, qui mettent en cause la corruption de la cour de Versailles. On soupçonne de nobles dames d'être clientes des empoisonneuses, des fabricants d'aphrodisiaques et des faiseuses d'anges. Le roi se rend compte que l'image que donne Versailles est detestable. On soupçonne – à tort – Mme de Montespan d'avoir empoisonné la petite Fontanges, qui risquait de la remplacer auprès du roi.

© RMN (CHÂTEAU DE VERSAILLES)/GÉRARD BLOT.

© MP/LEEMAGE

Chargée de l'éducation des enfants de Mme de Montespan, Mme de Maintenon se comportait avec eux en mère adoptive, ce qui la rapprocha du roi, surtout lorsque celui-ci les eut fait venir à la Cour. Elle est très belle, tandis que Mme de Montespan s'est terriblement alourdie. Elle a trois ans de plus que le roi, elle lui prêche la morale, la vertu, son intelligence le séduit. Il pense trouver auprès d'elle une épouse et un appui, non pas pour gouverner la France, mais pour gouverner sa famille : la ribambelle des rejetons légitimes et illégitimes qu'il a réunis à Versailles. Quand le duc de Bourgogne, le fils du Grand Dauphin, épouse Marie-Adélaïde de Savoie, qui a 12 ans, c'est elle qui s'occupe d'elle, qui la forme et la prend en main. Mme de Maintenon était l'épouse secrète de Louis XIV : reste qu'elle ne l'était pas officiellement. Dès que Louis XIV fut mourant, il lui demanda lui-même de se retirer à Saint-Cyr. Elle ne put assister à sa mort.

Quelle influence politique les favorites exercent-elles ?

La duchesse d'Etampes et Diane de Poitiers ont exercé une influence considérable sur François Ier et Henri II. Catherine de Médicis, au contraire, a compté pour rien tant que son époux a vécu.

Henri IV a eu d'innombrables maîtresses qui lui ont créé toutes sortes d'ennuis, mais aucune n'a eu de réel poids politique. Marie de Médicis non plus, malgré ses pressions en faveur de l'Espagne.

Louis XIV avait été élevé par Mazarin dans l'idée qu'il fallait tenir les femmes à l'écart des affaires. Il s'y est rangé. Seule exception : il lui est arrivé de nommer Marie-Thérèse régente en son absence, durant l'une de ses expéditions militaires. Il s'agissait là, cependant, d'un intérim symbolique, qui ne lui donnait aucun pouvoir réel. Sa seule décision a consisté à refuser à Marie Mancini, le premier amour de Louis XIV, alors en rupture de ban avec son mari, le passeport qui lui était nécessaire pour traverser la France !

Louis XIV n'a laissé d'initiative politique à aucune de ses maîtresses. Reste que Mme de Montespan, adossée à une famille importante, a joué un rôle par les protégés qu'elle a mis en avant pour leur obtenir des nominations et surtout par le ton et l'éclat qu'elle a donnés à la Cour.

AU TEMPS DES LUMIÈRES

Ci-contre *Marie-Antoinette, reine de France (1755-1793)*, par Jean-Baptiste André Gautier d'Agoty, 1775 (Versailles, Musee national du château). En bas *Madame de Pompadour (1721-1764) en Diane*, la favorite de Louis XV, par Jean-Marc Nattier, 1746 (Versailles, Musee national du Château).

Les choses ont un peu changé avec Mme de Maintenon. Le roi a confiance en son intelligence. Se refusant à prendre un Premier ministre, il reçoit les ministres en petits groupes, parfois isolément. Or, il les reçoit très souvent dans la chambre de Mme de Maintenon. Louis XIV étant le roi des courants d'air et Mme de Maintenon frileuse, constamment enrhumée, on lui a fabriqué une sorte de niche ou elle est à l'abri du vent froid. Quand un visiteur s'installe en face du roi, il a la maîtresse royale dans son dos, brodant sur son ouvrage de dame. Nul ne sait quels regards elle lui jette. Il est en outre évident que le roi la consulte ensuite. Lors de l'affaire de la succession d'Espagne, elle est même invitée au Conseil, dans la mesure où l'acceptation ou le refus du testament qui fait du duc d'Anjou le roi d'Espagne est un conseil de famille en même temps qu'un Conseil des ministres. Elle est invitée à donner son avis en dernier, et elle parle, selon Saint Simon, en faveur de l'acceptation. Il est probable que c'était moins son avis personnel que celui qu'elle avait deviné que le roi attendait d'elle.

Mme de Pompadour n'était pas douée pour la galanterie : c'était une maîtresse déplorable. Elle se forçait, mais sans chaleur. Ayant renoncé à tout rapport charnel, elle est parvenue à transformer ses relations avec Louis XV en une profonde amitié. Elle s'est maintenue en créant le système des petites maîtresses, qui permettait au roi de trouver ailleurs ses satisfactions sans que surgisse une rivale susceptible de prendre un véritable ascendant sur le monarque. On a dit qu'elle avait été le véritable Premier ministre. C'est exagéré, mais il est certain que Louis XV n'aimait pas le métier de roi et qu'elle a pesé sur ses options politiques. Ce n'est pas elle qui a décidé du renversement des alliances en faveur de l'Autriche, qui a été d'abord l'œuvre de Choiseul. Mais elle a servi d'intermédiaire : c'est chez elle, à Meudon, que se sont passées les rencontres discrètes avec les ambassadeurs qui ont préparé l'affaire. Reste que c'est bien Louis XV qui a pris la décision. Ouverte plus que lui aux Lumières, elle l'a incité à se concilier les philosophes, les Encyclopédistes. Elle y a échoué. Du reste, au fil du temps, plus la situation du roi se dégradait, plus renonçant à ses inclinations premières, elle épousait ses inclinations à lui.

Comment la situation est-elle jugée par les contemporains ?

Le vocabulaire est très cru. Lorsque Henri IV faisait une entrée en ville, on se montrait du doigt la favorite en la désignant comme *« la putain du roi »*. Pour autant, on acceptait la situation tant qu'elle restait dans de justes limites. L'été 1661, qui a été pour la Cour un moment de paix et un été joyeux, ponctué par les bals et les fêtes galantes, a vu Louis XIV flirter abondamment avec Henriette d'Angleterre, la femme de Monsieur, son frère (qui lui-même, on le sait, ne s'intéressait guère aux femmes). C'était aller au-delà de l'acceptable, côtoyer l'inceste, même si les deux jeunes gens n'ont pas franchi le pas. Mais pour éviter le scandale que provoquait une intimité trop grande et faire taire les rumeurs tout en continuant à mener de concert les fêtes, les deux jeunes gens imaginèrent de s'abriter derrière un « chandelier », en faisant circuler le bruit d'une intrigue entre le roi et l'une des dames d'honneur de Madame. C'était Louise de La Vallière. Le malheur a voulu que le roi en tombe amoureux ! Alexandre Dumas a magnifiquement raconté cette intrigue dans *Le Vicomte de Bragelonne* en démarquant Mme de La Fayette.

D'une façon générale, l'existence des maîtresses était une bonne chose. D'abord pour le prestige du roi. Ensuite parce que la maîtresse concentrait sur elle toutes les critiques. Par là, elle protégeait la reine qui pouvait rester, dans l'imaginaire, la femme idéale et la mère modèle, parée de toutes les vertus. La maîtresse brille et dépense, et c'est sur elle que le peuple décharge sa bile (la reine, en réalité, dépense aussi ! mais c'est la maîtresse qu'on critique). Le malheur de Marie-Antoinette a été de prétendre à une vie éclatante, avec bals et parures, sans comprendre que ce rôle était en France devenu celui de la maîtresse. Par là, elle se déconsidère et, avec elle, la monarchie. Son malheur a été peut-être que Louis XVI n'ait pas voulu prendre de maîtresse.

À LIRE
De Simone Bertière

Aux Editions de Fallois :
« Les Reines de France au temps des Valois », 2 tomes, 415 et 496 pages, 22,31 et 23,33 €.
« Les Reines de France au temps des Bourbons », 4 tomes :
***Les Deux Régentes*, 543 pages, 22,31 € ; *Les Femmes du Roi-Soleil*, 527 pages, 21,65 € ; *La Reine et la Favorite*, 559 pages, 23,33 € ; *Marie-Antoinette, l'insoumise*, 768 pages, 22,31 €.**

Par Jean-Louis Thiériot

© SANDRINE ROUDEIX

LA GRÈCE EXPIRANT SUR LES RUINES DE SES FINANCES PUBLIQUES

La crise des finances publiques est aussi vieille que la Grèce moderne. Le précédent de la faillite de 1893 révèle la nature des faiblesses du pays.

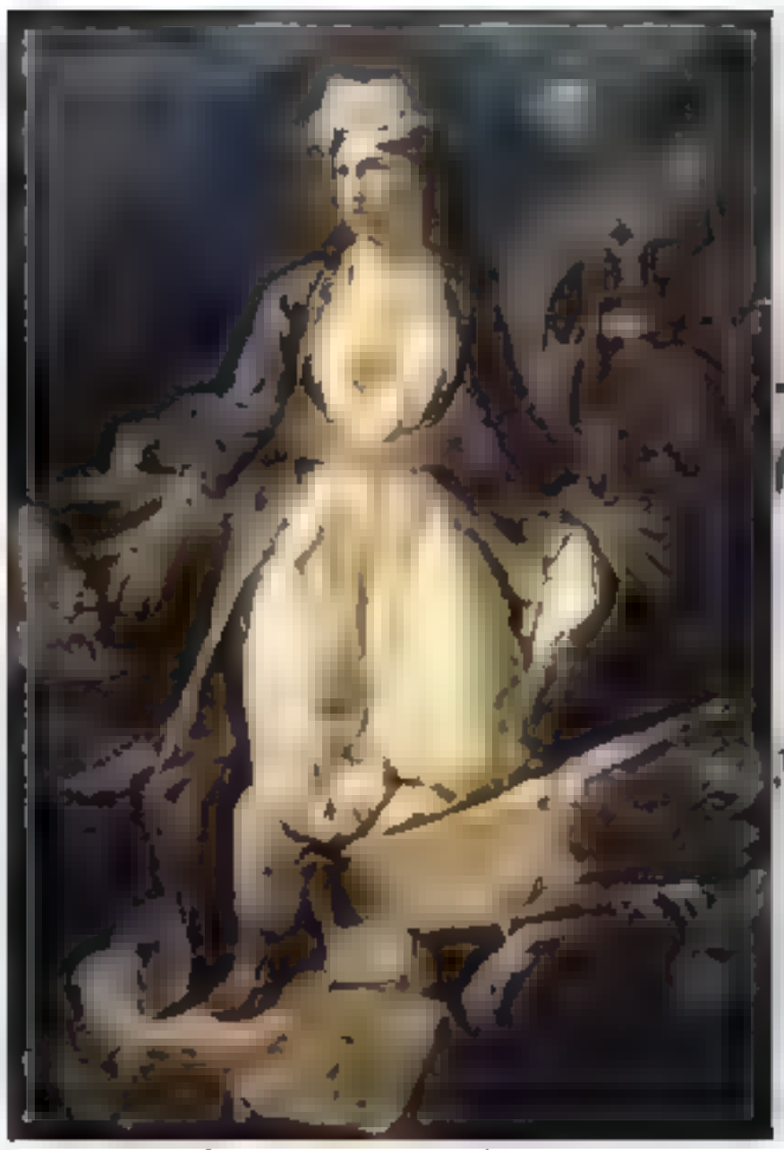
Avec la crise des dettes souveraines, l'Europe et le monde feignent de s'étonner des faiblesses structurelles de la Grèce. On dénonce pêle-mêle, l'incurie des gouvernants, le clientélisme, la fraude fiscale, la corruption. On oublie un peu vite que l'entrée de ce pays dans la zone euro n'a été obtenue qu'au prix d'un maquillage des comptes publics, qui n'était ignoré par personne... Un peu de recul historique aurait permis de comprendre la vraie nature des difficultés de l'économie grecque, tant leurs causes s'inscrivent dans un passé tourmenté.

Depuis son indépendance en 1829, la Grèce ne vit, en effet, que d'expédients. A travers toute l'Europe, la « guerre de libération » a certes mobilisé le mouvement philhellène contre l'Empire ottoman. La cause grecque a ému les belles âmes. Lord Byron y a trouvé une mort à la hauteur de ses rêves et Delacroix a peint son sublime tableau *La Grèce expirant sur les ruines de Missolonghi*. Mais une fois éteints les feux de la fête et les congratulations satisfaites des « trois puissances » – France, Angleterre et Russie – après le traité d'Andrinople, en 1829, que reste-t-il ? Un micro-Etat qui n'étend son emprise que sur le Péloponnèse et l'Attique, et que ses libérateurs ont soumis à un prince bavarois, Otton Ier, romanesque et fantasque, qui de son peuple ne connaît que ce qu'il a lu dans les livres, un Etat pauvre, surtout, doté d'une agriculture de subsistance dans les montagnes, dominé par quelques grandes familles latifundiaires à Athènes et dont la diaspora, riche et lointaine, a fait souche dans tout le bassin méditerranéen. Les plus riches des Grecs, ceux de la haute bourgeoisie phanariote qui prospère à Constantinople, n'ont aucune envie de quitter la Porte et son luxe pour investir dans un pays pelé par le vent, appauvri par quatre siècles d'occupation ottomane et divisé entre bandes rivales qui, pour avoir mené la guerre de libération, n'entendent pas renoncer à leur indépendance et déposer les armes.

Alors commence la spirale infernale. L'endettement. Pour faire naître un Etat inexistant, Otton Ier emprunte sans retenue à ses protecteurs : 1,5 million de roubles or, en 1828, 500 000 francs-or, en 1829, 2 millions de livres or, en 1833. Le drame est que ces fonds ne servent pas à développer des investissements productifs. Ils sont utilisés pour assurer le financement des besoins courants du pays. Ils servent à l'enrichissement d'une élite politique qui détourne les biens publics et achète la paix sociale en recrutant des fonctionnaires. On estime ainsi que de 1828 à 1892, près de 75 % du total des emprunts est soustrait à l'économie productive. Le déficit courant annuel d'Athènes atteint 25 %. L'emprunt sert à payer l'emprunt. Les impôts ne rentrent pas. Le pays connaît des soubresauts politiques. En 1862, la dynastie est renversée. Pour asseoir son influence en Grèce, faire pièce à l'influence russe et mettre un peu d'ordre dans les finances publiques, les Britanniques font élire par l'Assemblée nationale le beau-frère du prince de Galles, Georges Ier, issu de la maison de Danemark. Mais rien n'y fait. Les tensions internationales avec la Porte et les guerres qui permettent à la couronne de conquérir la Thessalie et une partie de l'Epire assèchent le Trésor public.

Un mouvement libéral dirigé par le Premier ministre Trikoupis tente, dans le courant des années 1880, de mettre un frein à l'inflation des dépenses de fonctionnement. Il se rapproche de la Porte pour réduire les dépenses militaires. Il lance une politique de grands travaux avec la construction d'un réseau de chemins de fer ou le début du percement du canal de Corinthe par une société inspirée de celle qui créa le canal de Suez. Malheureusement, le système grec n'est pas en mesure d'accompagner ces grands projets. Les impôts ne rentrent toujours pas, la corruption continue de sévir. Le déficit budgétaire se creuse. Entre 1885 et 1892, le service de la dette atteint chaque année 455 millions de francs-or soit 50 % du budget national. En France, en 2012, cela représenterait environ 200 milliards d'euros, alors que notre pays, déjà très endetté, n'est qu'à 45 milliards...

Pour assurer le financement des arriérés, la Grèce emprunte encore et encore. En 1890, elle emprunte 6,5 millions à la France pour payer les intérêts britanniques et ainsi de suite. Les négociations avec les créanciers se font de plus en plus pressantes. La crise politique aggrave la situation. L'instabilité ministérielle avec des



© AKG-IMAGES, © IMAGNO / LA COLLECTION

UN PASSÉ TOURMENTÉ A gauche *La Grèce exp rant sur les ru·nes de Missolonghi*, par Eugene Delacroix, 1826 (Bordeaux, musée des Beaux-Arts) A droite un homme portant son lit sur son dos, dans les rues de Thessalonique, au début du XX[e] siècle.

gouvernements qui durent en moyenne moins de six mois interdit de trouver des solutions durables. Les politiques proposent la création d'une banque centrale mixte avec participation des banques étrangères. Mais rien à faire. Le prurit nationaliste s'en mêle Athènes se couvre de manifestants quand arrive une mission d'experts britanniques. Hors de question que des étrangers dictent leur loi à un vieux peuple qui a donné au monde Thucydide, Platon ou Aristote ! Les nouveaux impôts sont violemment rejetés par la population. En 1893, à Athènes, c'est le temps des barricades.

Mais les cris de la rue ne peuvent rien contre les comptes de la nation. En 1893, Trikoupis, chauve et moustachu comme Papandreou, doit annoncer devant le Parlement une politique de rigueur : « *Malheureusement, nous sommes ruinés.* » Il est renversé. La Grèce se déclare en faillite. Elle n'assure plus que le paiement de 30 % du service de sa dette Le revenu par tête baisse de 40 %. Les créanciers étrangers font savoir qu'ils n'accorderont plus aucun crédit sans un contrôle durable et efficace des finances helléniques.

Corollaire habituel des difficultés économiques, le régime encourage la fièvre nationale. A la suite de troubles intervenus en Crète, Athènes déclare la guerre à la Porte. I faut moins d'un mois aux troupes ottomanes, armées et encadrées par les conseillers militaires du Kaiser allemand, pour bousculer les forces grecques et pénétrer en Thessalie. Athènes doit demander l'armistice. Il est accordé au traité de Constantinople moyennant le paiement d'une indemnité de 94,3 millions de francs-or. C'est un malheur militaire, mais paradoxalement une chance nationale.

Les puissances européennes n'acceptent en effet de s'entremettre qu'à la condition que soit mis en place un contrôle financier international de la dette et des finances helléniques. Finie, la souveraineté économique et monétaire Inspirée de la banque impériale ottomane, contrôlée par les Européens, dont l'objectif est de lutter contre l'impécuniosité récurrente de Constantinople, la Commission financière internationale (CFI) est créée à Athènes, en 1897 A sa tête siège un directoire des principaux créanciers nommés par leurs gouvernements respectifs : Britanniques, Italiens, Français, Allemands, Austro-Hongrois. Le budget de l'Etat est soumis à sa validation. Aucun emprunt nouveau ne peut être levé, aucune émission de papier-monnaie ne peut être faite sans son accord. Elle dispose d'un droit de veto sur toutes les acquisitions de biens d'équipement ou d'armement. Elle détermine le montant des impôts indirects affectés au service de la dette (sel, pétrole, allumettes). De fait, elle régit le fonctionnement de l'économie grecque

Force est de constater que le pays ne s'en porte pas plus mal. Les détournements de fonds et le clientélisme sont réduits. Les sommes destinées à l'investissement sont effectivement affectées à leurs objets. Les rêves de Trikoupis se réalisent progressivement. Les grandes infrastructures se développent. La télégraphie rayonne désormais sur le pays entier Une industrie apparaît à Athènes. Le niveau de vie de la population retrouve en 1910 son niveau de 1897. Le tonnage de la marine de commerce qui était de 525000 tonnes en 1891 atteint presque le million de tonnes en 1910. En 1909, un coup d'Etat porte au pouvoir Venizélos, un libéral ambitieux qui veut moderniser et agrandir la Grèce avec l'aide de la bonne gestion de la CFI. Il modernise le pays, instaure l'impôt sur le revenu, créé un vrai service fiscal centralisé Preuve suprême, l'armée grecque elle-même reprend des couleurs. Lors des guerres balkaniques de 1912-1913, les forces grecques s'emparent d'une grande partie de l'Epire, de la Macédoine et de la Thrace. Le pays des Hellènes compte désormais 4,5 millions d'habitants.

Comparaison n'est pas raison. Mais l'expérience de la faillite de 1893 montre à la fois combien les difficultés de la Grèce moderne sont anciennes et comment le dynamisme de la population lui a permis d'opérer de spectaculaires redressements dans le passé Les Grecs, contrairement à une tenace légende, peuvent être singulièrement travailleurs, entreprenants, inventifs. Il ne leur manque que d'avoir disposé d'un Etat à la hauteur de leur caractère et de leur histoire.

Par Thibaut Dary et Albane Piot

PHOTOS ©© PUY DU FOU

Voyage au centre de l'Histoire

Plébiscité par le public, le Puy du Fou a été consacré par les professionnels comme le meilleur parc thématique au monde.

Vu de Hollywood, c'est le *«meilleur parc thématique du monde»*, rien que ça. En mars 2012, le Grand Parc du Puy du Fou, déjà plébiscité par le public, a reçu, à Los Angeles, le Thea Classic Award. Une première pour un parc français. Il faut dire qu'au Puy du Fou, les spectacles historiques qui mettent en scène l'histoire de France atteignent le niveau de rythme et de véracité du cinéma, avec la prouesse de réaliser en direct, et plusieurs fois par jour, ce qui réclame habituellement une multitude de prises et de trucages. C'est l'ambition affichée par les équipes du parc, qu'elles atteignent depuis des années, avec un professionnalisme toujours aussi bluffant.

Cavalcades, combats à l'épée, chutes, pyrotechnie, musique immersive et envoûtante, animaux dressés, rien n'est laissé au hasard pour en mettre plein les yeux, mais aussi plein le cœur. Car de l'époque gallo-romaine à celle des mousquetaires, en passant par les différents âges de la chevalerie, le Puy du Fou affiche le vœu de faire renouer le public avec les hommes et les femmes qui ont construit le destin d'un peuple.

Cette préoccupation de la transmission d'une mémoire – portée par son créateur, Philippe de Villiers – est toujours présente sur place. Elle est à l'origine de la Cinéscénie, qui fête cet été son 35e anniversaire. Le spectacle nocturne est le clou du Puy du Fou, où sur la plus grande aire scénique du monde – 23 hectares! – ce ne sont pas moins de 1 200 comédiens bénévoles qui visitent les plus grandes heures de l'histoire locale, du Moyen Age à la Seconde Guerre mondiale. La superproduction, qui associe projecteurs, jets d'eau illuminés et feux d'artifice, attire chaque soir 14 000 spectateurs. Elle est à la

TITRE DE GLOIRE Sacré meilleur parc de loisirs du monde 2012, le Grand Parc du Puy du Fou voit ainsi couronner un remarquable travail. Des Gallo-Romains *(en haut)* aux chevaliers *(page de droite)* en passant par les Vikings *(ci-dessus)*, le Puy du Fou met en scène l'histoire de France à un niveau de rythme et de technicité exceptionnel.

fois l'origine et le modèle dont le Grand Parc s'inspire dans chacun de ses spectacles. En vingt-trois ans, c'est un monde qui est sorti de terre. Un stadium gallo-romain, une cité médiévale, un bourg 1900...

Fort de son million et demi de visiteurs annuels, en croissance ininterrompue depuis sa création, le Puy du Fou renouvelle chaque saison son programme, enrichissant les péripéties de ses spectacles, ouvrant de nouvelles attractions. C'était le cas l'an dernier avec une nouvelle mouture du péplum « Le Signe du triomphe ». Ça l'est encore en 2012, avec « Le Monde imaginaire de La Fontaine » qui propose un parcours dans un arboretum où des fables fameuses sont mises en scene – mais aussi certaines inédites – avec les voix de Gerard Depardieu et de Loràn't Deutsch.

Destination perdue au fond du bocage à ses débuts, le Puy du Fou bénéficie aujourd'hui d'une desserte très favorable et a aussi investi pour proposer des solutions hôtelières qui permettent l'accueil de 1 000 visiteurs par nuit, dans des hébergements thématiques – La Villa Gallo-Romaine, Les Iles de Clovis, Le Logis de Lescure – au pittoresque soigné. Une démarche volontairement destinée à l'accueil des familles, qui y trouvent leur compte, grands et petits se retrouvant dans l'ambiance d'un grand jeu aux allures de voyage dans le temps. Et ce n'est qu'un debut : « Meilleur parc du monde », le Puy du Fou compte bien se développer encore. Hommage au cinéma et au cabaret, chevaliers de la Table ronde, nouveaux hôtels thématiques, l'agenda est rempli. Au Puy du Fou, on regarde à la fois vers le passé et vers l'avenir. *TD*

Grand Parc du Puy du Fou, 85590 Les Epesses. Tél. : 02 51 64 11 11 et www.puydufou.com

© L. DE SERRE / FONDATION SAINT-LOUIS

Amboise

Dans les coulisses de l'histoire

Jusqu'au 30 septembre, des visites extraordinaires et en petit comite sont proposées dans les profondeurs du château d'Amboise. Rendez-vous au pied des remparts, dans la tour Garçonnet qui abrite un escalier à vis, et porte sur ses murs une mystérieuse inscription en lettres gothiques. Voici la salle des Lys, le chemin de ronde et la vue imprenable qu'il offre sur la Loire. Par les passages de service, les portes dérobées, on arrive à la tour des Minimes, dite aussi Tour cavalière, la rampe hélicoïdale qu'elle abrite permettant aux chevaux et attelages d'atteindre les terrasses. La tour est une splendeur. Elle abrita en ses murs Fouquet, d'Artagnan, et jusqu'à l'émir Abd el-Kader. Une visite passionnante qui révèle un autre visage du château. *AP*

« Les Coulisses de l'histoire », jusqu'au 30 septembre. Château royal, 37403 Amboise.

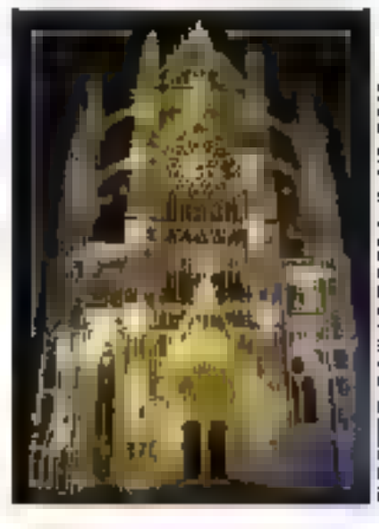
Reservation vivement conseillée en ligne sur www.chateau-amboise.getaticket.com

Beauvais

La cathédrale infinie

Pour l'été, la cathédrale Saint-Pierre de Beauvais prête sa façade sud à un spectacle son et lumière étonnant et magique. Une mise en scène conçue par l'agence Skertzo qui allie images et effets de lumière projetés sur la façade à une musique originale interprétée par l'ensemble Solistes XXI sous la direction de Rachid Safir. Le spectacle réinvente des détails disparus du portail, fait chanter les sculptures de pierre, drape la cathédrale de couleurs, l'efface, puis la rend toute poudrée d'or.

« Beauvais, la cathédrale infinie », jusqu'au 15 septembre, jeudi, vendredi et samedi, à la tombée de la nuit. Rens. : www.beauvais-cathedrale.fr



SKERTZO © VILLE DE BEAUVAIS, 2012

© NORTH CAROLINA MUSEUM OF ART, RALEIGH, PURCHASED WITH FUNDS FROM THE STATE OF NORTH CAROLINA.

Montpellier et Toulouse

Corps et ombres caravagesques

L'exposition est présentée simultanément, en deux volets qui se répondent, au musée Fabre de Montpellier, dans l'hôtel particulier XVIIIe de Massilian, et au musée des Augustins de Toulouse, dans l'ancien couvent médiéval des Ermites de saint Augustin. Elle est la première jamais consacrée en France au mouvement caravagesque dans son ensemble ; à ces peintres du XVIIe siècle que rassemble une commune perméabilité à l'art du maître. Montpellier présente Caravage lui-même, et le caravagisme du Sud, pratiqué à Rome, à Naples, en Espagne, de Manfredi à Georges de La Tour. A Toulouse, on admire le caravagisme du Nord, celui de Ter Brugghen, Seghers *(ci-dessus : Le Reniement de saint Pierre, 1620)*, et jusqu'à Rembrandt. Dans les deux cas, c'est une fabuleuse réunion de chefs-d'œuvre, une fête pour les yeux. *AP*

« Corps et ombres. Caravage et le caravagisme européen », jusqu'au 14 octobre. Musée Fabre, à Montpellier (http://museefabre.montpellier-agglo.com), et musée des Augustins, à Toulouse (www.augustins.org).

Rueil-Malmaison

Jubilé impérial

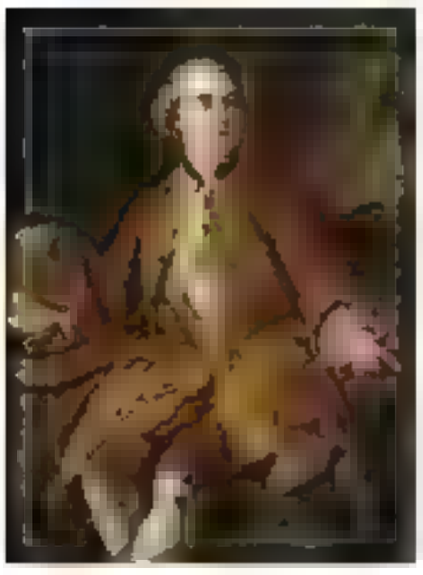
Rueil-Malmaison, la ville qui abrite le petit château de Napoléon et de Joséphine Bonaparte, célèbre son premier jubilé impérial. L'espace d'une semaine, elle reviendra au temps qui lui donna ses lettres de noblesse, par le biais d'expositions, spectacles, cinéma de plein air, tableaux vivants, parades, promenades nocturnes, reconstitutions d'un bivouac de l'armée napoléonienne ou d'une rue d'époque, avec son arracheur de dents, son rémouleur et son théâtre sur tréteaux… Huit jours qui promettent d'être hauts en couleur tout autant qu'instructifs sur l'art de vivre au premier Empire. *AP*

« 8 jours sous l'Empire », Rueil-Malmaison, du 10 au 17 septembre. Rens. : 01 47 32 53 00 et www.jubileimperial.fr

Blois

En visite chez Marigny

Abel-François Poisson de Vandières, marquis de Marigny et seigneur de Menars (1727-1781), fut le petit frère de Mme de Pompadour et, grâce à elle sans doute, le directeur général des Bâtiments du roi. Collectionneur passionné, c'est aussi sous son ministère que furent bâtis et aménagés la place de la Concorde, l'Ecole militaire, les Jardins des Champs-Elysées et le Panthéon. Le château de Menars n'est pas ouvert à la visite. C'est l'espace d'exposition du Loir-et-Cher qui accueille la première rétrospective mondiale qui lui soit consacrée, revient sur les goûts et la carrière de cet homme hors du commun mais trop mal connu. Une belle redécouverte. *AP*



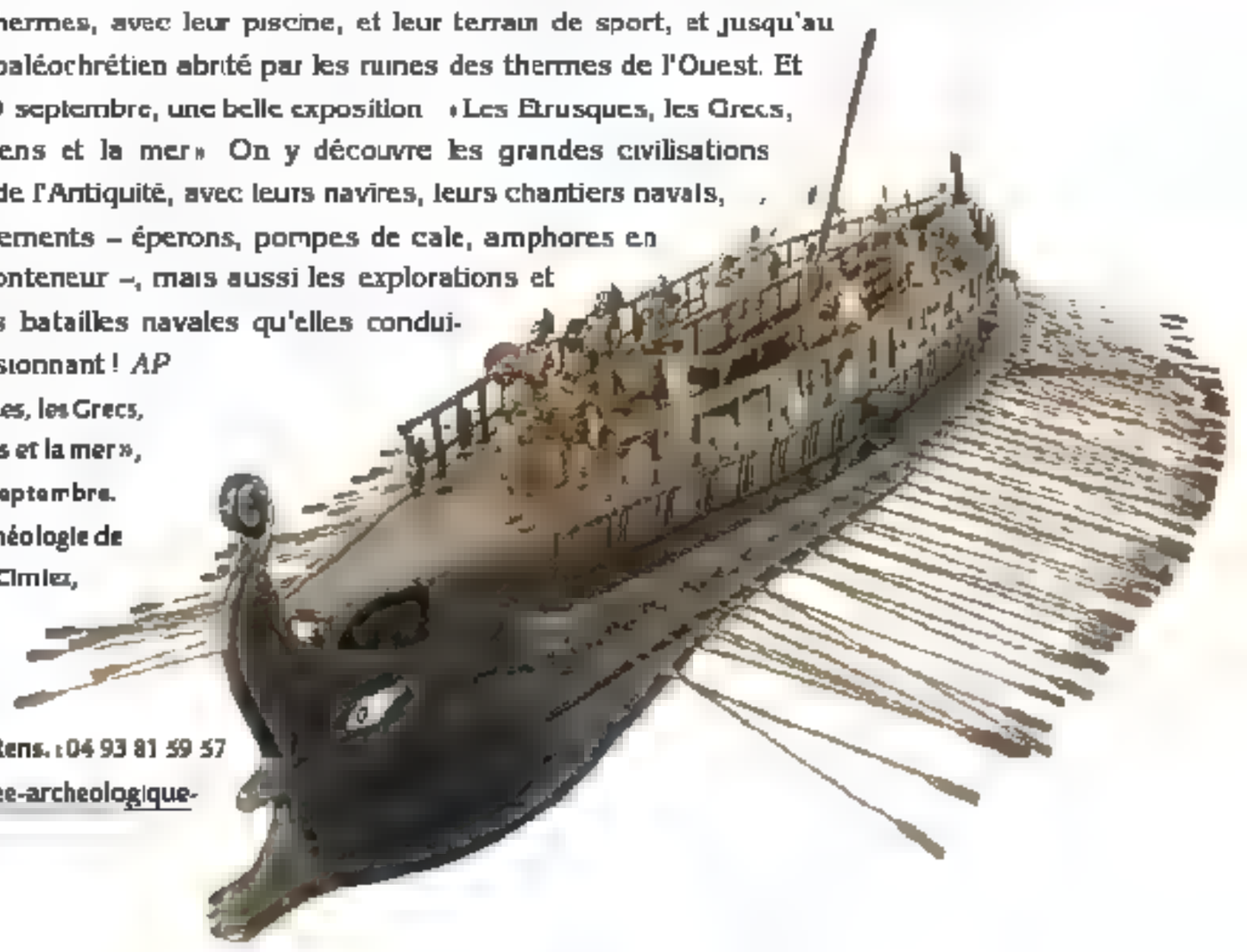
© PHOTO RMN-GÉRARD BLOT SERVICE DE PRESSE

« Le natural exalté. Marigny, ministre des Arts au château de Menars », jusqu'au 16 septembre. Expo 41 (en face du château royal), 41000 Blois. Tous les jours de 14 h à 18 h. Entrée libre. Rens. : 02 54 58 44 39/89 07 et http://culture41.fr

Nice

Nice à l'heure antique

A Nice, avenue des Arènes, se dressent encore les vestiges de l'antique ville romaine de Cemenelum. Le site est magnifique, que jouxtent la façade rouge de la villa des Arènes – le musée Matisse –, ancienne demeure des Gubernatis, et une vaste oliveraie aux arbres centenaires. On pénètre d'abord dans le vaste amphithéâtre de Cimiez, les arènes qui ont donné leur nom aux lieux. Outre les résultats des fouilles entreprises sur le site, le musée archéologique présente les maquettes des bâtiments ainsi reconstitués : l'amphithéâtre, mais aussi les thermes, avec leur piscine, et leur terrain de sport, et jusqu'au baptistère paléochrétien abrité par les ruines des thermes de l'Ouest. Et jusqu'au 30 septembre, une belle exposition : « Les Etrusques, les Grecs, les Phéniciens et la mer ». On y découvre les grandes civilisations maritimes de l'Antiquité, avec leurs navires, leurs chantiers navals, leurs équipements – éperons, pompes de cale, amphores en guise de conteneur –, mais aussi les explorations et les grandes batailles navales qu'elles conduisirent. Passionnant ! *AP*



© INSTITUT D'ÉTUDES NIÇOISES.

« Les Etrusques, les Grecs, les Phéniciens et la mer », jusqu'au 30 septembre. Musée d'Archéologie de Nice, site de Cimiez, 160, avenue des Arènes-de-Cimiez, 06000 Nice. Rens. : 04 93 81 59 57 et www.musee-archeologique-nice.org

Clermont-Ferrand

Les origines du *Radeau de la Méduse*

Inspiré du naufrage de la frégate *La Méduse*, en 1816, au large des côtes du Sénégal, *Le Radeau de la Méduse* (1819) est l'une des œuvres capitales du XIXe siècle et celle qui contribua le plus à la légende de son auteur, Théodore Géricault (1791-1824). Pour réaliser son tableau, il se fit conter la tragédie par les deux survivants, et se rendit dans les hôpitaux étudier les moribonds et les cadavres. Il exécuta maintes études d'après des modèles vivants dont il tire des portraits ou combine les traits en « têtes d'expression ». Il explora tous les aspects du sujet, jusqu'aux plus noirs : la folie, les corps en putréfaction. C'est cette genèse de l'une des œuvres les plus célèbres du patrimoine français que l'exposition du musée d'art Roger-Quilliot explore et présente, d'autant plus légitimement qu'a été retrouvée récemment dans les réserves du musée une *Tête d'étude pour* Le Radeau de la Méduse. Une exposition remarquable, où l'on découvre nombre d'œuvres méconnues ! *AP*

« Géricault. Etudes pour *Le Radeau de la Méduse* », jusqu'au 3 septembre.
Musée d'art Roger-Quilliot, place Louis-Deteix, 63100 Clermont-Ferrand.
Tél. : 04 73 16 11 30.

© PHOTO RMN - PHILIPP BERNARD.

Tiffauges

L'art de la guerre

Pour les 20 ans du conservatoire de machines de guerre médiévales qu'il abrite, le château de Tiffauges, en Vendée, a fait l'acquisition d'un trébuchet, haut de dix mètres ! Cet engin de jet servait à marteler un point précis d'une muraille afin d'y ouvrir une brèche. Le château possède seize machines médiévales, la plus grande collection en Europe. Avez-vous déjà vu un mangonneau à roues de carrier (la plus ancienne des machines à contrepoids), un couillard (la plus perfectionnée), un fauconneau (pièce d'artillerie à poudre de petit calibre) ? Sur son éperon rocheux, le château de Gilles de Rais nous offre une plongée dans l'univers militaire médiéval. *AP*

Château de Tiffauges, 85130 Tiffauges.
Tél. : 02 51 65 70 51. Ouvert tous les jours de 11 h à 19 h au mois d'août et de 10 h à 12 h 30 puis de 14 h à 18 h en septembre.

© CONSEIL GÉNÉRAL DE LA VENDÉE.

Commandez en appelant au **01 70 37 31 70** avec le code RAP12002

1 an d'abonnement au Figaro Histoire (6 nos) pour 25 € au lieu de ~~41,40 €~~

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/12/2012. Informatique et Libertés : en application des articles 38, 39 et 40 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Photos non contractuelles. Société du Figaro SA, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. 542 077 755 RCS Paris.

CINÉMA

Par Geoffroy Caillet

Salons et journaux

Septième adaptation cinématographique du *Bel-Ami* de Maupassant, cette version fidèle au roman manque de relief.

L'affiche ultra-convenue regroupant autour du bellâtre de service (Robert Pattinson, à peine échappé de *Twilight*) un trio féminin aux regards équivoques laissait craindre le pire : un succédané liquoreux des *Liaisons dangereuses* (Stephen Frears, 1988), doublé de l'exploitation rituelle de l'image du French lover à destination d'un public international. En choisissant une fidélité marquée au contexte historique du roman de Maupassant, cette septième adaptation de *Bel-Ami* au cinéma évite au moins cet écueil.

Sous-officier reconverti en modeste employé au Chemin de fer du Nord, Georges Duroy se fait embaucher comme journaliste par Charles Forestier, un ancien compagnon d'armes devenu rédacteur en chef de *La Vie française*. «*Affamé d'argent et privé de conscience*» (Maupassant), il se servira des femmes comme marchepied dans sa course à la réussite : Madeleine Forestier (une Uma Thurman impériale), qu'il épousera après la mort de son ami, Clotilde de Marelle (sensuelle Christina Ricci), une aristocrate bohème, Virginie Rousset (Kristin Scott Thomas, pathétique à souhait), femme du directeur du journal (les Walter du roman), et jusqu'à sa fille Suzanne.

Repoussée de dix ans par rapport au roman, l'action du film se déroule en 1895 mais reste fidèle à la situation politique d'alors. On y retrouve intacte «l'affaire marocaine», inspirée à Maupassant par l'«affaire tunisienne» de 1881, qu'il connaissait bien pour en avoir été le chroniqueur dans *Le Gaulois*. Appuyant l'apparent désintérêt du gouvernement pour la Tunisie, la presse avait incité les actionnaires de la «dette unifiée», contractée par la Tunisie auprès de la France, à céder leurs parts. Un petit nombre d'initiés purent ainsi les acheter à bas prix, juste avant l'établissement du protectorat français sur le pays, qui fit instantanément remonter le cours des actions. Informé par sa maîtresse Virginie, Georges Duroy ne profite de ce scandale, transposé au Maroc, que comme «initié secondaire». Sa rage d'avoir été écarté de l'aubaine principale par le puissant Rousset et par le ministre des Affaires étrangères Laroche-Mathieu le pousse à la vengeance. Il fait constater l'adultère entre ce dernier et sa propre femme Madeleine, puis épouse Suzanne Rousset.

Critiqué par les journalistes pour son portrait à charge du monde de la presse, Maupassant s'était défendu tout à sa manière : «*Voulant analyser une crapule, je l'ai développée dans un milieu digne d'elle, afin de donner plus de relief à ce personnage.*» L'explication n'avait qu'à moitié convaincu, et c'est tout l'intérêt du film de restituer ce roman de l'ascension sociale dans son contexte de collusion entre presse, finance et politique. Celle-là même qui, dans le cas de l'affaire tunisienne, visait aussi à préparer l'opinion à l'idée d'une guerre et provoqua la chute de Jules Ferry, puis l'avènement de Gambetta à la présidence du Conseil.

Dans un Paris haussmannien méticuleusement reconstitué à Budapest, c'est donc le roman de la IIIe République qui se joue à nouveau dans *Bel-Ami*. Si le souci de véracité de ses deux réalisateurs (Declan Donnellan et Nick Ormerod) a quelque chose de réjouissant – jusqu'au papier huilé enveloppant les piles de journaux encore frais – force est d'admettre qu'il dilue aussi la lecture historique dans l'illustration ripolinée. Aux hommes, les salles de rédaction et les cabarets enfumés, aux femmes, les intérieurs léchés et les robes empesées. La faute à leur carrière exclusivement théâtrale ? Chaque plan ressemble un peu à une scène du musée Grévin. Ou de Madame Tussauds, tant le beau bouquet de comédiens demeure, malgré ses efforts, British jusqu'au bout des ongles.

Bel-Ami, de Declan Donnellan et Nick Ormerod, avec Robert Pattinson, Uma Thurman, Kristin Scott Thomas, Christina Ricci.

© STUDIO CANAL

DENTS LONGUES

L'acteur Robert Pattinson a délaissé sa panoplie de vampire dans *Twilight* pour endosser le costume de la «crapule» de *Bel-Ami*.

Edgar détective

Fraîchement débarqué de Richmond, Edgar Poe (John Cusack) apprend qu'une série de meurtres atroces endeuillent la ville de Baltimore. Tous reproduisent les détails macabres de ses nouvelles les plus sombres *(Double assassinat dans la rue Morgue, Le Puits et le Pendule, Le Masque de la mort rouge…)*. D'abord suspecté, l'écrivain se mue bientôt en détective lorsque son imitateur fou enlève et séquestre sa fiancée Emily Hamilton (Alice Eve). Un funeste jeu de piste commence alors, nourri par les nouvelles que Poe se voit contraint de publier pour en connaître l'issue.

La mort inexpliquée d'Edgar Poe, retrouvé inconscient un jour d'octobre 1849 dans une rue de Baltimore, fournit l'argument de ce thriller horrifique en costumes qui puise à pleines mains dans la vie et l'œuvre de l'auteur d'*Histoires extraordinaires*. Au point de vue formel, *L'Ombre du mal* fait dans le genre soigné. Ravagée par un incendie en 1904, la Baltimore du XIXe siècle n'est plus aujourd'hui qu'un lointain souvenir, et c'est à Budapest, devenue la Mecque du tournage de films d'époque, que le réalisateur James McTeigue a finalement trouvé le décor urbain le plus adéquat pour le recréer.

Peuplé de fiacres noirs, de ruelles enténébrées, de tavernes à ivrognes et de cabinets couverts de reliures anciennes, le film rend pleinement justice au savoir-faire des Américains dans la restitution du premier de leurs deux siècles d'histoire. Une esthétique qui louche à la fois sur le gothique crépusculaire de *Sleepy Hollow, la légende du cavalier sans tête* (Tim Burton, 1999) et sur *From Hell* (Allen Hughes, 2001), l'histoire de Jack l'Eventreur dans l'Angleterre victorienne, deux films auxquels il emprunte aussi le principe de l'enquête policière. Mais chez Tim Burton, la stylisation des premiers temps de la colonie américaine débouchait sur une poésie vénéneuse et maîtrisée. Or, à mesure que l'intrigue tire *L'Ombre du mal* du côté des courses contre la montre calibrées sur le modèle d'*Une journée en enfer* (John McTiernan, 1995), son cadre soigné fait surtout l'effet d'un décor bien capitonné autour d'un produit standard, dont les effets gore ne sont pas le moindre poncif. Comme dans le tout-venant des scénarios hollywoodiens, on a le flacon sans l'ivresse.

Conséquence attendue : si John Cusack fait de son mieux pour incarner un Edgar Poe passablement sombre et alcoolisé, il peine à le hisser au-dessus d'un personnage de série. A défaut d'une plongée approfondie dans la vie de son modèle, encore retrouve-t-on dans *L'Ombre du mal* assez d'éléments biographiques pour susciter le désir de redécouvrir l'immense écrivain : son succès *Le Corbeau* lui fut payé neuf dollars lors de sa publication, et son héritage se résumait, selon ses propres mots, à *« une étincelle de genie et une vie de malheurs »*.

***L'Ombre du mal*, de James McTeigue, avec John Cusack, Luke Evans, Alice Eve, Brendan Gleeson.**

Le diable en rit encore

Auréolé d'un Lion d'or du meilleur film à la Mostra de Venise, en 2011, *Faust* clôt la tétralogie d'Alexandre Sokourov sur le pouvoir (*Moloch* sur Hitler, *Taurus* sur Lénine, *Le Soleil* sur Hirohito). Hormis la langue allemande, le cinéaste russe prend par rapport au texte de Goethe à peu près toutes les libertés possibles. Méphistophélès devient ainsi un usurier répugnant, qui accable de paroles un professeur Faust errant pendant tout le film dans une promenade tragique, reflet de son cauchemar intérieur : celui d'ignorer les sentiments humains et d'abord l'amour.

Sokourov s'est défendu d'avoir voulu donner un ancrage historique déterminé à son film, et c'est un XIXe siècle germanique mâtiné de références médiévales que restitue *Faust*. Evoluant entre des répliques de villes allemandes reconstituées en Espagne et en Islande, et une forêt de conte de Grimm, il doit aussi beaucoup aux tableaux d'Albrecht Altdorfer et de Carl Spitzweg, des emprunts restitués par l'étonnante photographie de Bruno Delbonnel (directeur de la photographie du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain*), point fort du film.

Avec une palette morbide soumise à des filtres chromatiques et à de nauséeuses anamorphoses, c'est bien dans la puissance de l'image que Sokourov témoigne de sa fidélité envers Goethe, de son *Traité des couleurs* à ses contributions à l'optique. Métaphore des pérégrinations mentales du personnage, elle fixe la mesure des ambitions stylistiques du cinéaste, malheureusement atteintes, comme souvent chez lui, au risque permanent de l'hermétisme. Après deux heures et quart, le diable en rit encore. Le spectateur tâtonne.

***Faust*, d'Alexandre Sokourov, avec Johannes Zeiler, Anton Adasinskiy, Isolda Dychauk, Hanna Schygulla.**

EN COUVERTURE

38
Le choc de la guerre des Gaules

César n'avait sans doute pas planifié la conquête de la Gaule. Il y a gagné la gloire militaire et amassé la fortune nécessaire à son ambition politique.

52
7 mystères de la bataille d'Alésia

La victoire de César sur les troupes de Vercingétorix a tenu à peu de chose. Retour sur les sept étapes qui ont permis au général romain de soumettre un chef de guerre à sa mesure.

Tous les chemins mènent à Alésia

Et aussi

Comment on devient César

Alésia

Vercingétorix

Jeune homme

César

Vercingétorix

Trésors de guerre

La guerre des Gaules sans commentaires

À armes égales

Bibliothèque gallo-romaine

Le choc de la guerre des Gaules

Par Jean-Louis Voisin

Appelé par les Gaulois eux-mêmes pour les défendre
d'une invasion helvète, César ne repartira pas. La conquête
de Gaule sera le tremplin de l'Empire romain en le détachant
du seul monde méditerranéen pour fonder sa prétention
à une domination universelle.

© THE ART ARCHIVE/MUSEE DU LOUVRE PARIS/DAGLI ORTI. © @PHOTO JOSSE/LEEMAGE.

Printemps 58 av J.-C. Autour de 360 000 Helvètes se rassemblent près de Genève. Soumis aux attaques répétées des Germains, victimes d'une série de disettes, ils veulent gagner la Saintonge. Cette migration, ils la préparent depuis trois ans. Deux routes s'offrent à eux : l'une étroite et malaisée passe par le Jura ; l'autre facile traverse le territoire des Allobroges, un peuple remuant que Rome a vaincu et intégré à la *Provincia*, la Province romaine de Gaule transalpine. Depuis soixante-dix ans, les terres qui s'étendent des Pyrénées au lac Léman, d'Antibes à Toulouse sont propriétés du peuple romain. Accepter le passage des Helvètes, c'est y tolérer d'inévitables désordres. Pire : si les Helvètes, inconstants comme le sont les Barbares, changeaient d'avis, ils pourraient se lancer vers l'Italie, à l'exemple des Cimbres et des Teutons, des Germains, une cinquantaine d'années auparavant. Inconcevable, tranche le tout nouveau gouverneur de la *Provincia*, également gouverneur de la Gaule cisalpine, l'Italie du Nord, Caius Julius Caesar, qui se rend au-devant des Helvètes, leur barre la route et les dissuade de pénétrer dans son territoire. Reste aux Helvètes la voie du nord. L'empruntant, ils ravagent le pays des Eduens. Aussitôt, ceux-ci demandent du secours à Rome. César, qui a rassemblé cinq légions en Cisalpine, s'avance chez les Ségusiaves (notre Forez) hors de sa province. La guerre des Gaules commence. Avec ce paradoxe : César intervient pour protéger des peuples gaulois.

Fin de l'été 51 av. J.-C. Uxellodunum (le Puy d'Issolu dans le Lot), la dernière place forte de la Gaule indépendante, tombe aux mains de César. La guerre des Gaules est terminée : côté romain, une quarantaine de milliers de morts ; côté gaulois, au minimum 600 000 à 700 000 tués, sans compter les victimes civiles, les blessés, les invalides, les captifs vendus comme esclaves (entre 400 000 et un million), des campagnes dévastées et dépeuplées, des oppida pillés et ruinés. La Gaule de 51 av. J.-C. n'est plus celle de 58 av. J.-C. La Gaule, ou plutôt les Gaules. Car c'est César qui a imposé pour la première fois la notion de Gaule pour désigner l'espace délimité par la *Provincia* au sud, le Rhin à l'est, les Océans au nord et à l'ouest. Une décision personnelle alors que des peuples germaniques et celtes se trouvent en réalité des deux côtés du Rhin.

Ce sont également les Romains qui ont nommé *Galli* («Gaulois»), les habitants de ces territoires. Eux-mêmes

s'appellent *Celtae* («Celtes»). Ils se répartissent en une soixantaine de peuples qui ne cessent de se faire la guerre. Jamais ils n'ont cherché à établir des structures fédérales, sauf deux. La première est une assemblée qui regroupe des députés de toute la Gaule ; elle se réunit sans régularité, sans lieu attitré et comporte un cérémonial sacré. A plusieurs reprises, César utilisera cette institution pour lui dicter sa loi. La seconde est la réunion annuelle des druides chez les Carnutes (dans la Beauce et l'Orléanais actuels). Ceux-ci examinent des questions religieuses et rendent des jugements ; s'ils ne forment pas l'ensemble du personnel religieux gaulois (il y a à côté d'eux les bardes, «des chantres sacrés», et les *vates*, sacrificateurs et devins), ils ont en revanche le monopole du droit et de la justice.

Parmi ces peuples, en 58 av. J.-C., deux d'entre eux l'emportent par leur puissance et par le nombre de leurs alliés et de leurs clients, les Eduens (en Bourgogne) et les Séquanes (en Franche-Comté). Avant eux, les Arvernes (de l'actuelle Auvergne) dominaient. Défaits par Rome en 121 av. J.-C., ils ont perdu leur autorité et abandonné la royauté pour un système politique oligarchique.

Les Romains connaissent bien les Gaulois. Ils savent qu'il y a longtemps, un peu moins de trois cent cinquante ans, l'une de leurs armées a pris Rome et que Brennus, leur chef, a ajouté l'insolence à l'humiliation en jetant son épée pour alourdir la balance qui pesait l'or qu'il avait exigé. Ils savent aussi combien il leur en a coûté de maintenir au nord de l'Italie pendant deux siècles, le IVe et le IIIe, ces Barbares venus du nord, qui hurlent, combattent nus, se moquent des règles établies et méprisent le droit. Ils se souviennent aussi que des Gaulois ont été mercenaires de Carthage au cours de la première guerre punique avant d'être les alliés d'Hannibal au cours de la deuxième, qu'ils n'ont cessé de menacer Massalia (Marseille) au IIe siècle av. J.-C., et qu'il a fallu l'intervention de Rome en 125 av. J.-C. pour garantir l'indépendance de cette cité grecque, une alliée fidèle. Deux régions gauloises, la Cisalpine (l'Italie du Nord) et la Transalpine conquises la première au début du IIe siècle av. J.-C., la seconde entre 125 et 120 av. J.-C., sont devenues vers 80 av. J.-C. de véritables provinces romaines : les «deux Gaules», dira Cicéron en 56 av. J.-C.. Dans les deux cas, l'aristocratie gauloise a vite adopté les usages et le

TERRA INCOGNITA Au moment où César s'apprête à conquérir la Gaule, son territoire abrite une soixantaine de peuples qui ne cessent de se faire la guerre. Sans unité politique, les Gaulois ont toutefois deux stuctures fédérales : une assemblée politique qui réunit des députés de toute la Gaule lors de circonstances importantes comme un grand péril ou l'élection d'un chef suprême, et une réunion annuelle de druides en pays carnute. Au sud, la *Provincia* romaine, plus tard Gaule narbonnaise, conquise par Rome en 121 av. J.-C.

BARBARES Ci-contre : *Galate mourant* ou *Gaulois mourant* (Rome, musée du Capitole). Marbre d'après un original en bronze perdu, exécuté vers 230-220 av. J.-C. pour commémorer la victoire d'Attale Ier de Pergame sur les Galates, lors de la bataille du Caïque dans l'actuelle Turquie. A gauche : *Barbare combattant un légionnaire romain*, relief en marbre provenant du forum de Trajan à Rome, IIe siècle apr. J.-C. (Paris, musée du Louvre). En bas : monnaie gauloise des Eduens avec un guerrier, Ier siècle av. J.-C. (Epernay, Musée municipal).

© IDÉ. © COLLECTION DAGLI ORTI/MUSEO CAPITOLINO ROME/GIANNI DAGLI ORTI

LE MONDE ROMAIN AU Ier SIÈCLE AV. J.-C. Époque des *imperatores* qui fondent leur pouvoir sur leurs victoires militaires. Le Ier siècle av. J.-C. est marqué par une formidable expansion. En Asie, avec les conquêtes de Pompée, en Occident, avec la conquête des Gaules. La guerre civile permettra à César de transformer l'Égypte en protectorat romain. Seul échec : celui de Crassus face aux Parthes.

mode de vie de Rome. Contrairement aux Germains, ces guerriers paraissent donc éducables et perfectibles. La preuve ? Certains ont reçu la citoyenneté romaine. A Rome, on oppose alors la « Gaule en toge » à la « Gaule chevelue », celle qui demeure indépendante.

Pourtant, dans l'imagerie populaire romaine, les Gaulois demeurent des guerriers, pillards, courageux, indisciplinés, imprévisibles. Qui collectionnent les têtes de leurs adversaires à l'encolure de leurs chevaux ou les clouent à l'entrée de leurs maisons. Image dépassée que les politiques utilisent sans vergogne pour effrayer.

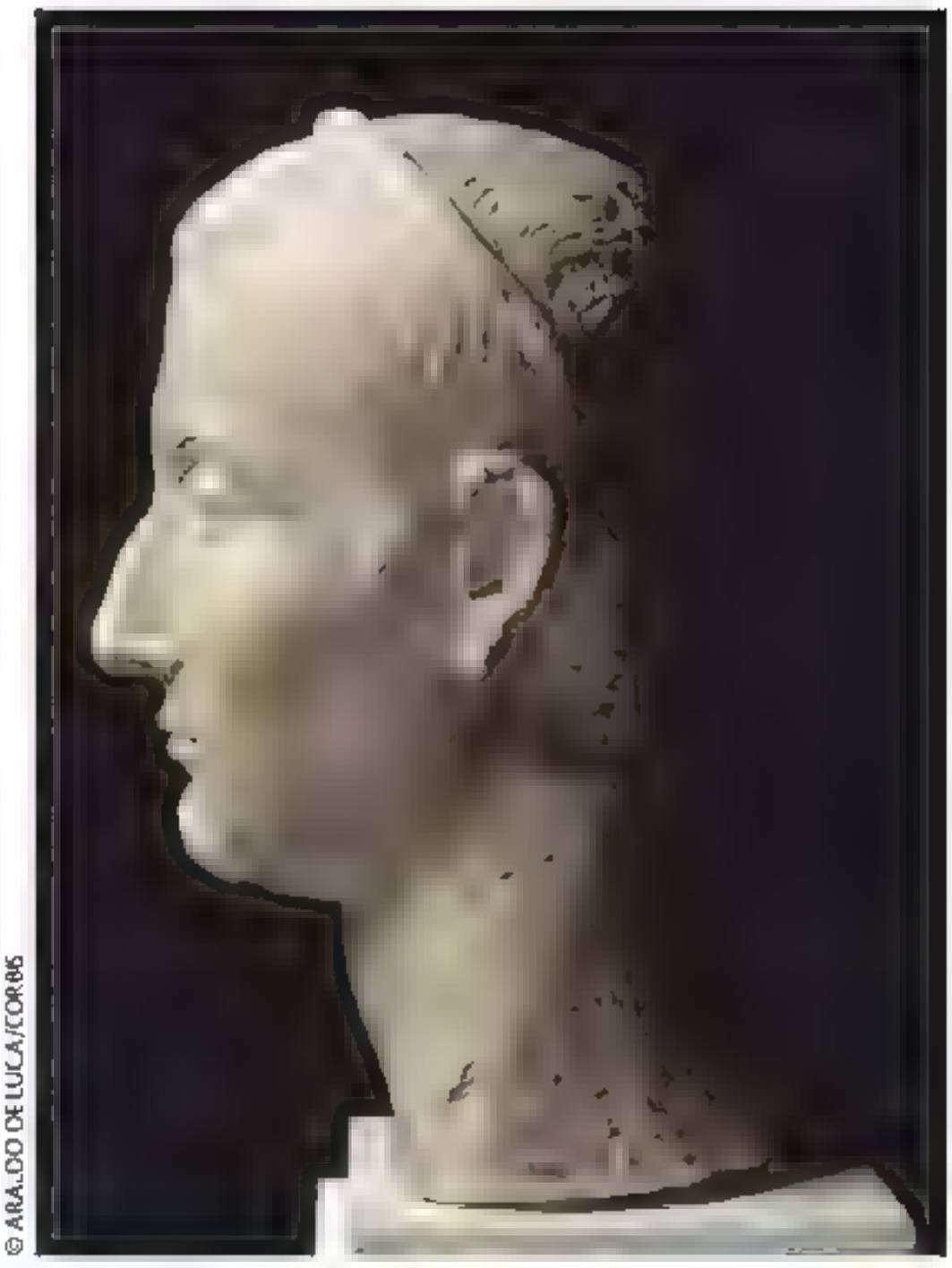
En 58 av. J.-C., la plupart des Gaulois sont d'abord des paysans, des éleveurs plus que des chasseurs, et des artisans habiles, productifs, inventifs. Dans un pays aux forêts défrichées, ils ont tissé un réseau d'exploitations agricoles et dessiné un parcellaire. Ces fermes sont complétées par des villages épars et de vastes villes ceintes de remparts, centres économiques, politiques et religieux d'un peuple, reliées par des chemins praticables. Ainsi Bibracte, la puissante capitale des Éduens, ou ces trois sites arvernes, Gergovie, Gondole, Corent, qui formaient peut-être les trois pôles fonctionnels d'une même agglomération *(lire p. 79)*. C'est là et dans les ports de passage (Chalon-sur-Saône, Mâcon) que s'installent des commerçants et des négociants venus de Marseille, de Transalpine, d'Italie, et dont les Gaulois contrôlent les activités. Mercure, du moins le dieu que César qualifie ainsi, n'est-il pas, selon lui, le dieu qu'ils honorent le plus, l'inventeur de tous les arts, le guide des routes et des voyageurs et *« celui, qui a le plus d'efficacité pour le commerce »* ?

Pour faciliter les échanges, à la fin du IIe siècle av. J. C., quelques peuples de Gaule centrale ont aligné le poids de leur monnaie sur le denier romain. Les historiens parlent d'une « zone denier ». A contrario, au nord-est, chez les Belges, agglomérat de peuples celtes et germaniques, les commerçants sont rares et les vertus militaires des Belges passent pour redoutables car elles sont moins amollies par les produits venus du Sud. Une réalité et un lieu commun, la version antique du mythe du « bon sauvage » cher au XVIIIe siècle. Les Gaulois importent quoi qu'il en soit du vin d'Italie et de la *Provincia* (plus d'une dizaine de millions d'hectolitres, entre 150 et 50 av. J.-C.), des objets de luxe, de la céramique. En contrepartie, ils fournissent des esclaves, de l'étain, des peaux, des bœufs, du sel. Rome est plus un partenaire qu'un ennemi.

L'Occident romain aux limites du monde connu

Du coup, des peuples gaulois passent des alliances avec elle : dès le début du IIe siècle av. J.-C., les Éduens sont liés à Rome dont ils se disent *« frères de sang »*. Et ces peuples suivent attentivement la politique romaine au point d'intervenir dans le fameux complot de Catilina en 63 av. J.-C. : ce sont les Allobroges, venus protester à Rome contre les dettes publiques et privées qui les accablaient et qu'un complice de Catilina avait contactés, qui dévoilèrent le complot en fournissant des preuves écrites de ce que tramaient les conjurés. Ils choisirent le parti de la légalité, sans en être remerciés ; l'année suivante, ils reprirent les armes. Le seul druide

CONQUÉRANT Ci-contre : portrait de Jules César, Ier siècle av. J.-C. (Alexandrie, musée d'Archéologie). En bas : légionnaires romains à l'assaut d'une ville, bas relief, colonne de Marc-Aurèle, à Rome, IIe siècle apr. J.-C. (Rome, musée de la Civilisation romaine).



© ARALDO DE LUCA/CORBIS

dont l'histoire ait retenu le nom, l'Eduen Diviciacos, a été reçu à Rome par le sénat et s'est entretenu avec Cicéron qui a loué ses connaissances et sa sagesse. Il deviendra le plus fidèle allié de César. La Gaule centrale est ainsi, insensiblement, passée dans la sphère méditerranéenne sous domination romaine. Conséquence imprévue : à l'intérieur de chaque peuple et parfois d'une même famille s'opposent proromains et antiromains, tel Dumnorix, le frère de Diviciacos qui ne cessera de comploter contre César, qui le tuera en 54 av. J.-C.

Lorsque César pénètre dans les Gaules indépendantes, ces pays lui sont certes inconnus. Mais il a lu les auteurs qui en ont parlé, il a écouté les marchands romains qui les ont sillonnés, il a parcouru Transalpine et Cisalpine. En bon général, il examinera lorsqu'il le pourra la sûreté et la rapidité des itinéraires, se préoccupera des points de ravitaillement et des possibilités d'approvisionnement. Un souci colossal : en 52 av. J.-C., César devra trouver 100 tonnes de blé par jour pour dix légions ! Le nombre de ses légions variera tout au long des huit années de guerre : cinq puis six en 58 av. J.-C., onze en 51 av. J.-C.

La conquête fut-elle préméditée, planifiée ? On l'a assuré. Rien n'est moins certain. César n'a aucun plan global. Il est à Rome lorsqu'il apprend le mouvement des Helvètes et ses légions sont alors massées au nord-est de l'Italie, tournées vers le moyen Danube d'où venait, pensait-il, le danger et où il croyait devoir intervenir. Il saisit l'occasion qui se présente. Un prétexte ? Mais légitime, même s'il grossit le danger. Puis un enchaînement de circonstances ne lui permet plus de reculer. Il y trouve d'ailleurs des avantages : gagner la gloire militaire qui lui manque, qui en fera l'égal de son rival Pompée et qui sera le signe de la faveur que les dieux lui accordent, se forger une armée de partisans prêts à le suivre si la guerre civile qu'il pressent se déclenche ; amasser une fortune indispensable pour poursuivre son destin politique à Rome. Derrière les opérations qu'il conduit en Gaule, César ne perd jamais de vue la politique romaine dans laquelle l'aristocratie se noie en querelles personnelles, en ambitions médiocres et égoïstes. Malgré tout, le sénat de Rome soutient son entreprise : elle pourra conforter un glacis de protection face aux Barbares et ouvrir de nouveaux marchés au grand commerce. Avec lui, l'Empire romain va s'accroître de plus de 30 % et l'Occident romain se détacher du monde méditerranéen pour tendre à se confondre avec les limites du monde connu. César en a-t-il conscience ? Veut-il seulement montrer de quoi il est capable ? A-t-il souhaité simplement étendre les marches protectrices de Rome et de l'Italie ? Ou vise-t-il plus haut ? Cherche-t-il à imprimer à ses actions la liberté qui est la sienne et avec laquelle il dirige et décide de ce qui doit arriver, pour lui et pour Rome ? Lance-t-il les dés pour

© ROGER VIOLLET

BRITANNIA *Le Debarquement des troupes de Jules César et la victoire sur les Bretons*, miniature extraite des *Faits des Romains*
Ce recueil, composé en 1213-1214, retrace la vie de Jules César à partir de sources latines : Salluste, César, Lucain et Suétone. En 54 av. J.-C., César franchit la Manche et s'installe près de Douvres.

tenter la Fortune ? Ou en sachant qu'il l'emportera ? Les historiens se divisent sur le personnage et sur ses intentions. César reste un objet de fascination et un mystère.

Il sait qu'à long terme, il ne peut perdre cette guerre : il a derrière lui l'Empire romain et ses ressources infinies. Il compte sur ses légionnaires, 4 200 par unité, des fantassins pour l'essentiel, tous citoyens romains, qu'encadre un corps d'officiers de qualité, les centurions, 60 par légion, et des légats (un par légion) dont certains, tel Labienus, se révèlent excellents manœuvriers. Ces hommes savent tout faire : ils deviennent marins, maçons, bûcherons, pontonniers, artilleurs. Des soldats entraînés, des professionnels de la guerre : chacun connaît la place qu'il doit tenir pour dresser un camp fortifié, se placer dans une tente, s'aligner au combat ou aller fourrager. Tout est réglementé et hiérarchisé, même l'octroi du butin. L'armement personnel tend à se standardiser : casque, cotte de mailles, bouclier long légèrement incurvé, javelot (le pilum), glaive court, poignard. Chaque légion porte un numéro et a un aigle pour emblème. Elle est appuyée par des corps auxiliaires tels les frondeurs des Baléares et par des mercenaires comme ces cavaliers germains qui joueront un rôle essentiel lors du siège d'Alésia. Avec les auxiliaires, les valets, palefreniers et esclaves, les bêtes de somme et la remonte, les milliers de chariots qui transportent les machines de guerre démontées, les réserves de vivres et de fourrage, les armes de parade et de rechange, les biens et les bagages des hommes, le butin, dix légions qui se déplacent s'étirent sur 30 kilomètres ! D'année en année, cette implacable mécanique de guerre s'améliore et s'adapte sous le commandement suprême de César. S'il exige beaucoup de ses hommes, centurions et simples soldats, si ces derniers grognent, ils lui sont cependant dévoués avec fanatisme.

Face à eux, les Gaulois font figure d'amateurs. En dehors de quelques mois en 52 av. J.-C., ils ne seront jamais unis, chaque peuple opposant son armée à l'armée romaine. Au combat, en bivouac, ils se rangent par communauté d'origine sous leurs enseignes. Deux groupes les composent. D'une part,

© LUISA RICCIARINI/LEE MAGE

une élite entraînée qui présente des effectifs stables et qui se charge de son équipement : ce sont les nobles, les *«equites»*, dit César. Ils combattent à cheval, entourés de leurs clients Cette cavalerie renommée sert parfois dans les armées romaines comme auxiliaire. D'autre part, les fantassins, la piétaille, des hommes libres, devenus soldats le temps d'une campagne. Leurs chefs, les *equites,* les fournissent en armes, nourriture et solde. Ils n'ont pas d'uniforme et leurs armes, variées et de qualité, sont très proches de celles du soldat romain : une longue épée qui frappe de taille, une lance ou une pique, parfois une cotte de mailles (une invention celte) et un casque, un bouclier ovale, plat, plus long que large. Des braves, sans expérience guerrière sans instruction militaire particulière, sans intendance, sans ordre de marche. Avec des manœuvres collectives primaires : des cris et des vociférations pour effrayer l'ennemi, des charges massives où le nombre l'emporte, puis des duels. Ils sont ingénieux mais ignorent une discipline stricte et ne construisent pas de camp. C'est Vercingétorix qui imposera ces usages, un indice qui, joint à d'autres, laisse penser qu'il servit au début du conflit dans la cavalerie auxiliaire que les Arvernes avaient fournie à César

La plus importante coalition gauloise jamais connue

La guerre dura huit années Sauf exception, on ne combat pas de la fin septembre à la mi-mars : Cesar retourne alors administrer ses provinces, ses officiers s'en vont à Rome et ses troupes cantonnent. En outre, il s'agit d'un ensemble de guerres régionales, sans lignes de front, qui opposent un peuple (quelquefois plusieurs) à un nombre limité de légions L'année 52 av. J C. et les effectifs engagés à Alésia constituent des anomalies Qu'on en juge, année par année.

Année 58 av. J.-C. César bat les Helvètes, près de Bibracte ; les 110000 survivants regagnent leurs montagnes. Des chefs gaulois se plaignent à César des méfaits d'Arioviste, un chef germain, et lui demandent de l'aide. Echec des négociations : César affronte Arioviste et le bat dans le sud de l'Alsace. Ses troupes prennent leurs quartiers d'hiver chez les Séquanes, hors de la *Provincia*.

Année 57 av J.-C. Craignant que César ne s'installe en Gaule, les peuples de Belgique conspirent, sauf les Rèmes, en Champagne, qui seront des alliés précieux. Avec six légions, César fonce sur les Belges, les met en déroute et les soumet pendant que l'un de ses lieutenants gagne l'Armorique (notre Bretagne)

Année 56 av. J.-C. La légion qui hiverne en Armorique est cernée par les Vénètes (dans la region de Vannes) qui animent une coalition antiromaine des «peuples de l'Océan». César construit une flotte et vainc les Vénètes dans le golfe du Morbihan. Des opérations en Normandie, en Aquitaine et dans les Flandres complètent cette victoire. Toutes les côtes des Gaules sont sous contrôle romain.

Année 55 av. J.-C. Deux peuplades germaniques passent le Rhin. Elles pillent mais attirent des peuples gaulois Pour impressionner les uns et dissuader les autres, César jette un pont sur le Rhin, près de Coblence, conduit une expédition de dix-huit jours en Germanie, revient et coupe le pont Pendant l'été, il traverse la Manche avec deux légions, repousse la charrerie bretonne s'en retourne et hiverne en Belgique Rome est ébloule : pour la première fois un général romain a surmonté deux obstacles naturels qui la pétrifiaient !

Année 54 av. J.-C. Le débarquement de 55 av J.-C. n'était qu'un prélude. Cesar réunit 800 navires à Boulogne, franchit la Manche, s'insta le près de Douvres, s'empare d'un oppidum situé au-delà de la Tamise. De retour en Gaule, il disperse ses huit légions à cause d'une pénurie de blé. Eparpillées, elles sont vulnérables. Une révolte éclate dans le nord-est Une légion est anéantie. Contrairement à son habitude, César hiverne en Gaule

Année 53 av. J.-C César s'attend à un soulèvement général Il a maintenant dix légions et entre en campagne plus tôt qu'à l'ordinaire. Il ravage le territoire des peuples belges révoltés, en extermine certains, repasse le Rhin et part en Italie

Année 52 av. J.-C. A Rome, la situation s'est dégradée. Les chefs gaulois le savent. Ils préparent en secret une insurrection générale. Les Carnutes prennent la tête du

© AKG-IMAGES © SEM ALÉSIA/MUSEOPARC

ASSAUT Un auxiliaire de l'armee romaine terrassant un Dace, moulage d'apres l'original en marbre de la colonne de Trajan, à Rome, vers 113 apr J.-C. (Rome, musée de la Civilisation romaine). En bas fac-similé d'un casque gaulois trouvé sur le site d'Alésia (Alise-Sainte-Reine, MuséoParc Alesia).

mouvement, massacrent à Orléans les marchands romains qui approvisionnent César. La nouvelle parvient au pays arverne où Vercingétorix prend le pouvoir et tue les Romains qui s'y trouvent. Autour de ce jeune noble qui reçoit le commandement suprême se forme une coalition gauloise, la plus importante jamais connue. Il a une double stratégie : faire pression sur la Transalpine et priver César de ravitaillement, la tactique de la « terre brûlée ». La réaction de César est foudroyante. Il organise la défense de la Cisalpine, franchit les Cévennes enneigées, déboule en pays arverne, y sème la terreur, pique sur Vienne, y trouve de la cavalerie, remonte chez les Lingons, y récupère deux légions, concentre ses troupes à Sens, met à sac des oppida chez les Sénons, les Carnutes, et fond sur Avaricum (Bourges) la place forte des Bituriges défendue par 40 000 hommes. Cédant aux prières des Bituriges, Vercingétorix décide de défendre la ville. Sans succès : César l'enlève après vingt-sept jours de siège. Il divise alors son armée. Labienus, avec quatre légions, file vers le nord et bat les *Parisii* près de Lutèce. Quant à lui, avec six légions, il

se dirige vers Gergovie, la capitale des Arvernes, où s'est retranché Vercingétorix. Premier échec du Romain : desservi par la topographie, l'indiscipline de ses troupes, la confusion de ses auxiliaires avec l'ennemi, il ne parvient pas à emporter la place.

Une politique habile et intelligente pour rallier les anciens ennemis

Les Eduens, alors, le trahissent et rallient Vercingétorix, qui est confirmé dans son autorité suprême à Bibracte. Il lance trois corps d'armée sur la *Provincia*, contraignant César à se replier autant pour la secourir que pour ne pas être coupé de ses bases arrières dans un pays devenu hostile. L'armée est découragée, d'autant qu'il lui faut faire un énorme détour pour contourner le pays des Eduens. César pique vers le nord. Il retrouve Labienus au-delà de Sens (vers Avrolles ?). Comme il n'a plus d'auxiliaires gaulois ni de cavalerie, il fait venir des cavaliers de Germanie puis cherche à prendre la route du sud, vers les Séquanes, en faisant un crochet à travers le pays de ses alliés lingons. En marche, son armée s'étire, ses bagages l'encombrent. Vercingétorix qui a coupé par le Morvan le suit de près. Est-ce le moment de surprendre l'ennemi ? L'Arverne le pense. Il lance contre les Romains ses 15 000 cavaliers. C'est cette fois l'échec, imprévu : les cavaliers germains ont fait la différence. Vercingétorix se replie dès lors sur Alésia, talonné par César. Le lendemain, le Romain campe devant l'oppidum. « *S'étant rendu compte de la force de la position, et voyant,* écrit César, *que l'ennemi était terrifié, parce que sa cavalerie, qui était l'arme sur laquelle il comptait le plus, avait été battue, César exhorta ses soldats au travail et entreprit l'investissement de la place.* » Le siège d'Alésia commence.

On sait l'issue de la guerre qui s'achève en 51 av. J.-C. La Gaule chevelue ne fut pas immédiatement organisée en

MACHINES DE GUERRE
Maquette d'une tour bélier mobile utilisée par César contre les Bituriges à Avaricum (Bourges), en 52 av. J.-C. (Rome, musée de la Civilisation romaine).

© AKG/DE AGOSTINI PICTURE LIB.

© DEAGOSTINI/LEEMAGE

AU NOM DES GAULES Ci-dessus : *Le Siège d'Alesia, en 52 av. J.-C.*, par Henri Paul Motte (XIXe siècle (Semur-en-Auxois, Musée municipal). Sur la gauche, des légionnaires romains manipulant une arbalète (baliste). A gauche, la Gaule après la conquête romaine. En 27 av. J.-C., Auguste divise la Gaule transalpine en trois provinces : la Gaule Aquitaine, au sud-ouest, dont la première capitale est Mediolanum Santonum (Saintes) avant Burdigala (Bordeaux) à partir du IIIe siècle ; la Gaule lyonnaise s'étend de sa capitale Lugdunum (Lyon) à la Bretagne. Enfin, la Gaule Belgique, au nord-est, vaste territoire entre la Seine et le Rhin, avec pour capitale la cité de Durocortorum (Reims). Les peuples des territoires conquis deviennent des *ciuitates* (cités) et le Conseil des Gaules est maintenu sous une autre forme. Malgré deux révoltes au Ier siècle apr. J.-C., les Gaulois optèrent, « *au nom des Gaules* », pour la paix et la fidélité à Rome.

provinces, la guerre civile entre Pompée et César requérant toutes les énergies. Les Gaules s'en tinrent à l'écart. César avait su rallier nombre de chefs gaulois et n'avait pas imposé un prélèvement important (40 millions de sesterces), il avait rendu aux Éduens et aux Arvernes 20000 prisonniers, laissé certains peuples libres et exempts de tributs, et avait pardonné aux Éduens leur défection. Bref, une politique intelligente et habile qui lui avait gagné la confiance de ses anciens ennemis : loin de profiter de la guerre civile pour secouer le joug, ils apportèrent à leur vainqueur leur soutien en fournissant des cavaliers et des fantassins.

En 46 av. J.-C., César célébra son quadruple triomphe. Au terme de celui qui commémorait sa victoire sur les Gaules, Vercingétorix fut étranglé dans sa prison.

Auguste divisa la Gaule chevelue en trois provinces (la Belgique, la Lyonnaise, l'Aquitaine) transformant globalement les peuples mentionnés par César en cités, en *ciuitates*, et conservant sous une autre forme le Conseil des Gaules. Au Ier siècle apr. J.-C., ces provinces connurent deux révoltes importantes. En 21, pour des raisons fiscales, un noble éduen et un noble trévire, tous deux citoyens romains, tentèrent de les soulever. En 70, profitant des troubles qu'avait suscités la mort de Néron et les guerres civiles qui en étaient la conséquence, trois nobles, un Trévire, un Lingon et un Germain, essayèrent de former un « empire des Gaules ». Dans les deux cas, des forces armées durent intervenir, en particulier en 70 où des camps de légions furent pris et des villes brûlées. Or, en mai de cette même année, alors que rien n'était encore tranché, une assemblée des cités des Gaules se réunit à Reims *« pour délibérer en commun sur la question de savoir si l'on voulait la liberté ou la paix »*. Aucun représentant du pouvoir romain n'y assistait. À la suite de débats animés où s'exprimèrent les partisans des deux solutions, les peuples gaulois choisirent *« au nom des Gaules »* de renoncer à leur indépendance et de rester dans la fidélité à Rome. Comme s'il n'existait plus à leurs yeux d'alternative à l'ordre romain.

JEAN-LOUIS VOISIN est maître de conférences en histoire romaine à l'université de Paris XII-Val-de-Marne.

ALÉSIA. UN VILLAGE, UNE BATAILLE, UN SITE
Jean-Louis Voisin

Ed. de Bourgogne
« Patrimoine »
224 pages
18,50 €

Portrait

Par Yann Le Bohec

Comment on devient César

Grand écrivain et homme d'Etat, César fut aussi un génie militaire à l'égal d'Alexandre le Grand ou de Napoléon.

Malgré une documentation abondante – ou peut-être à cause de cette abondance –, la personnalité de César est plus mal connue qu'on ne le pense. Cette obscurité a été expliquée il y a une quinzaine d'années par un érudit allemand. Il avait relu toutes les biographies de ce personnage récemment publiées et il en avait conclu, avec un humour inconscient, que personne n'avait jamais écrit un vrai *« Cesar »*, mais toujours un *« César et moi »*, chaque auteur se plaisant à prendre la place de son héros en imaginant ce qu'il aurait pensé et fait dans ce cas malgré tout peu probable. Dans ces conditions, il est impératif de ne se fier qu'à ce qui est sûr et généralement admis, il faut renoncer aux hypothèses et admettre que quelques pans de l'histoire de César et de sa personnalité resteront toujours dans l'ombre.

César est né le 13 juillet 100 av. J.-C. dans une famille patricienne de la plus ancienne noblesse de Rome. Son père étant mort jeune, son éducation fut assurée par sa mère, Aurelia, qui lui fit donner une excellente formation dans tous les domaines. A l'époque, le système d'éducation privilégiait la lecture suivie du commentaire de textes. C'est ainsi que, lisant les grands auteurs et en particulier les historiens, il reçut une formation théorique à la guerre.

Très vite, il se mit au service de l'Etat. Entre 82 et 79 av. J.-C., il séjourna en Orient pour échapper aux pièges que lui tendaient des hommes politiques déjà inquiets de ses ambitions et de son intelligence, un mélange qu'ils jugeaient dangereux. C'est là qu'il compléta sa formation théorique par la pratique. Presque tout de suite, il entra en quelque sorte comme « auditeur libre » dans l'état-major d'un général. Puis il eut la chance de participer à un siège, devant Mytilène, et il intervint dans des opérations contre les pirates ciliciens.

Il exerça ensuite des charges diverses et suivit la carrière des honneurs : il s'occupa des finances comme questeur, des monuments de Rome comme édile et il présida un tribunal comme préteur. En Espagne, il pleura devant un buste d'Alexandre à 33 ans (son âge), le Macédonien avait conquis le monde et, même, il était mort. César avait été envoyé dans la péninsule Ibérique comme propréteur et, dès son arrivée, il avait attaqué avec brutalité les habitants du Portugal et de la Galice, avec pour seul objectif de faire du butin ; mais ce fut aussi l'occasion de commander des soldats et de se former à la vraie guerre.

L'année 60 av. J.-C. changea tout. César conclut une entente avec Pompée et Crassus. A eux trois, ils formèrent un triumvirat pour s'aider à faire carrière. Dans l'immédiat, chacun avait besoin des deux autres : Pompée avait l'armée, Crassus l'argent, César l'intelligence. A plus long terme, une course devait s'engager entre les trois hommes.

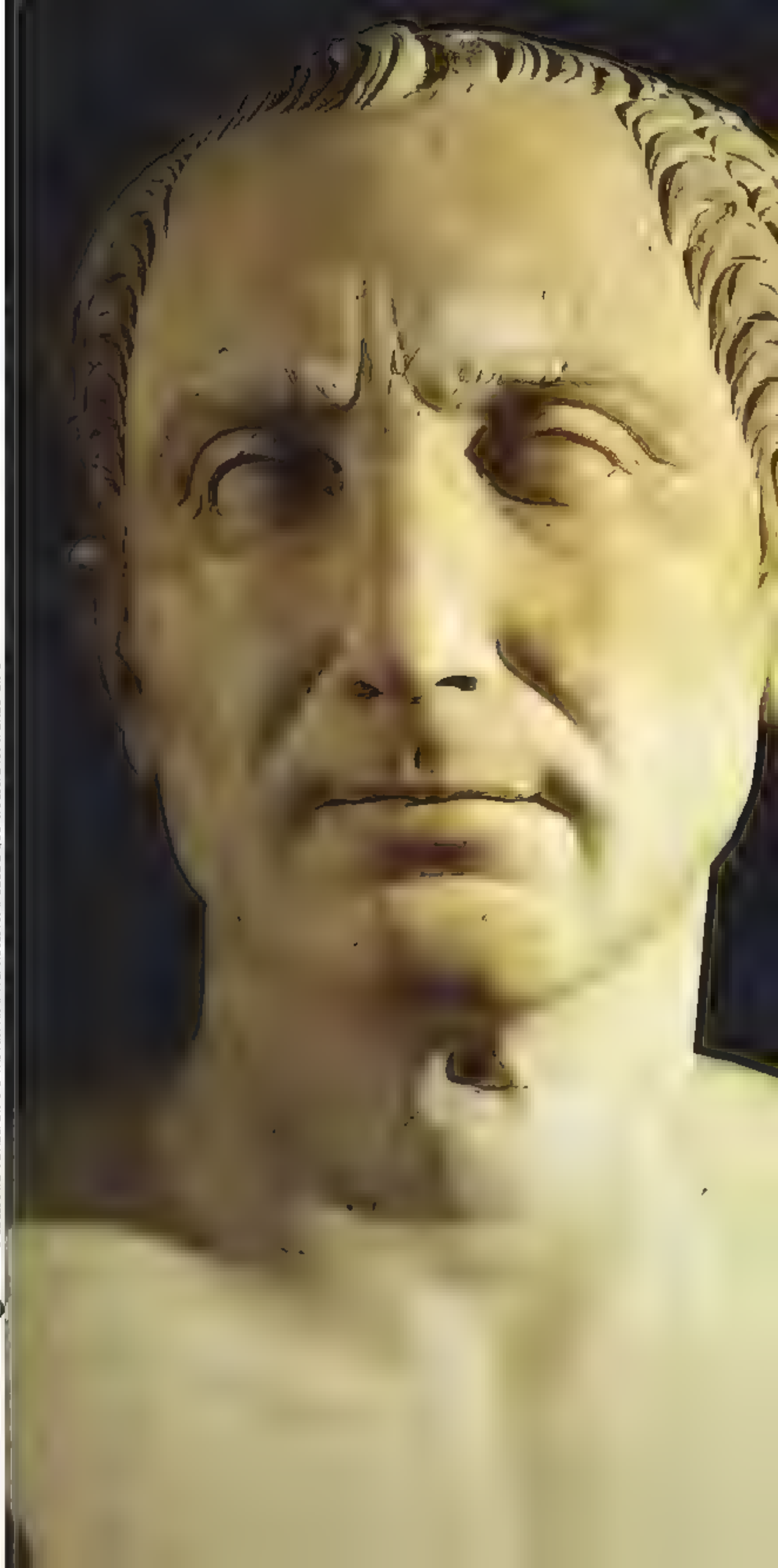
Le premier qui tira profit de cette « combine » fut César, élu consul pour 59 av. J.-C. Le consulat n'était qu'une étape dans son esprit : il voulait un grand commandement pour une grande guerre et une grande carrière. Après quelques péripéties, il obtint d'être envoyé comme proconsul avec autorité sur un vaste territoire correspondant à l'Italie du Nord, au nord de l'ex-Yougoslavie et au sud de la France.

Le menteur magnifique

Arrêtons-nous un moment pour brosser un portrait du personnage en essayant d'éviter les hypothèses. Conformément aux mentalités romaines, chacun devait prouver sa *virtus*, son dévouement envers l'Etat, et manifester son évergétisme, c'est-à-dire sa générosité à l'égard des citoyens romains. César a pratiqué cette *virtus*, « le service de l'Etat », dans le domaine civil par l'exercice des magistratures et dans le domaine militaire par les commandements (d'où le sens dérivé de « courage »). Mais était-il sincèrement dévoué à l'Etat ? Ou bien pensait-il avant tout à lui ? Nous n'en savons rien et, à vrai dire, les deux options ne sont pas incompatibles : l'ambition n'exclut pas le patriotisme.

Il était un sportif accompli : il passa sa vie à parcourir le monde à cheval, et, à 52 ans, il traversa à la nage le port d'Alexandrie. Il ignorait la peur : on l'a vu arracher son étendard à un porte-enseigne en fuite et lui dire que l'ennemi était de l'autre côté.

Il a été accusé de débauches, il était, disaient ses soldats, *« l'homme de toutes les femmes, la femme de tous les hommes »*. Il ne faut pas tomber dans l'anachronisme. Dans ce milieu méditerranéen, l'homosexualité, méprisée, était une accusation banale et nous n'avons trouvé aucune preuve de ce penchant. En revanche, il fut sans retenue avec les femmes. Sans doute par goût. Mais



© COLLECTION DAGLI ORTI © THE ART ARCHIVE/MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NAPLES/GIANNI DAGLI ORTI

PATRICIEN. A droite : buste de Jules César, en marbre, Ier siècle av. J.-C. (Naples, Museo Archeologico Nazionale). A gauche : denier d'argent, vers 44 av. J.-C., représentant César

aussi pour des raisons politiques. Il prétendait descendre de Vénus, une déesse qui présidait aux galipettes et, en même temps, donnait la victoire. Pour prouver qu'elle le protégerait sur les champs de bataille, il se devait de l'honorer sur les champs d'amour.

Homme politique, il fut aussi un intellectuel. Non pas seulement un écrivain, mais un grand écrivain. Tous les amateurs de versions latines savent qu'il sert de référence, juste après Cicéron. La *Guerre des Gaules* et la *Guerre civile* ont été écrites dans une langue très belle, dépouillée à l'extrême. Il a eu cette idée géniale de parler de lui à la troisième personne : «*César fait ceci, dit cela...*», ce qui donne une fausse impression d'objectivité au lecteur.

Car César fut l'un des plus grands menteurs de l'histoire. Il eut l'habileté de ne jamais travestir la réalité quand ce n'était pas indispensable : s'il décrit un paysage, on peut le croire. Pour le reste, il a recours à de multiples astuces. Par exemple, il ne donne jamais le nombre exact de légions dont il dispose : on voit des unités apparaître brusquement, pour d'autres, on est sans nouvelles d'elles après leur arrivée, l'objectif était de toujours laisser croire qu'il se battait en position d'infériorité numérique. Bien sûr, il n'était jamais vaincu quand 7 500 légionnaires étaient tués par les Gaulois, c'était la faute des soldats qui n'avaient pas obéi à ses ordres ou de l'un de ses lieutenants qui n'avait pas respecté les consignes. Et ainsi de suite. Ses deux œuvres majeures, la *Guerre des Gaules* et la *Guerre civile*, furent des écrits de propagande, dont il a arrêté la rédaction dès que le succès a été assuré.

Il a menti pour faire carrière, car il recherchait le pouvoir. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il a parcouru le monde, depuis la Grande-Bretagne jusqu'à la vallée du Nil, depuis l'Afrique jusqu'à l'Anatolie, avec un seul lieu en tête : le Forum romain et la curie qui le jouxte. C'était là le centre politique de Rome, un Etat qui connaissait un régime politique sans exemple : dans l'Antiquité, il fut le seul à passer de l'aristocratie à la monarchie, sans éprouver la tentation de la démocratie. Bien sûr, les citoyens votaient dans les comices; mais les institutions en place leur ôtaient tout véritable pouvoir.

Au temps de César, l'aristocratie romaine était divisée en deux clans. Les *populares* («populaires»), ainsi nommés parce qu'ils se souciaient du peuple de Rome, avaient élaboré un programme qui n'avait rien de révolutionnaire : ils voulaient une loi agraire qui donnerait aux paysans sans terre des champs pris sur le domaine de l'Etat. Menés par des membres des élites sociales, ils formaient un «parti» réformiste modéré, dont Crassus et César étaient les chefs. César était-il sincère ? Il est impossible de répondre à cette question. Il est même possible qu'il ait vu où se trouvait son intérêt et qu'en même temps il ait senti de la compassion pour les pauvres. Menés eux aussi par des membres des élites sociales, leurs adversaires ne voulaient pas même entendre parler de loi agraire. Ces conservateurs, au sens précis du terme, s'étaient baptisés les *optimates*, «les meilleurs». Pompée et Cicéron leur servaient de figures de proue.

FILS DE DEESSE Denier de César avec, au revers, la tête de Vénus portant un diadème, Ier siècle av. J.-C. (Paris, BnF). Il rappelle la filiation divine de César qui se disait descendant d'Enée, le fils de Vénus, par Iule (le nom latin d'Ascagne), fondateur mythique de la gens Iulia.

Du génie militaire

C'est dans ce contexte que César partit pour la Gaule. Et il s'y révéla un excellent chef de guerre, l'un des plus grands capitaines de tous les temps, à l'égal d'un Alexandre ou d'un Napoléon Ier. En France, cette question a longtemps été occultée : l'idéologie dominante au sein de l'Université, le marxisme-léninisme retranché au sein de l'école des Annales, interdisait toute étude d'histoire militaire, discipline jugée inutile et dangereuse (le chercheur courait le risque d'être catalogué comme fasciste). Depuis vingt ans, la perspective a changé.

César avait appris l'art de la guerre durant ses études : tout aristocrate avait chez lui une bibliothèque, et il a complété cette formation sur le terrain, en participant tout jeune à des états-majors. C'est dans le domaine de la tactique qu'il s'illustra le mieux. Il a su faire face à toutes les sortes de combats : bataille en rase campagne (mille exemples, dont Pharsale, en 48 av. J.-C.), bataille en milieu urbain (Alexandrie, en 47 av. J.-C.), bataille navale (contre les Vénètes, en 56 av. J.-C.), sièges (Alésia, en 52 av. J.-C.), contre-guérilla (contre les Eburons, en 54-53 av. J.-C.), etc.

Pour une bataille, il disposait ses troupes sur trois lignes, suivant ce qu'on appelait la *triplex acies*. Puis il enfonçait un coin dans le dispositif ennemi, ou enveloppait une aile, y provoquant la débandade. Pour un siège, il entourait la ville à prendre par un ou deux longs murs, pour empêcher les assiégés de sortir et de recevoir des renforts, des vivres et même des informations (la guerre psychologique n'était pas loin). Puis il faisait construire une terrasse d'assaut pour atteindre le sommet du rempart ennemi, ou bien une tour sur roues, et diverses machines également mobiles. Ces préparatifs faisaient une telle impression sur les ennemis qu'ils se rendaient souvent avant la fin des travaux.

Dans le cas d'une contre-guérilla, il n'était pas embarrassé par les droits de l'homme,

© BNF. © 2011 HER MAJESTY QUEEN ELIZABETH II / THE BRIDGEMAN ART LIBRARY

SUR TOUS LES FRONTS *Le Triomphe de Cesar* par Andrea Mantegna, 1484-1492 (Londres, The Royal Collection)
En 46 av. J.-C., Cesar célébra à Rome, quatre triomphes successifs sur les Gaules, l'Egypte, le Pont et l'Afrique

en plus, les insurgés ne pouvaient pas compter sur un appui extérieur ni se réfugier dans un sanctuaire. Il faisait tout incendier, notamment les forêts, et tout tuer, bétail, hommes, femmes et enfants.

La question de la stratégie a divisé la critique, au point que certains historiens ont nié l'existence d'une science de ce genre durant l'Antiquité. En fait, César savait approximativement de quelles forces il disposait, quels étaient les effectifs de l'ennemi et comment l'atteindre. S'appuyant sur l'empirisme, il avait élaboré quelques principes simples : attaquer les forces ennemies, les unes après les autres, jouer habilement du terrain et des divisions entre Gaulois.

César fit la guerre en Gaule de 58 à 51 av. J.-C. En réalité, la guerre s'étendit sur trois ans, en 57 av. J.-C. (destruction des armées du Nord), en 56 av. J.-C. (destruction des armées de l'Ouest) et elle se ralluma en 52 av. J.-C. (révolte de Vercingétorix). Les autres années de conflit ne connurent que des opérations mineures. La guerre civile dura de 49 à 45 av. J.-C. ; elle fut coupée par la mort de Pompée, vaincu à Pharsale, en 48 av. J.-C. Légionnaires contre légionnaires, le choc fut plus rude. César y montra tantôt sa prudence et tantôt son audace, dans tous les cas son génie militaire.

Il ne gouverna vraiment que pendant dix-huit mois de paix, apportant des réformes profondes : il fit accepter les idées de monarchie et de loi agraire ; il développa la romanité dans les provinces et il créa le calendrier julien. Puis il fut assassiné, le 15 mars 44 av. J.-C.

Laissons le mot de la fin à Pline l'Ancien. Après avoir exprimé son admiration pour l'intelligence de César, cet autre grand écrivain déplora le million de morts causé par la guerre des Gaules et il ajouta qu'il ne lui ferait pas *« un titre de gloire d'un pareil crime contre l'humanité »*.

YANN LE BOHEC est professeur émérite à l'université Paris IV-Sorbonne.

À LIRE

De Yann Le Bohec :
César, chef de guerre,
Editions du Rocher, « L'Art de la guerre », 512 pages, 22,50 €.
Alésia, 52 avant J.-C.,
Ed. Tallandier, à paraître en septembre 2012.

7 mystères de la bataille d'Alésia

Par Jean-Louis Voisin

La victoire de César a tenu à peu de chose.
A Alésia, Vercingétorix s'est révélé un adversaire
à la mesure du général romain.

1/Vercingétorix fédérait-il tous les Gaulois autour de lui ?

Presque, ce qui est déjà un exploit lorsque l'on sait les conflits perpétuels qu'entretenaient les peuples gaulois entre eux. Son mot d'ordre était « liberté » si l'on en croit César. Ce mot, le Romain le lui prête de sa première intervention, au début de l'insurrection, à sa reddition : peu avant de se livrer, Vercingétorix déclare à l'assemblée des Gaulois présents dans l'oppidum d'Alésia *« qu'il n'a pas entrepris cette guerre à des fins personnelles, mais pour conquérir la liberté de tous »*. Mais *libertas* ne recouvre pas exactement le même concept que le mot actuel de liberté : elle est le droit pour un peuple de s'administrer selon ses propres lois. Ce que revendique explicitement dans Alésia assiégée, Critognatos, un noble arverne : *« Que veulent les Romains ? (.) Regardez cette partie de la Gaule qui, réduite* (transformée) *en province, ayant reçu des lois, des institutions nouvelles, soumise aux haches des licteurs* (symboles du droit de vie et de mort des magistrats romains), *ploie sous une servitude éternelle. »* Chaque peuple gaulois, jaloux de son indépendance et de son territoire, même s'il est intégré dans un réseau d'alliances et de clientèles, est sensible à ce mot de *libertas*.

Une *« assemblée de toute la Gaule »* existe. Elle a été convoquée par les Gaulois eux-mêmes à Bibracte, peut-être en juin 52 av. J.-C. Là, le suffrage populaire, c'est-à-dire les hommes en armes, a confirmé à l'unanimité à Vercingétorix le commandement suprême que des peuples lui avaient déjà conféré au début de l'année. Reste qu'il y a eu des absents à cette assemblée. Manquaient les Rèmes et les Lingons, amis indéfectibles de Rome, et les Trévires, qui, menacés par les Germains (un prétexte ?) ou se trouvant trop loin, *« n'envoyèrent de secours à aucun des deux partis »*. Et certains sont venus en traînant les pieds, comme les Bellovaques qui prétendent *« faire la guerre aux Romains pour leur propre compte et à leur guise, sans obéir aux ordres de personne »*.

2/Pourquoi est-il venu à Alésia ?

Battu à Gergovie (non loin de Clermont-Ferrand) en mai 52 av. J.-C., César a appris que Vercingétorix s'apprêtait à lancer plusieurs offensives vers le sud, pour porter la guerre dans la Province romaine. Il lui faut, de toute urgence, se mettre en situation de la défendre. Il doit pourtant d'abord rallier, plus au nord, les troupes de Labiénus, vainqueur des *Parisii* à Lutèce, avant de se replier à vive allure. Il lui est cependant impossible de prendre la route directe, qui lui ferait traverser le territoire des Éduens qui viennent de rejoindre la coalition menée par Vercingétorix. Il lui faut donc faire, par le nord, un immense détour, longer l'extrémité sud du pays des Lingons, des alliés, pour se diriger vers celui des Séquanes à la fidélité elle-même incertaine. En ordre de marche, son armée (au moins dix légions, peut-être douze) s'étire sur une trentaine de kilomètres et ses bagages l'embarrassent. Pour Vercingétorix, qui surveille la retraite de César, l'occasion est unique. Après un discours enflammé à ses 15 000 cavaliers, il les répartit en trois corps. L'un bloquera la colonne romaine en avant, tandis que les deux autres l'attaqueront sur les flancs. L'objectif est rien de moins que la destruction du corps expéditionnaire. Le combat, qui se déroula dans la deuxième quinzaine du mois d'août, fut *« long et sanglant »*, dit Plutarque. César y perdit, selon cet auteur,

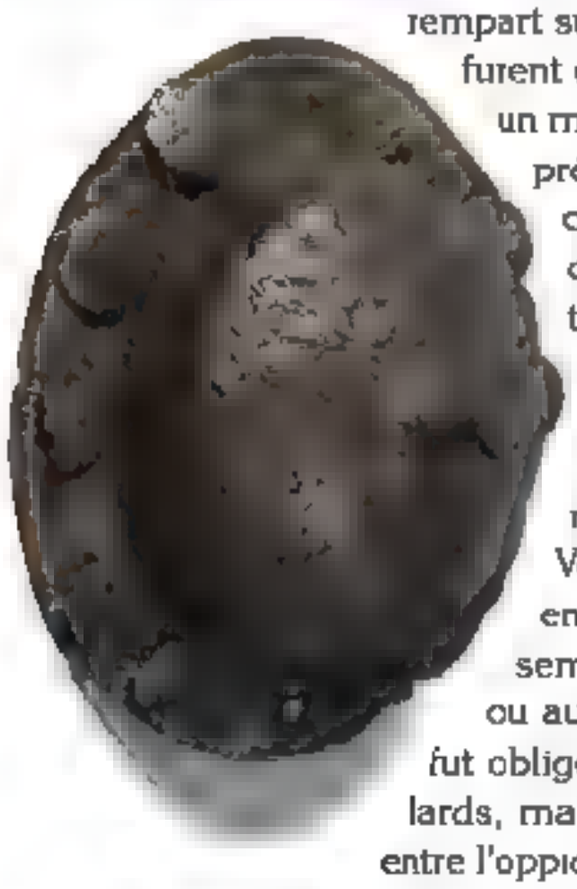
une épée courte qu'il revit plus tard dans un sanctuaire arverne. Mais Vercingétorix ignorait que César avait recruté un contingent de cavaliers germains. Leur intervention se révélera décisive. César repousse, grâce à eux, les cavaliers gaulois, les poursuit, fait des prisonniers. Pressé par la cavalerie césarienne, Vercingétorix doit faire retraite à son tour. Il se replie sur son camp, au-devant duquel il avait disposé son infanterie, en fait sortir rapidement les bagages et ordonne aux siens de prendre la route d'Alésia, l'oppidum des Mandubiens. Où s'est déroulé cet engagement ? On ne sait, les renseignements donnés par César étant des plus vagues. La seule précision consiste en une durée. Vercingétorix fit route sans arrêt vers Alésia et César arriva le lendemain devant cet oppidum. Il n'était donc qu'à une journée de marche. L'Arverne connaissait-il déjà ce site ? C'est possible et même probable : les Mandubiens y avaient stocké du blé et du bétail, comme si la place avait été mise en état de défense. Fortifié en partie par un *murus gallicus* (un type de construction de murs de défense caractéristiques des populations celtes qui comprend un entrelacs de terre, de pierres et de poutres reliées entre elles par des fiches de fer) récemment mis au jour, leur oppidum comportait un habitat permanent et plusieurs sanctuaires. Se pose dès lors une question qui divise les historiens : était-ce de la part de Vercingétorix une véritable retraite, un repli tactique ou une ruse pour attirer César, fixer l'armée romaine, la prendre en tenailles entre la place forte et une armée de renfort qui devrait arriver et enfin la détruire ? Par deux fois auparavant, en 52 av. J.-C., à Avaricum, à Gergovie ensuite, cette manœuvre avait été amorcée sans aboutir. Aurait-elle ici, à Alésia, mal tourné ? A-t-il sous-estimé la faculté de César à entreprendre de gigantesques travaux ? Ou au contraire, est-ce la pression de l'armée de César qui poussa Vercingétorix à s'enfermer dans Alésia ? La réponse ne peut être donnée avec certitude.

LA ROUTE DE CÉSAR Ci-dessus : carte extraite d'*Histoire de Jules César* par Napoléon III, planche 17 de l'atlas, 1865-1866 (Paris, BnF). Elle reconstitue l'itinéraire de César pendant l'année 52 av. J.-C. Parti de la Province romaine, il avait attaqué les Arvernes dans les Cévennes, puis remonté la vallée de la Saône pour concentrer ses troupes à Sens avant de dévaster trois oppida chez les Senons et de détruire Avaricum. Après avoir échoué à prendre Gergovie où s'était retranché Vercingétorix, il était remonté au nord pour rallier les troupes de Labienus qui venaient de vaincre les *Parisii* à Lutèce. Il lui fallait ensuite contourner par le nord le pays des Eduens avant de piquer vers le sud pour rejoindre la Province romaine. Venu de Bibracte, Vercingétorix interrompit cette retraite en prenant l'initiative d'une bataille de cavalerie qui tourna pour lui au désastre et l'obligea à se replier sur Alésia. A gauche : *Vercingétorix*, esquisse en plâtre pour la statue destinée à Gergovie et placée à Clermont-Ferrand, par Frédéric Auguste Bartholdi, 1866 (Paris, Orsay). En bas : pointes de lances gauloises en fer (Alise-Sainte-Reine, musée Alesia).

© RMN (MUSÉE D'ORSAY)/RENÉ-GABRIEL OJÉDA. © MUSÉE ALÉSIA, DÉPÔT DU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE LA CÔTE-D'OR. CLICHÉ FRANÇOIS PERROD/N. © BNF

3/Comment Vercingétorix pouvait-il espérer tenir à Alésia ?

Précédé, à l'ouest, par une large plaine alluviale – la plaine des Laumes –, encadré par deux vallées où sinuent deux rivières – au nord l'Oze, au sud l'Ozerain – qui se rejoignent dans cette plaine et qu'il domine de 150 m, entouré de collines et de plateaux de même hauteur que lui, voici le mont Auxois : un plateau à la forme de losange long de 2 km, large au mieux de 800 m, qui s'effile à l'ouest, là où il surplombe la plaine et qui s'adoucit à l'est par un replat. Ceinturée d'une falaise abrupte, haute de 10 à 30 m, les hommes n'ont cessé d'aménager cette forteresse naturelle et d'en améliorer les défenses avant même la venue de Vercingétorix. L'oppidum a une superficie de 97 ha, une taille déjà importante. Il est plus grand que celui de Bourges (70 ha où se trouvaient 40 000 personnes) et que celui de Gergovie (70 ha), mais plus petit que Bibracte (200 ha). A titre de comparaison, Polybe, un historien grec qui écrit dans la deuxième moitié du IIe siècle av. J.-C. et qui connaît parfaitement la vie militaire romaine, donne pour dimension à un camp de deux légions un carré de 600 m de côté, soit 36 ha. Une superficie qui englobe le rempart, les tentes, les rues. Ce camp peut, ajoute Strabon, contenir en plus des deux légions, les alliés et les cavaliers, soit au total 18 600 hommes. L'oppidum d'Alésia représente presque le triple. Il abrite des Mandubiens (quelques milliers ?) et l'armée que commande Vercingétorix constituée de 80 000 fantassins et de 15 000 cavaliers selon les chiffres que donne César et qu'il est impossible de vérifier. Vercingetorix installa une partie de ses troupes au pied du rempart sur tout le flanc oriental de la colline : elles furent obligées de fortifier cet emplacement par un mur de pierres sèches, haut de 1,80 m que précédait un fossé. Ce n'est que lorsque les cavaliers partirent pour aller lever l'armée de secours qu'il fit entrer le reste des fantassins dans l'oppidum. Et des traces d'habitats précaires – des rochers excavés – ont été reconnues sur le flanc sud.



© RMN / THIERRY LE MAGE

En ce qui concerne les réserves de nourriture, elles furent estimées par Vercingétorix à trente jours, un peu plus en se rationnant. Au bout de quelques semaines, vers la fin du mois de septembre ou au début du mois d'octobre, Vercingétorix fut obligé d'expulser les non-combattants (vieillards, malades, femmes, enfants) qui moururent entre l'oppidum et les lignes romaines. L'un des chefs gaulois, Critognatos, envisagea même d'avoir recours au parti extrême de l'anthropophagie afin de subsister. Quant à l'eau, elle ne manque pas, que ce soit sur le plateau lui-même ou au pied des falaises, hors de portée de l'artillerie romaine. Au plus bas de leur débit, les sources livrent autour de 150 000 litres d'eau par jour. Or la période du siège, la fin de l'été, correspond au début de l'intensification progressive de la pluviométrie annuelle.

© AKG-IMAGES/PETER CONNOLLY © MUSÉE ALÉSIA, DÉPÔT DU MUSÉE MUNICIPAL D'ALISE-SAINTE-REINE, CONSEIL GÉNÉRAL DE LA CÔTE-D'OR. CLICHÉ FRANÇOIS PERRODIN

4/Quelle a été la

Si Vercingétorix a été un diplomate habile qui a su convaincre les peuples gaulois de le rallier et de l'accepter comme général en chef, il a aussi eté un général compétent : il établit une discipline dans l'armée gauloise, il impose un entraînement, fait élever des camps à l'imitation des Romains. Et il diversifie ses actions tactiques : guérilla continue contre des troupes de César, usage de « la terre brûlée » pour interdire le ravitaillement, envoi de trois corps d'armées vers la Gaule transalpine pour obliger le Romain à se replier, choix d'un abcès de fixation pour enfermer l'ennemi avant de l'anéantir, quitte à se retrouver quelques jours bloqué dans un oppidum imprenable. Mais il a trouvé, face à lui, un maître, César. Qui bénéficie de la chance ou qui la force. Sitôt arrivé devant Alésia, vers la fin du mois d'août, César examine la position. Impossible de l'emporter d'assaut. Il faudra l'investir. Sur les hauteurs qui entourent l'oppidum, il choisit d'abord les endroits appropriés pour établir

FORTIFICATIONS Ci-dessus : reconstitution des lignes de défense romaines à Alésia, par Peter Connolly (collection particulière). Environ 1 500 tours les surmontent. Elles sont distantes de 24 m en général et de 17 à 18 m dans ce secteur. Sur la gauche, la circonvallation tournée vers l'extérieur ; à droite, la contrevallation, tournée vers l'oppidum. Sur le talus, une palissade et un clayonnage. Des branches d'arbre, pointes à l'extérieur, empêchent d'y grimper, et devant, une série de pièges rendent l'approche quasi impossible. A gauche : un *umbo* de bouclier, trouvé à Alise (Saint-Germain-en Laye, musée d'Archéologie nationale). En bas : pointes de lances gauloises en fer (Alise-Sainte-Reine, musée Alesia).

tactique de César ?

ses camps et pour installer une couronne de 23 postes fortifiés, les *castella*. Huit camps avaient été repérés au XIXe siècle par les fouilleurs de Napoléon III ; trois ont été confirmés par les fouilles franco-allemandes de 1991 à 1997. Ils présentent des caractères communs : loin d'être l'application stéréotypée d'un modèle unique, ils s'adaptent au terrain et en tirent le meilleur parti ; ils offrent tous une bonne perspective sur l'oppidum ; ils sont à vue les uns des autres. En même temps, ses légionnaires édifient une ligne d'investissement que l'on nomme depuis le XIXe siècle, la contrevallation. Son but ? Bloquer l'oppidum par une ligne continue comprenant fossé, talus et palissade, afin d'affamer ses défenseurs.

Pour protéger ses soldats qui mettent en place ce dispositif, César fait construire des ouvrages provisoires en avant de cette ligne, en particulier dans la plaine des Laumes : c'est le fossé de 20 pieds (6 m). Les travaux se poursuivent jour et nuit sous la protection de veilles. Une précaution impérative : les assiégés ne cessent de harceler les Romains et lancent même une ample attaque de cavalerie qui tourne court grâce encore à l'intervention des Germains. C'est alors que Vercingétorix décide de renvoyer ses cavaliers pour lever une autre armée, l'armée dite de secours. Des déserteurs et des prisonniers informent César de cette situation. Sa réaction : poursuivre le blocus en achevant et en améliorant les travaux en cours ; créer une autre ligne de défense, parallèle à la première, comprenant les mêmes éléments, mais faisant face à un danger venant de l'extérieur, celui de l'armée de secours : c'est la circonvallation. Entre ces deux lignes des fortins – l'un, le fortin de l'Epineuse, a été mis au jour lors des dernières fouilles. Ils divisaient l'entre-deux lignes en « cloisons étanches » où les éventuels assaillants étaient pris comme dans une nasse. Au total, une ligne de 15 km à l'intérieur, de 21 km à l'extérieur. Elles ont nécessité au minimum la taille de 6 000 arbres (soit 60 ha). Et le déplacement de 38 000 m³ de terre (soit environ 2 000 camions de 30 tonnes). Avec un risque, énorme, que prend César : se retrouver à son tour assiégé, sans possibilité de s'approvisionner. Il réunit pour trente jours de blé et du fourrage. Mais ses troupes souffriront de la faim. Quant à l'eau, elle ne manque pas, avec deux rivières et des sources.

© AKG-IMAGES, TEE CONNOLLY

5/Pourquoi l'armée de secours a-t-elle échoué ?

Lorsqu'il voit les travaux entrepris par César et qu'il comprend qu'il sera bientôt enfermé dans Alésia sans avoir la possibilité d'en sortir, Vercingétorix décide de faire partir de nuit sa cavalerie avant que les Romains n'achèvent les travaux d'investissement de l'oppidum. Aux cavaliers, une mission : gagner leur nation, y rassembler tous les hommes en âge de porter les armes, revenir le plus rapidement possible. Et écraser les légions prises entre les Gaulois de l'oppidum et les nouveaux venus. L'assemblée des chefs gaulois qui se tient en septembre en décide autrement : elle impose à chaque peuple un contingent déterminé. Cette décision, contraire aux exigences de Vercingétorix, repose sur trois motifs, à en croire César : éviter la confusion et l'indiscipline, conserver l'identité de chacune des nations, pourvoir au ravitaillement. Réunie sur le territoire des Eduens, cette armée rassemble 44 peuples et leurs vassaux et aligne 8 000 cavaliers et 250 000 fantassins dont César détaille la quotité nation par nation. Une armée gigantesque (comparable dans ses effectifs à ceux que les coalisés engagèrent à la bataille de Leipzig en 1813), même si certains spécialistes y voient les chiffres théoriques qui avaient été demandés plus que les effectifs réels. Sûrs de leur supériorité en valeur comme en nombre, «*tous partent pour Alésia pleins d'enthousiasme et de confiance*», note César. Comment ses légions qui en cette fin de campagne ne sont plus au complet (peut-être 40 000 fantassins ou un peu plus ?) pourront-elles tenir devant une telle multitude ? Or cette masse n'est pas aussi maniable et disciplinée qu'une troupe moins nombreuse mais aguerrie. Avec des fragilités inquiétantes. Pas de commandement unique, mais une formation de quatre chefs : Commios, l'Atrébate ; Vercassivellaunos, un Arverne cousin de Vercingétorix ; et deux Eduens, Viridomaros et Eporédorix. A ce quatuor, on adjoint – les autres peuples se méfient-ils ? – des délégués des cités qui formeront un conseil chargé de la conduite de la guerre. Arrivés quelques jours après devant les lignes romaines à Alésia, cette armée de secours s'établit sans doute au sud-ouest du mont Auxois, sur les hauteurs de Mussy, l'actuelle montagne du Purgatoire. Dès le lendemain de son installation, les cavaliers gaulois éprouvent les forces romaines. Un test. De l'oppidum, d'où l'on a vu l'arrivée des secours, «*tous les cœurs bondissent d'allégresse*». Des vagues d'assaut

© BNF.

PRIS AU PIÈGE Ci-dessus plan d'Alésia, extrait d'*Histoire de Jules César*, par Napoléon III, planche 23 de l'atlas, 1865-1866 (Paris, BnF). A gauche *Les Gaulois attaquent les lignes romaines devant Alésia*, aquarelle de Peter Connolly (collection particulière).

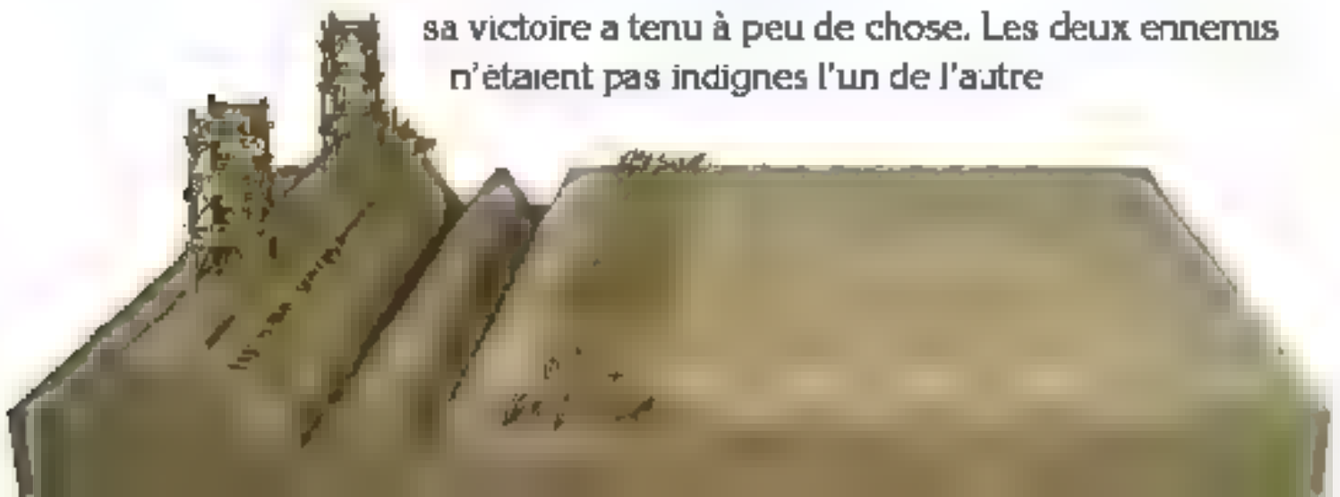
venues d'Alésia complètent l'offensive des cavaliers. César comprend immédiatement qu'il lui faut se battre sur deux fronts. Après huit heures de combat indécis, il envoie les cavaliers germains à la rescousse : troisième défaite de la cavalerie gauloise. Mais les Gaulois de l'armée de secours ont pris la mesure des fortifications romaines.

Le jour suivant, ils construisent des échelles, des passerelles, des grappins. Et au milieu de la nuit, ils attaquent de nouveau sans doute dans la plaine des Laumes en hurlant pour prévenir les assiégés qui sortent de la place forte. L'affrontement très sanglant dure jusqu'au petit matin lorsque les Gaulois décrochent des deux côtés. Ils n'ont jamais réussi à atteindre les lignes ennemies tant les pièges se sont révélés efficaces et l'artillerie romaine active. Malgré tout, un flottement est perceptible : les Romains ont prélevé des renforts dans des fortins moins exposés. Pour les Gaulois de l'extérieur, une leçon : il est possible de rompre le dispositif romain par un assaut de masse porté sur un seul point. Le lendemain, ils interrogent les habitants des lieux, apprennent qu'il existe un secteur plus fragile dans ses défenses, au nord, au pied du mont Réa. Un plan est mis au point, 60 000 fantassins, les meilleurs, opèrent de nuit un large mouvement tournant, débouchent et surprennent à midi les troupes romaines. Au même moment, la cavalerie gauloise se positionne dans la plaine des Laumes devant les lignes romaines. De la citadelle, Vercingétorix comprend aussitôt qu'une attaque d'importance est déclenchée. Pour la troisième fois, il sort le matériel destiné à surmonter les obstacles romains. Et il attaque sur plusieurs points, à l'ouest dans la plaine des Laumes, et surtout au nord près du Réa et au sud vers l'Ozerain et le camp de César. On se bat jusqu'à la nuit. Soudain, c'est la débâcle. D'audacieux mouvements romains effectués par des troupes de réserve risquent de prendre à revers les assaillants : ils s'enfuient en désordre, sabrés par les cavaliers romains : « *L'armée avait disparu et s'était évanouie comme un fantôme ou un songe* », dira Plutarque. Quant aux hommes de Vercingétorix, sans avoir nulle part emporté la décision, ils réintègrent l'oppidum, alertés par ceux qui gardaient la place et qui ont assisté, désespérés, au désastre de l'armée de secours.

6/Comment César a-t-il gagné la bataille d'Alésia ?

Les Gaulois ont commis des maladresses tactiques · difficultés de coordination avec les assiégés de l'oppidum, absence de repérage du terrain, manque de continuité dans l action. Et .ls n'ont jamais engagé la totalité de leurs forces gauloises ensemble, même lors de la dernière bataille où la plus grande partie de l'infanterie (peut être 100 000 hommes) est restée à l'écart des combats. Cette armée, courageuse mais disparate, se heurtait à .a solidité des lignes romaines, à l'expérience des légionnaires et au génie de César

Le Romain a plusieurs atouts en main. Son armée est rodée à l'art des sièges L'archéologue d'Alésia, Michel Reddé, souligne dans ses études combien cette expérience a été déterminante. Les travaux entrepris par César et peut-être dirigés par l'architecte Vitruve, ingénieur militaire, ressemblent fort à ceux qu'avait réalisés Scipion Emilien lors du siège de Numance, en Espagne, en 133 av J.-C. Cette armée, supérieurement entraînée, ne manque ni d'inventivité ni de pragmatisme. Ainsi, les successions d'obstacles que les assaillants doivent franchir sont impressionnantes par leur nombre, leur diversité et leur originalité : des troncs aux extrémités écorcées et taillees en pointe, enfoncés dans des fossés, reliés entre eux pour ne pas qu'on puisse les arracher et camouflés par des branches, d'autres pieux taillés en oblique et rangés en quinconce qu. ne depassent du sol que de cinq doigts ; d'autres pieux encore munis de crochets de fer et enfouis entièrement dans la terre plus des fossés où il est impossible de se tenir debout, des chausse-trapes à quatre pointes métalliques Et ce dispositif, aménagé selon le terrain auquel il s'adapte, existe sur les deux lignes de défense romaines, face à l'oppidum et face à l'armée de secours ! En outre, quiconque s'approche des lignes romaines se trouve pris sous une pluie de projectiles, balles de fronde, flèches, boulets, pilums. Pas d'angle mort, tout a été calculé Les officiers donnent de leur personne et prennent des initiatives : Labienus intervient de lui-même pour renforcer un secteur défaillant. Ensuite, César a un joker : les cavaliers germains. Par trois fois, ils feront pencher la balance du côté de Rome. Enfin, il y a le génie propre à César Le pays lui est hostile, les alliés font défection, la tactique de la terre brûlée lui pose des problèmes de ravitaillement les routes du midi lui sont coupées, son armée commence à être démoralisée, mais il a pris Bourges et a limité les dégâts à Gergovie. Il croit en sa fortune Et il n'hésite pas à intervenir lui-même. Ainsi, dans l'ultime bataille, celle où, écrit-il *«des deux côtés règne l'idée que cette heure est unique, que c'est celle de l'effort suprême»*, il court avec des troupes fraîches rétablir une situation, puis galope à l'autre extrémité, dirige une manœuvre de cavalerie et, revêtu du *paludamentum*, le grand manteau écarlate du général, il se jette dans la mêlée. A Alésia, sa victoire a tenu à peu de chose. Les deux ennemis n'étaient pas indignes l'un de l'autre



©RMN/JEAN SCHORMANS. © PHOTO OSSE/LEE MAGE

7/Comment la reddition

Une image qui date de 1899 a envahi les esprits ; celle de l'immense (3,21 x 4,82 m) tableau de Lionel Royer conservé au musée Crozatier du Puy-en-Velay A gauche, Vercingétorix moustachu, monte sur un cheval blanc, portant une cuirasse, vient de jeter ses armes (casque, épée lance, bouclier) aux pieds d'un César impassible, drapé dans son manteau pourpre de général en chef qu'entourent des porte-enseignes, des officiers et des légionnaires En arrière-plan, des tours de bois érigées par les Romains et les fumées de l'oppidum d'Alésia qui brûle. Inutile d'y rechercher la vérité historique ; nous sommes dans le royaume de l'imagination Deux exemples, l'équipement du vaincu et l'empilement d'armes gauloises au premier plan, datent pour l'essentiel de l'âge du bronze et rien ne prouve que l'oppidum ait été détruit . César n'en parle pas (alors qu'il signale

LÉGENDE DORÉE *Vercingétorix jette ses armes aux pieds de César*, par Lionel Royer, 1899 (Le Puy-en-Velay, musée Crozatier). En bas : maquette des travaux de César devant Alésia établie par le général Verchère de Reffye (1821-1880) pour Napoléon III (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale).

de Vercingétorix s'est-elle passée ?

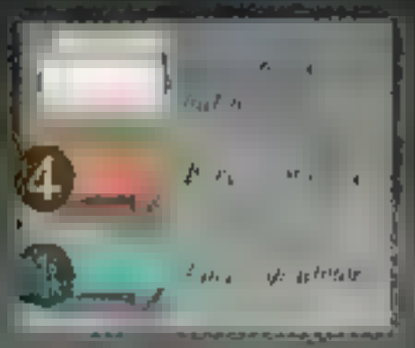
les destructions dans les autres places gauloises qu'il a investies et prises) et aucune trace de destruction massive n'a été observée en fouille pour cette période. Le peintre a dû suivre les lignes tardives de Plutarque et peut-être celles de Florus et de Dion Cassius, qui tous trois décrivent une scène propre à être illustrée. En voici la synthèse. Au milieu de l'agitation qui suit pour les Romains l'échec de l'armée de secours (ils doivent soigner les blessés, réparer les défenses, enterrer les morts, garder les prisonniers, dresser la liste des effectifs, etc.), soudain paraît un cavalier ennemi. Il a quitté l'oppidum, paré de ses plus belles armes, son cheval lui aussi admirablement toiletté et harnaché, a traversé l'espace entre la place forte et les lignes romaines, malgré les pièges, les armes et les corps qui jonchent encore le sol (on s'est battu jusque tard dans la nuit) et a franchi les ultimes défenses romaines. Puis il se dirige vers le général en chef qui siège à son tribunal, tourne autour de lui, saute à bas de son cheval, jette toutes ses armes, apostrophe le vainqueur avant de tomber à genoux et de l'implorer. Un scénario de grande envergure !

Quelle fut la réalité de la reddition ? Le dossier a été examiné avec minutie par Christian Goudineau qui en donne la version la plus vraisemblable et la plus proche du texte de César.

Le lendemain de la dernière bataille, après avoir convoqué l'assemblée des guerriers et lui avoir déclaré les raisons pour lesquelles il a entrepris la guerre, Vercingétorix s'offre à ces compatriotes. « *Ils peuvent, à leur choix, apaiser les Romains par sa mort ou le livrer vivant* ». Aussitôt, des légats sont envoyés à César qui fixe les conditions : remise des armes et des chefs des cités. Lui-même installe son siège au retranchement, devant son camp. C'est là qu'on lui amène les chefs et Vercingétorix. Des comparaisons faites avec les autres redditions connues, en particulier celle de l'oppidum du peuple belge des Atuatuques que César prend en 57 av. J.-C., permettent d'apporter des précisions. D'abord dans les conditions habituelles, les chevaux sont réclamés. Rien ici : il n'y en a plus à Alésia. Que signifie la précision selon laquelle les armes lui furent remises ? Comment ? Et où ? Elles furent jetées du haut du mur de l'oppidum, comme l'avaient fait les Belges : « *Elles s'élevaient en monceaux presque jusqu'au sommet du rempart et de notre terrassement* », observe César. Mais les Atuatuques en avaient dissimulé suffisamment pour tenter une sortie qui fut meurtrière. Ils furent tous (53 000) vendus comme esclaves en un seul lot. Prudent, César a retenu la leçon. Aussi, il sort de son camp et s'installe en avant pour vérifier que les armes ont bien été abandonnées. C'est donc des chefs et un Vercingétorix désarmés que les assiégés d'Alésia ont sans doute livrés aux légionnaires qui les amènent, entravés ou enchaînés, à César installé devant son camp.

Comment César traita-t-il son adversaire ? Nous n'en savons rien. Vercingétorix disparaît. Jusqu'en septembre 46 av. J.-C. où, après avoir figuré au triomphe de César, il fut exécuté. A ses légionnaires, César distribua à titre de butin un prisonnier à chacun. Mais « *pour le cas où il pourrait s'en servir pour regagner ces nations* », il libéra les prisonniers éduens et arvernes. Puis, après avoir fixé à ses légions leurs lieux de cantonnement pour la mauvaise saison, il décida de prendre ses quartiers d'hiver à Bibracte.

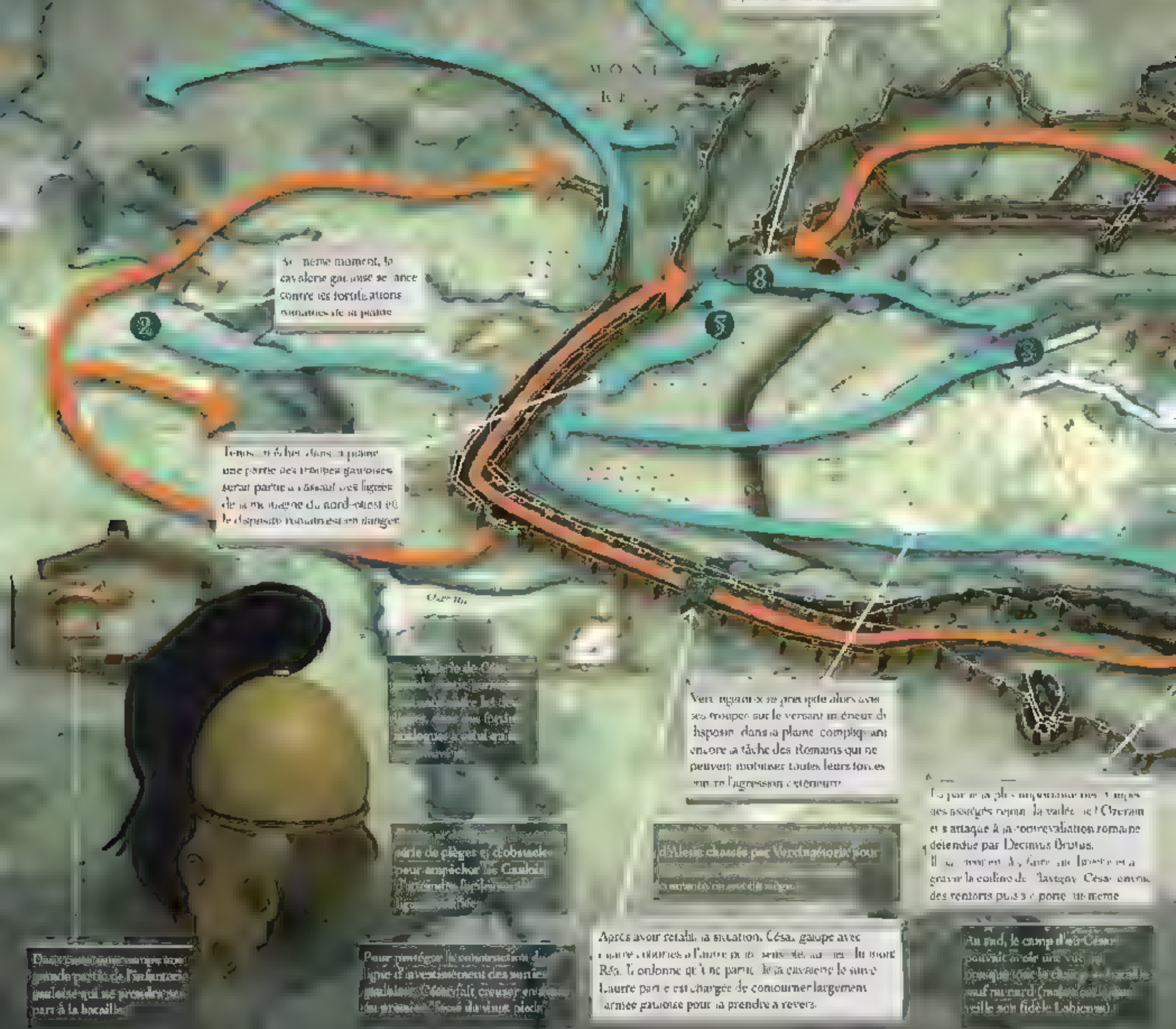
LE SIÈGE D'ALÉSIA



Au nord-ouest, les camps d'Auxilius Regnus et Caolinus Rebilus, sur un terrain à mi-pente, dans une position nécessairement peu favorable. La montagne est en effet trop grande et permet pour que la double fortification puisse se déployer comme elle

Vercingétorix, voyant avec une partie de l'armée de secours (60 000 fantassins selon César) se poster derrière la montagne au nord-ouest, n'est la partie la plus faible de l'espace romain. L'image est mal

Serpos pour la cavalerie sur leurs arrières, les assaillants se débandent et tentent de fuir mais une grande partie d'entre eux sont tués par Vercassivellaunos, un très proche parent du prince des Lémovices.



Au même moment, la cavalerie gauloise se lance contre les fortifications romaines de la plaine

Tandis que dans la plaine une partie des troupes gauloises sortait partie à l'assaut des lignes de la IXe légion du nord-ouest et le dispositif romain est en danger

Vercingétorix ordonne alors à ses troupes sur le versant intérieur de disposer dans la plaine compliquant encore la tâche des Romains qui ne peuvent mobiliser toutes leurs forces contre l'agression extérieure

Le jour de la plus importante des trois batailles opposa la vallée de l'Oserain et s'attaque à la contrevallation romaine défendue par Decimus Brutus.
Il se poursuit à l'aube sur le terrain et a gravir la colline de Flavigny. César envoie des renforts puis se porte au même

Après avoir rétabli la situation, César, galope avec quelques cohortes à l'autre bout de la ligne et ordonne qu'on ne porte de la cavalerie le sauve Labienus part et est chargée de contourner largement l'armée gauloise pour la prendre à revers.

Au sud, le camp d'où César pouvait avoir une vue [illegible] veille son fidèle Labienus)

la frontière des puissants Eduens au sud et des Lingons au nord.
Les Gaulois étaient parvenus à [...] les lignes romaines dans la montagne. César fait envoyer en renfort Labienus
nord, le grand camp du premier légat de César, Labi[...]
depuis l'oppidum à la déroute de l'armée de secours, les soldats de Vercingétorix réintègrent l'oppidum d'Alésia qui se rend le lendemain.
MONTAGNE DE BUSSY
4
9
6
MONTAGNE DE FLAVIGNY
SCHÉMA EN COUPE DE LA DÉFENSE TYPE ROMAINE FACE À L'OPPIDUM
(schéma théorique)
Côté gaulois
Fossé rempli d'eau
Aiguillons
Broussailles
"Fleurs de lys" (lilia)
Cippes
Palissade avec pieux, treillage et chevaux de frise
vallum
Tours tous les 24 m
Côté romain
Terrassement et mottes d'herbes
Fossé de terrassement
agence idé

PORTRAIT

Par Jean-Noël Robert

Vercingétorix
Le jeune homme et la guerre

En 52 av. J.-C., le jeune chef gaulois fédère toute la Gaule contre Jules César. Son règne ne durera que neuf mois.

Le regard de bronze embrasse la plaine des Laumes. La statue du fier guerrier gaulois se dresse à la pointe du plateau d'Alésia, comme pour rappeler au monde qui osa défier Jules César, en septembre 52 av. J.-C., jusqu'à déstabiliser un temps la puissante armée romaine. Les cheveux longs, la moustache tombante, les braies battues par la grande épée semblent sortis d'une image d'Epinal, celle que la légende a promue au XIXe siècle. Vercingétorix est le héros des écoles laïques. Les royalistes se rangeaient à l'ombre de Clovis, les républicains avaient besoin d'une allégorie de la Liberté, d'un « résistant » capable d'incarner la lutte pour l'indépendance du pays.

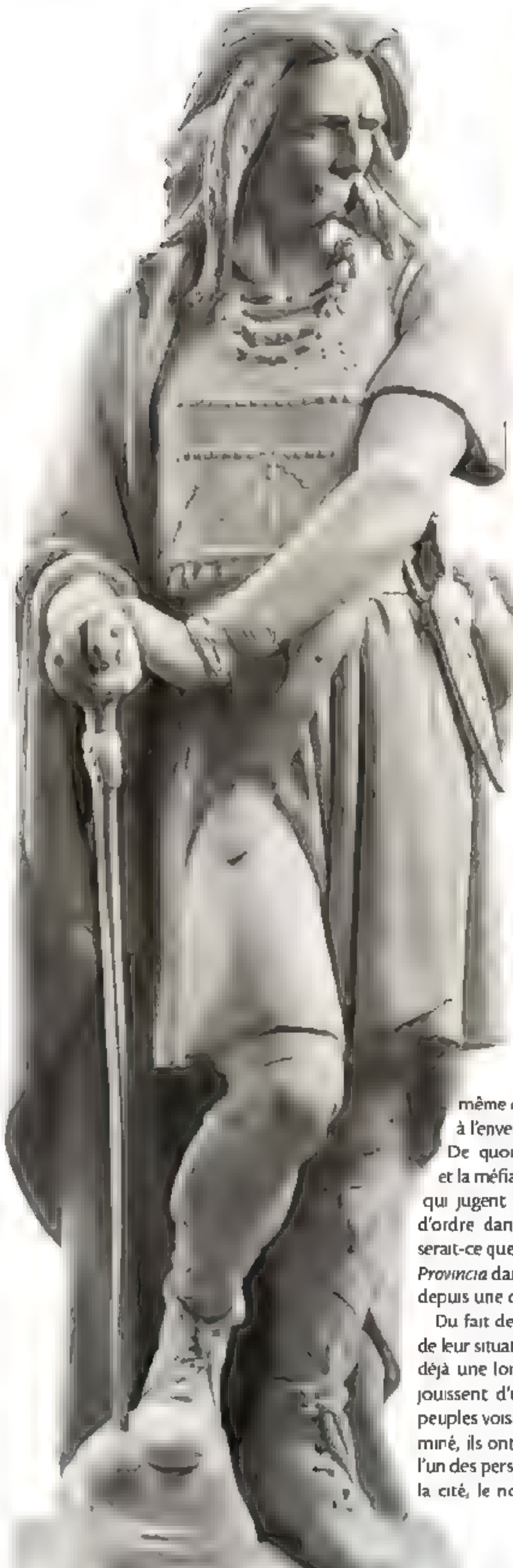
Mais de quel pays s'agit-il ? Et quel homme de chair et de sang se dissimule dernière l'imposante statue commandée par Napoleon III ? Dès que l'historien entre en action, les belles certitudes s'évanouissent.

De l'homme lui-même, nous découvrons très vite que nous ignorons tout, hormis les neuf mois de sa vie qui le virent affronter César, et principalement à la lumière des écrits du général romain lui-même. Nous savons que le chef gaulois était grand et charismatique. Nous n'avons guère d'indication sur son physique. A-t-il même porté la moustache ? Nous possédons deux monnaies qui pourraient nous permettre d'imaginer son aspect. La première, la plus célèbre, est celle où on le voit imberbe avec les cheveux bouclés. Il n'est pourtant pas sûr que le portrait soit fidèle. Certains historiens pensent, sans doute avec raison, qu'il est ici représenté selon le canon grec d'Apollon. Il s'agit d'un statère arverne. La seconde monnaie, romaine, est celle dite de Saserna qui dut être frappée à Rome vers 48 av. J.-C. pour célébrer la victoire de César alors que le chef gaulois était en captivité. Il porte collier de barbe et moustache. Sans doute se l'était-il laissé pousser lorsqu'il avait été à la tête de son armée.

De même, la Gaule ne ressemblait guère à ce qu'en disaient les vieux livres des écoliers. Au temps de la conquête romaine, elle est composée d'une mosaïque de peuples qui n'ont en commun que la même origine celte. Ils se font souvent la guerre entre eux, certains, comme les Eduens, sont des alliés de Rome. Quelques-uns ont garde la tradition d'un pouvoir royal, d'autres ont adopté une sorte de démocratie au sein de laquelle les plus puissants tiennent les rênes, avec l'appui des druides. Il s'en trouve

PILE OU FACE. A gauche, monnaie romaine dite de Saserna, vers 48 av. J.-C., avec une tête de Gaulois, sans doute Vercingétorix. A droite, monnaie gauloise, statère des Arvernes portant le nom de Vercingétorix, 52 av. J.-C. Trouvée à Pionsat, Puy-de-Dôme, en 1852 (Paris, BnF).

© BNF/BNF 7855963, © BNF, 7829291



© MUSÉE ALÉSIA, FONDS DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR, CONSEIL GÉNÉRAL DE LA CÔTE-D'OR. CLICHÉ FRANÇOIS PERRODIN.

© BIANCHETTI/LEEMAGE.

HÉROS NATIONAL A gauche : *Vercingétorix*, par Aimé Millet, modèle en plâtre pour la statue commandée par Napoléon III et érigée au sommet de l'oppidum d'Alésia, en 1865 (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia). Tout est faux dans les détails : la cuirasse et l'épée datent de l'âge du bronze (cinq siècles avant Vercingétorix), les bandelettes qui enserrent les braies sont mérovingiennes, la moustache est du second Empire, le collier, le bracelet et la ceinture sont de pure fantaisie. Le casque fait défaut. Ci-dessus : *Guerre des Gaules, le chef gaulois quitte Alésia*, in *France, son histoire* contée par Georges Montorgueil, imagée par Job, 1896 (collection privée).

même qui opèrent une « révolution » à l'envers, réinstaurant la monarchie. De quoi susciter l'incompréhension et la méfiance des républicains romains qui jugent urgent de remettre un peu d'ordre dans ce pays en ébullition : ne serait-ce que pour assurer la sécurité de la *Provincia* dans le Sud, pacifiée par Marius depuis une quarantaine d'années.

Du fait de la richesse de leurs terres et de leur situation centrale, les Arvernes ont déjà une longue histoire derrière eux et jouissent d'un certain prestige chez les peuples voisins. Depuis un temps indéterminé, ils ont abandonné la royauté, mais l'un des personnages les plus puissants de la cité, le noble Celtillos, peu après être devenu père, a tenté un coup de force pour s'emparer du pouvoir et devenir roi. Il a échoué et a été condamné au bûcher. Son frère (ou beau-frère) Gobannitio appartenait au clan de ceux qui s'opposaient à la royauté. Son nom évoque la fonction du forgeron qui occupe dans la société une place prépondérante. La famille semble donc avoir appartenu à la plus haute aristocratie. Celtillos faisait figure de chef de clan, très respecté. Son fils portera toujours en lui l'orgueil de ses aïeux et aura à cœur de donner une suite à la légende paternelle. Ce fils n'est autre que Vercingétorix.

Quand et où Vercingétorix est-il né ? Quel était son vrai nom ? Autant de mystères que les historiens antiques n'ont pas

élucidés. Les spécialistes estiment qu'il a vu le jour entre 82 et 74 av. J.-C., en pays arverne, probablement dans le grand domaine rural familial, selon la tradition, plutôt qu'à Gergovie, la capitale politique. Son nom, «Roi suprême des guerriers», n'est à l'évidence qu'un surnom donné peut-être au moment où il s'est emparé du pouvoir (*rix*, de la même racine indo-européenne que *rex* en latin, signifie «roi»). Il s'agit d'un nom de guerrier dont l'historien latin Florus dit qu'il était effrayant à entendre. Si l'on suit la tradition celtique, il est possible d'imaginer qu'il s'est d'abord appelé Celtillognatos, «fils de Celtillos».

L'enfance d'un chef

Si nous ignorons tout de sa jeunesse, on peut imaginer ce qu'elle fut en considérant celle des jeunes nobles d'autres pays celtes. Le fils de Celtillos a sans doute grandi dans un univers féminin, nourri par les femmes de l'entourage de sa mère, au sein d'une «fraternité de lait» qui compte beaucoup dans la société celtique. Elevé à la campagne, il a très peu vu son père, mort alors qu'il était encore tout jeune. César prétend que, chez les Gaulois, un enfant ne doit pas apparaître *«en public sous les yeux de son père»*. En outre, dès son sevrage, on l'envoie dans une autre famille qui entreprendra son éducation sociale. Fils adoptif d'un autre clan, il commence à tisser des liens qui lui seront précieux à l'âge adulte. Il rencontre d'autres enfants, adoptifs comme lui, qui apprennent les rudiments de la chasse, le lancer du javelot, de la lance et le maniement de la lourde épée des guerriers. L'entraînement physique des plus sévères aguerrit les corps. Comme fils de noble, il se doit aussi de monter à cheval supérieurement.

La formation de l'esprit, elle, relève des druides, à la fois philosophes et théologiens (selon le Grec Diodore), que les jeunes fréquentent et honorent grandement. Mais l'enseignement dispensé est oral. Les druides n'apprennent ni à lire ni à écrire. Le fils de Celtillos, comme les autres, doit donc mémoriser des milliers de vers, ce qui constitue un excellent exercice mental. La théologie et la mythologie celtiques forment le cœur de cet apprentissage. Les druides se chargent encore de transmettre bien d'autres disciplines, et leur savoir, selon César, est encyclopédique. En histoire, nous pouvons supposer que Vercingétorix s'enflamme au récit glorieux des faits et gestes de ses ancêtres, par exemple, la prise de Rome en 390 av. J.-C.! La revanche romaine n'attendra plus longtemps. Autre discipline importante : l'éloquence. Les Gaulois se montrent très sensibles au pouvoir de la parole et aiment s'abîmer dans des disputes sans fin.

Enfin, à l'âge de 16 ans, l'adolescent va se frotter à d'autres compagnons d'armes, tous nobles, et parachever sa formation de soldat. Le guerrier gaulois a la réputation d'être effrayant, dans un accoutrement multicolore qui intriguait l'adversaire. Avec ses frères d'armes, le fils de Celtillos aime sans doute festoyer et surtout boire à en perdre conscience. Si l'on en croit Diodore, il fréquente peu les femmes et entretient, comme les autres, des relations avec son «compagnon de lit». Le Grec peut s'étonner de voir ces jeunes *«prostituer la fleur de leur jeunesse au mépris de la pudeur»* la pratique de la bisexualité n'a rien d'étonnant dans l'Antiquité; on la retrouve couramment en Grèce comme à Rome. Peut-être le fils de Celtillos a-t-il reçu une initiation comme cela se passait habituellement chez les Celtes d'Irlande, mais nous n'en savons rien. Ce peut être à l'occasion de semblables rites qu'on lui donna son nom de chef et que Celtillognatos devint le «roi suprême des guerriers».

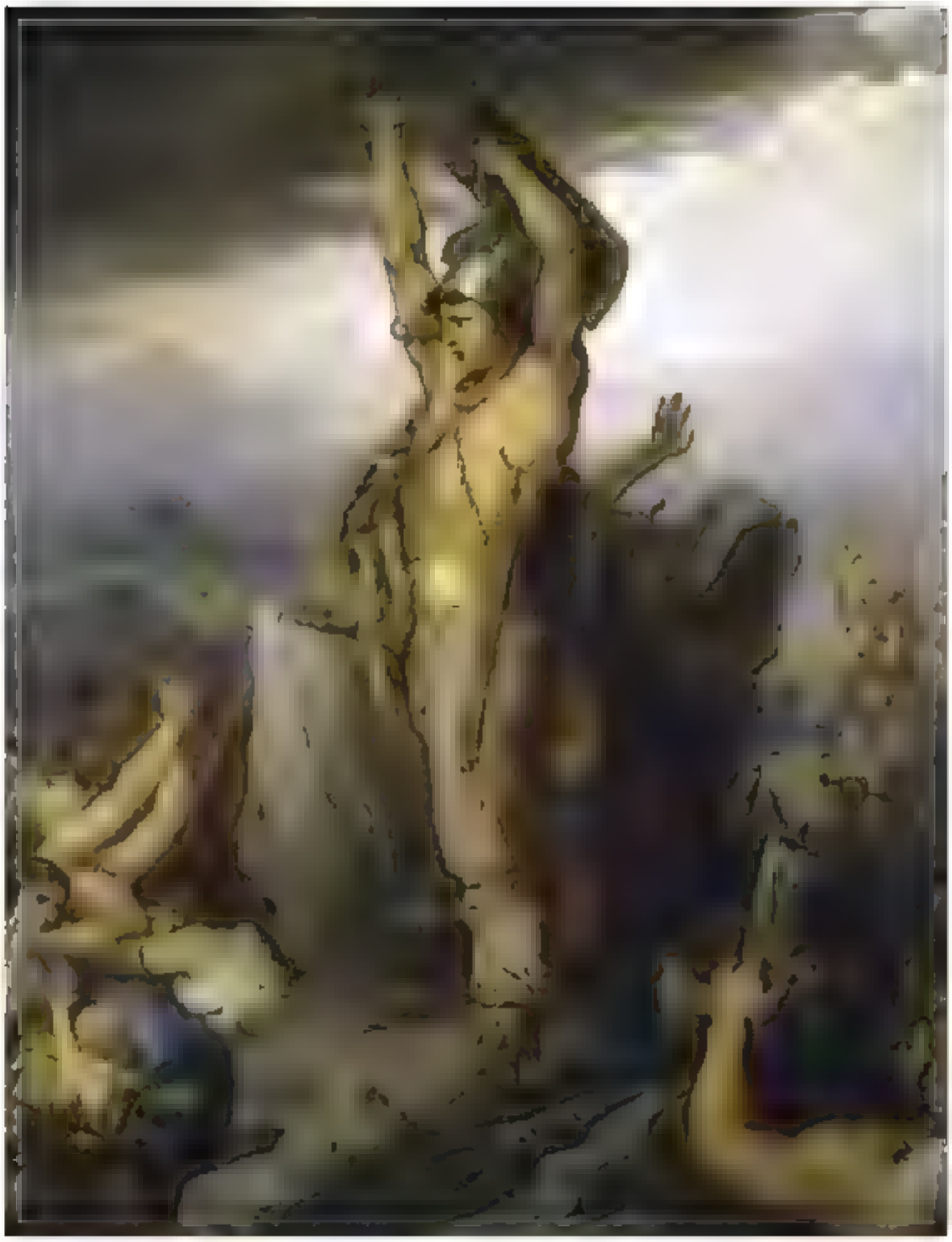
Vers 60 av. J.-C., Vercingétorix a environ 18 ans. Il revient au domaine paternel et se fait reconnaître comme le maître de son clan. La famille et les clients de Celtillos font allégeance au fils de l'ancien seigneur. Peu après, César intervient en Gaule et vainc le roi germain Arioviste. Les Gaulois sont plutôt satisfaits de cette victoire et le proconsul romain en profite pour lancer une vaste entreprise de séduction. Mais les Belges se méfient et, hormis les Rèmes de Reims, se soulèvent contre César. Ce dernier les défait, jetant le doute dans les esprits gaulois.

Cependant, les Arvernes ont été épargnés par la guerre. César semble avoir formé le dessein de se concilier ce grand peuple du centre. Vercingétorix est le plus puissant des chefs arvernes. Il réfléchit à la situation. Certes, il nourrit déjà l'idée de devenir roi, mais César ne vient-il pas de créer Commios roi des Atrébates sur la côte face à l'île de Bretagne? Cet épisode l'a-t-il influencé? Il décide de rejoindre César qui lui décerne le titre d'«ami de César». Le chef arverne entre ainsi à l'état-major du proconsul. Il commandera une troupe de cavaliers gaulois pendant plusieurs mois en 57 ou 56 av. J.-C., ce qui lui laisse le temps d'étudier la stratégie du général en chef. Même si la classe dirigeante de plusieurs peuples gaulois est, à cette heure, favorable au Romain, le titre d'«ami de César» suscite des jalousies.

En 56 av. J.-C., César, par diverses opérations, a réussi à circonscrire la Gaule celtique et pense un moment que la conquête est terminée. Mais plusieurs insurrections de peuples gaulois l'obligent à intervenir. Vercingétorix le quitte et rentre à Gergovie. Les Romains ont fort à faire en 55-54 av. J.-C. pour éteindre les foyers

PHOTOS © RMN/THIERRY LE MAGE

ÂGE DE FER
Lame d'épée *(à gauche)* et lame d'épée dans son fourreau *(à droite)*, en fer, Ier siècle av. J.-C., provenant des fouilles d'Alesia réalisées à Alise-Sainte-Reine entre 1861 et 1862 (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale).



© ROGER-VIOLLET

RÉSISTANT *Vercingétorix appelle les Gaulois à la défense d'Alésia*, par François Ehrmann, 1869 (Clermont Ferrand, musée d'Art René-Quiliot).

de la révolte et, fin 53 av. J.-C., César réunit en assemblée les chefs de la Gaule. Il croit avoir enfin pacifié le pays et pouvoir rentrer en Italie du Nord pour régler ses comptes avec ses adversaires politiques à Rome. C'est le moment que choisit Vercingétorix pour sortir de l'ombre. Les Carnutes se soulèvent et le fils de Celtillos veut les aider. Les nobles arvernes et son oncle Gobannitio, fatigués par ce jeune intrigant, le chassent de Gergovie. Il enrôle alors une armée de plébéiens qui le proclament roi. Son renom est tel qu'il envoie des ambassadeurs à travers la Gaule et plus de dix peuples répondent à son appel, prêts à s'unir pour combattre César.

Le proconsul, revenu de Cisalpine en catastrophe, surprend tout le monde en franchissant les Cévennes en plein hiver. Il reprend plusieurs villes. Vercingétorix persuade alors ses alliés de pratiquer la politique de la terre brûlée, mais la ville d'Avaricum (Bourges) refuse et César s'en empare. Puis il descend vers Gergovie devant laquelle il échoue. Presque toute la Gaule (sauf les Rèmes, les Lingons et les Trévires) est alors ralliée à Vercingétorix (même les Eduens). Ses délégués se réunissent à Bibracte et reconnaissent le jeune Arverne comme chef suprême. Les révoltes qui se succèdent obligent César à intervenir encore. Vercingétorix veut lui couper la route près des sources de la Seine. Mais les cavaliers germains que César a fait venir en urgence, redoutablement féroces sur leurs petits chevaux rapides, font merveille et mettent Vercingétorix en déroute. Le Gaulois se réfugie dans la citadelle d'Alésia, poursuivi par César qui établit un siège redoutable autour de la cité mandubienne. On connaît la suite. Les supplices de l'enfermement, la faim, le sacrifice des innocents, puis l'attente de l'armée de secours qui arrive in extremis. La dernière bataille enfin, et César qui vainc les troupes gauloises. De peu, il est vrai, et encore grâce aux cavaliers germains.

Vercingétorix est battu. Il a 25 ans environ, peut-être un peu plus. Il décide de se livrer à son vainqueur pour tenter de sauver ses compagnons. Remis le lendemain à César, le jeune homme est envoyé à Rome comme captif. Vercingétorix n'est plus roi. Il a régné neuf mois.

Six ans plus tard, en 46 av. J.-C., à Rome, fin septembre, encore. César, après bien des vicissitudes, peut enfin célébrer son triomphe. On extrait Vercingétorix de sa prison, la Mamertine, au nord du Forum, dont la pièce en sous-sol se nomme le Tullianum. Il y a attendu la consécration de son vainqueur. Il porte un léger collier de barbe, une moustache, un petit bouc. Ses traits émaciés trahissent la longue détention. Il défile, comme le plus glorieux trophée du maître de Rome.

Puis il est reconduit au Tullianum. César n'a plus que faire de lui. Dans la salle basse de la prison, le geôlier l'attend pour l'étrangler. Son corps est jeté dans le Tibre. Le mythe peut prendre son envol. ƒ

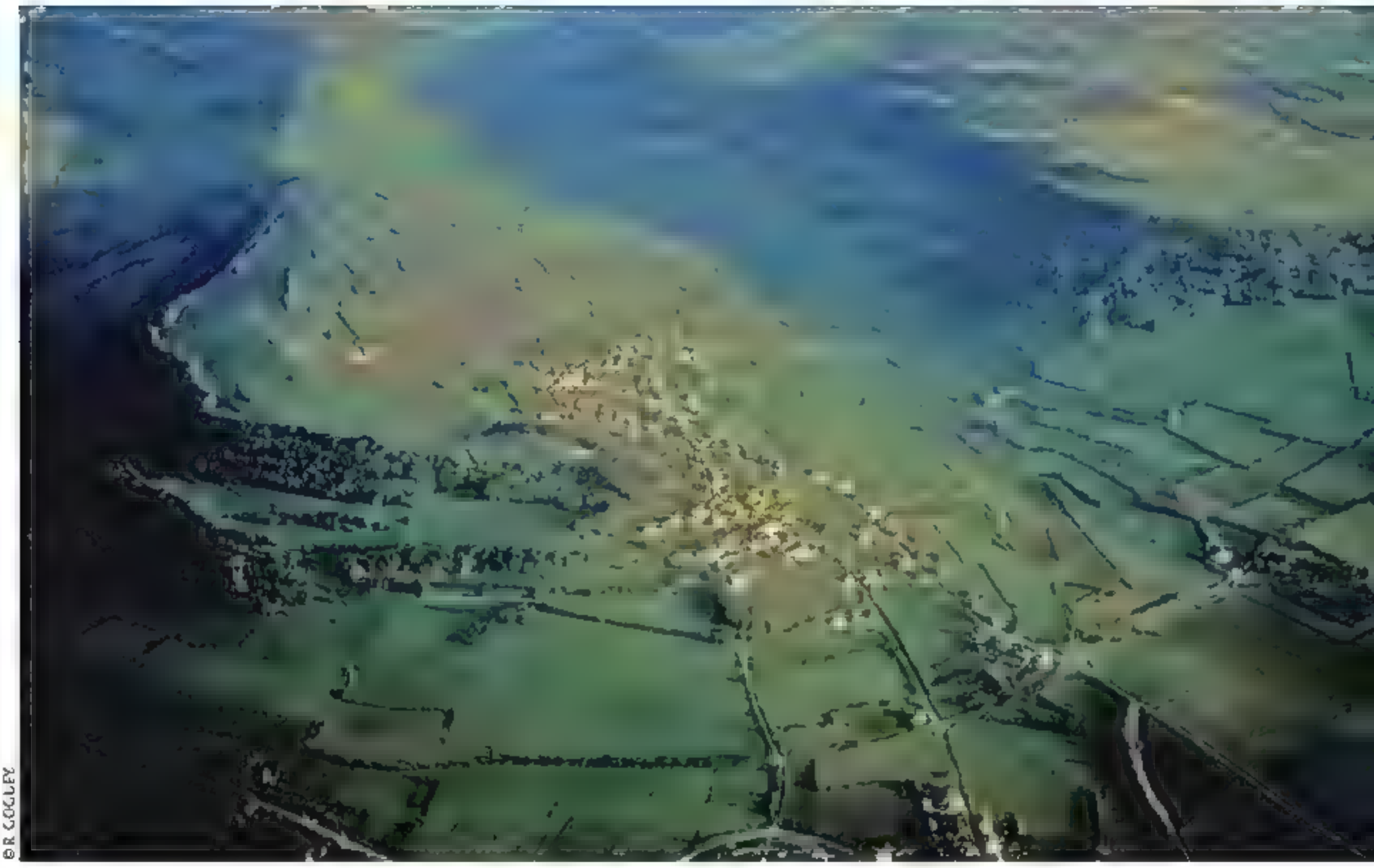
ROME, LA GLOIRE ET LA LIBERTÉ
Jean-Noël Robert

Les Belles Lettres
378 pages
23,40 €

Où est passée la bataille d'Alésia ?

Par Alexandre Grandazzi

La controverse entre archéologues pour la localisation d'Alésia dure depuis le XIXe siècle. Elle vient d'être tranchée par une expertise décisive.



EN COUVERTURE

© R. COCLET

Violente et indécise, la bataille d'Alésia est terminée depuis plus de deux mille ans et son résultat ne fait de doute pour personne. La question de son emplacement est en revanche encore l'objet d'un affrontement, où les adversaires échangent force arguments techniques, mais aussi accusations ou insinuations plus ou moins ironiques, et même parfois des noms d'oiseaux. L'intensité et la persistance de cette polémique sont d'autant plus surprenantes que les spécialistes sont, à de rares exceptions près, d'accord pour situer sur le mont Auxois, en Bourgogne, l'Alésia de César. Mais voilà : quelques irréductibles continuent à proposer des localisations alternatives, qui ont au moins le mérite de mettre en lumière la complexité du dossier scientifique. C'est pourquoi il vaut la peine de revenir sur ce débat, qui, en fin de compte, révèle toute la force que conserve le mythe d'Alésia pour nos contemporains.

Bourguignons et Francs-Comtois refont la bataille

L'identification d'Alésia avec Alise-Sainte-Reine, près de Montbard, ou, plus exactement, avec le relief au flanc duquel se trouve ce village, est très ancienne. On la rencontre dès le IXe siècle, dans le récit en vers de la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, rédigé par le moine Héric, disciple de Loup de Ferrières : racontant le transfert dans l'abbaye de Flavigny des reliques de sainte Reine, conservées jusque là dans une basilique sur le mont Auxois, le chroniqueur médiéval évoque *«Alésia au destin fixé par les armées de César»*. Son maître ayant été le découvreur du texte de la *Guerre des Gaules*, il peut certes s'agir d'un rapprochement artificiel ou d'une tradition locale. L'identification Alesia-Alise ne s'en retrouvera pas moins attestée à de nombreuses reprises par la suite et il faudra attendre le XVIe siècle pour qu'une hypothèse situant ailleurs la ville gauloise – à Alès, en Languedoc –, voie le jour, du reste sans convaincre.

Au milieu du XVIIIe siècle, le fondateur de la géographie historique, Jean-Baptiste d'Anville, publie une carte détaillée de la Gaule, où Alésia occupe l'emplacement d'Alise en Bourgogne. Dans un commentaire publié presque vingt ans auparavant, le géographe historien avait déjà rassemblé les divers éléments en faveur de cette localisation : notamment la présence, dans des textes médiévaux dès le Ve siècle, du toponyme latin *pagus Alisiensis* qui est directement à l'origine de l'appellation «pays d'Auxois». Dans ce contexte, la découverte sur place, en 1839, d'une inscription gauloise de la période romaine, rédigée en alphabet latin et portant le nom d'*Alisiia* fut considérée comme une confirmation définitive : n'avait-on pas affaire à un document écrit, sinon strictement contemporain du siège césarien, du moins remontant à la période romaine ? La mise au jour sur le même site, quelques années plus tard, de jetons de bronze portant l'inscription *«Ali»*, comprise comme l'abréviation d'*Alisienses*, «les habitants d'Alésia», ne fit dès lors que confirmer une identification qui paraissait s'imposer désormais sans contestation possible.

© MICHEL REDDÉ, 1994/MUSÉOPARC ALÉSIA © THE BRIDGEMAN ART LIBRARY.

LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS Page de gauche, le mont Auxois vu de l'ouest. Au premier plan, la plaine des Laumes. A droite, la vallée de l'Ozerain surmontée par la montagne de Flavigny où s'installa César. Au flanc est, le petit village d'Alise-Sainte-Reine. Sur le plateau, les vestiges de la ville gallo-romaine qui succeda à l'agglomération gauloise. Ci-dessus, durant les fouilles réalisées à Alésia, entre 1991 et 1997. Le système des pièges de type *cippi* (cippes), creusés dans la roche à l'avant du fosse de la circonvallation sur la montagne de Bussy. Les branchages étaient enfoncés dans les trous et calés par des pierres.
En bas, Napoléon III par le photographe Nadar (1820-1910).

C'est pourtant à ce moment qu'allait debuter la querelle d'Alésia, signe de l'importance croissante prise par le thème de l'affrontement romano-gaulois dans la France d'alors. Le 10 novembre 1855, Alphonse Delacroix présentait devant la Société d'émulation du Doubs une communication visant à identifier Alesia à Alaise : ladite localité étant située dans le département du Doubs, on devine que les réactions locales ne furent pas défavorables. Les arguments de Delacroix se fondaient sur la toponymie, les noms de lieux, l'archéologie : ne retrouvait-on pas fréquemment dans toute la région de nombreuses tombes gauloises contenant des armes et qui pouvaient être, pensait-on, celles de guerriers morts lors de la bataille d'Alésia ? Surtout, un passage de l'*Histoire romaine* (livre XL, chapitre 39) du Grec Dion Cassius (un contemporain de Septime Sévère, au début du IIIe siècle apr. J.-C.) situait le combat de cavalerie qui préluda directement au siège d'Alésia *«sur le territoire des Séquanes»* : ledit territoire étant localisé par le géographe antique Strabon (livre IV, chapitre 2) à l'est de la Saône, cela semblait impliquer qu'Alesia était de ce côté, c'est-à-dire en Franche-Comté et non en Bourgogne. Quant à la difficulté posée par la formule qu'emploie César, qui avait situé le même épisode, et donc le site d'Alésia, *«sur la route* in Sequanos», il suffisait de traduire *«in»* par «chez» et non, comme on l'avait fait jusqu'alors, par «vers le pays des Séquanes».

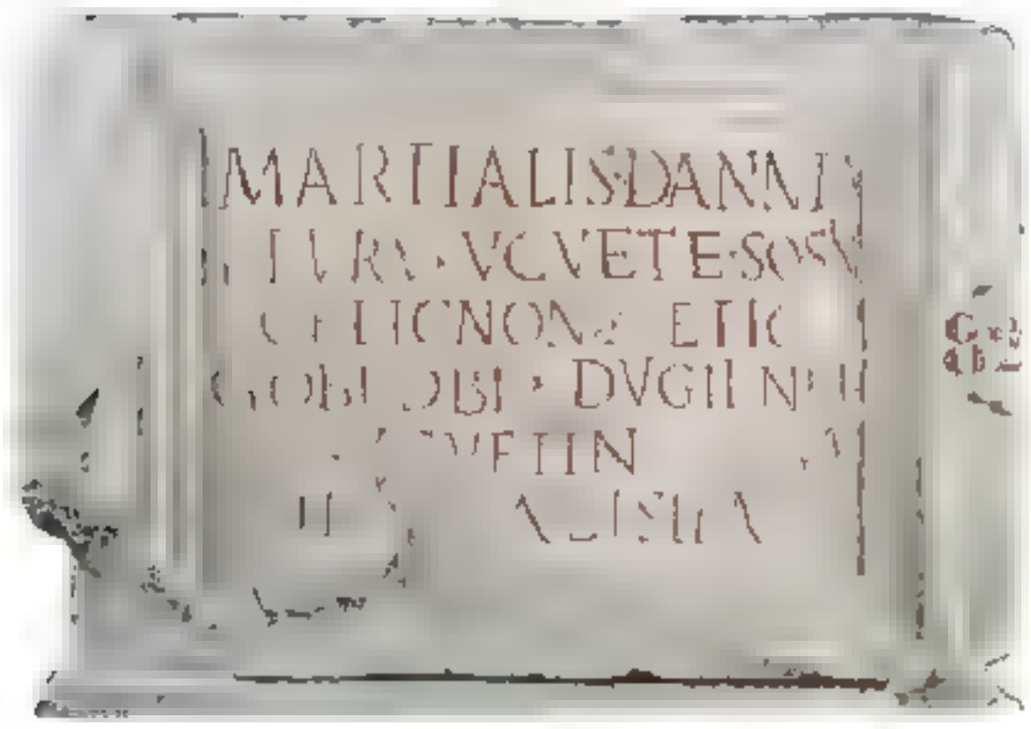
La réplique des partisans d'Alise ne se fit pas attendre : dès 1856, elle est portée par un certain Rossigno, devant l'académie de Dijon. En sens inverse, l'identification d'Alésia avec Alaise trouve d'éminents défenseurs à l'université : Emile Desjardins, spécialiste de la géographie antique ; Jules Quicherat, futur directeur de l'Ecole des chartes, qui publie dès 1857 un mémoire au titre définitif : *L'Alésia de César rendue à la Franche-Comté. Réfutation de tous les mémoires pour Alise.* Ce qui n'empêche pas un tir de barrage immédiat du parti d'en face : d'abord, sous la forme d'un article écrit par le chef d'escadron R. de Coynard et intitulé «L'Alésia de César laissée à sa place» ; puis un long mémoire anonyme, paru en 1858 dans la prestigieuse *Revue des deux mondes* et dont l'auteur n'était autre que le duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe alors en exil.

Loin d'apaiser la querelle, ces prises de position opposées la nourrissent, et dès lors c'est une avalanche de mémoires plus ou moins

FORGERONS Ci-contre : l'arrivée de la statue de Vercingétorix à Alise, le 27 août 1865, carte postale, début XX[e] siècle (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia). En bas : trouvée en 1839 sur le mont Auxois, cette inscription en langue gauloise mais en caractères latins se termine par le nom de la ville gallo-romaine en celte, *Alisia* : « *Martialis, fils de Dannotalos, a offert à Ucuetis ce bâtiment, et cela avec les forgerons qui honorent Ucuetis à Alise.* » (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia). En haut à droite : deux pointes de traits en fer correspondant aux projectiles des machines de guerre romaines de type « scorpion » (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia).

savants, de libelles en tout genre, d'articles plus ou moins bien argumentés qui atterrissent à Paris, sur le bureau du secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles lettres, le sommant à chaque fois de prendre parti ! D'autres hypothèses se font jour, comme celle en faveur d'Alise-Izernore dans l'Ain, tandis que le scepticisme commence à gagner les esprits : dès 1856, le nommé Victor Revillout n'a-t-il pas intitulé sa contribution *Alaise, Alise, ni l'une ni l'autre ne peut être Alésia* ?

C'est dans ce contexte que Napoléon III prend la décision de faire procéder à des fouilles archéologiques à Alise-Sainte-Reine : il a, en effet, entrepris la rédaction d'un ouvrage consacré à Jules César, pour lequel il se fait aider des meilleurs savants de l'époque, dont l'historien Victor Duruy. Bien sûr, l'empereur n'est pas sans arrière-pensées : montrer la grandeur de César, qui peut être considéré comme le fondateur de l'Empire romain, c'est suggérer qu'un autre empire peut ne pas être sans mérites ! Mais il reste que la décision de chercher en Bourgogne, et non pas en Franche-Comté ou ailleurs, l'Alésia de Vercingétorix et de César est dictée par des motifs scientifiques, à commencer par les trouvailles fortuites qui se sont multipliées sur le terrain depuis quelques décennies. Cette opération s'inscrit dans un grand plan d'ensemble qu'on a trop souvent tendance, aujourd'hui, à oublier : d'autres fouilles seront faites ailleurs, notamment sur les sites présumés de Gergovie, de Bibracte et d'Uxellodunum, et elles aboutiront à des résultats que les recherches les plus récentes ont validés.



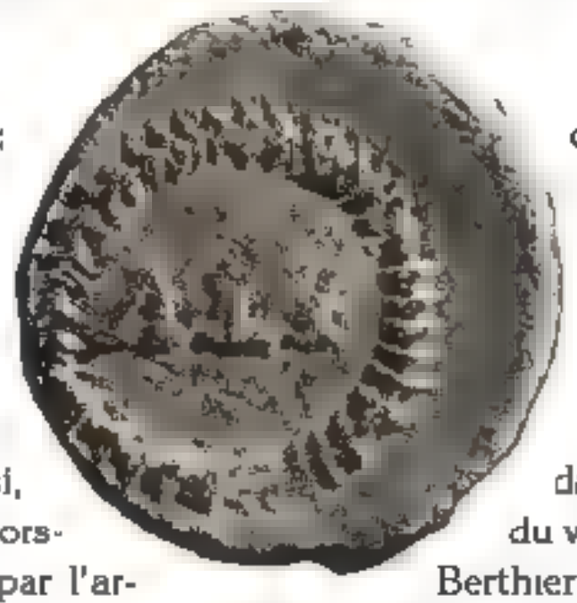
En 1858, est créée une très officielle Commission de la topographie des Gaules ; parallèlement, l'empereur décide la création d'un musée des Antiquités nationales, qui aura son siège dans le château de Saint-Germain-en-Laye et qui est destiné à accueillir toutes les nouvelles découvertes archéologiques surgies du sol métropolitain. L'archéologie française reçoit ainsi une impulsion décisive qui, à ce jour, et comme le souligne Christian Goudineau, longtemps titulaire de la chaire des Antiquités nationales au Collège de France, est restée sans équivalent dans notre pays.

Les excavations commencent le 21 avril 1861, non pas à Alise même, mais en plaine, au pied du mont Auxois ; on cherche en effet les traces des retranchements ordonnés par César pour bloquer la ville assiégée, et décrits par lui au septième livre de sa *Guerre des Gaules*. Très vite, apparaissent sous la pioche des terrassiers, payés sur la cassette personnelle de l'empereur, les premières traces d'anciennes tranchées, où l'on trouve, et en nombre, armes, débris métalliques divers, monnaies... Devant l'ampleur des résultats obtenus, le souverain décide de se rendre lui-même sur place : c'est la fameuse visite du 19 juin 1861. Venu de son palais de Fontainebleau par le train, Napoléon III, accompagné notamment de Mérimée et du numismate Félix de Saulcy, tous deux membres de l'Institut, monte sur le mont Auxois, s'y fait lire le passage de César décrivant le siège d'Alésia, examine les trouvailles faites sur le site. Après son retour à Paris, il décide de donner aux fouilles une plus grande ampleur : la direction en est confiée à l'un de ses aides de camp, le commandant Eugène Stoffel, et des dizaines d'ouvriers sont embauchés. Les fouilles durent jusqu'en 1865 ; cette année-là, une statue colossale de Vercingétorix, réalisée par le sculpteur Aimé

PHOTOS © MUSÉE ALÉSIA, FONDS DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR, CLICHÉ DOMINIQUE GEOFFROY

IN OU OUT ?

« Cum Caesar in Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret… » (*Guerre des Gaules*, VII, 66, 2). Une simple phrase qui a fait couler des flots d'encre. Pourquoi ? Parce que selon la traduction de la conjonction *cum* et de la préposition *in*, on assigne un itinéraire différent à César, un itinéraire qui change totalement la localisation d'Alésia ! Si l'on se réfère à l'édition des Belles Lettres de L.-A. Constant, cela donne : *« Comme César faisait route vers le pays des Séquanes en traversant l'extrémité du territoire des Lingons… »* Or en s'appuyant sur quelques exemples, les partisans du site jurassique traduisent : *« Quand César se rendit chez les Séquanes… »* Ils s'ajustent alors avec un texte grec de Dion Cassius, qui écrit, au début du IIIe siècle apr. J.-C., que César fut intercepté par Vercingétorix sur le territoire des Séquanes. Le *in* suivi d'un accusatif devient alors non pas une destination mais signalerait le lieu où César se trouve, en territoire séquane. Remarquons simplement qu'à la fin des opérations autour d'Alésia, César part chez les Eduens *(in Haeduos)* et envoie son lieutenant Labienus chez les Séquanes *(in Sequanos)*. Dans les deux cas, il s'agit de direction : il ne peut être dans deux lieux à la fois… *JLV*



© MUSÉE ALÉSIA, FONDS DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR, CONSEIL GÉNÉRAL DE LA CÔTE-D'OR. CLICHÉ FRANÇOIS PERRODIN. © DEAGOSTINI/LEEMAGE.

Millet, est érigée au sommet du mont Auxois ; curieusement, ses traits, avec sa moustache tombante, ne sont pas sans rappeler ceux de l'empereur ! Sans l'avoir vraiment voulu, celui qui avait commencé toute cette entreprise en posant au nouveau César, termine son règne par une identification avec le chef gaulois vaincu : comme si, déjà, pointait l'ombre du désastre à venir, lorsque le spectacle de Paris, cerné en 1870 par l'armée prussienne, évoquerait irrésistiblement le souvenir d'Alésia assiégée et prise par le vainqueur romain !

Les fouilles impériales ne mettent pas fin à la polémique et le facétieux Mérimée peut encore ironiser sur ces archéologues, dont *« les uns pensent à l'aise, les autres pensent à Lise »*. Mais les résultats obtenus ont un incontestable effet d'apaisement ; Delacroix lui-même, mais aussi Quicherat se rangent à l'identification d'Alésia avec Alise.

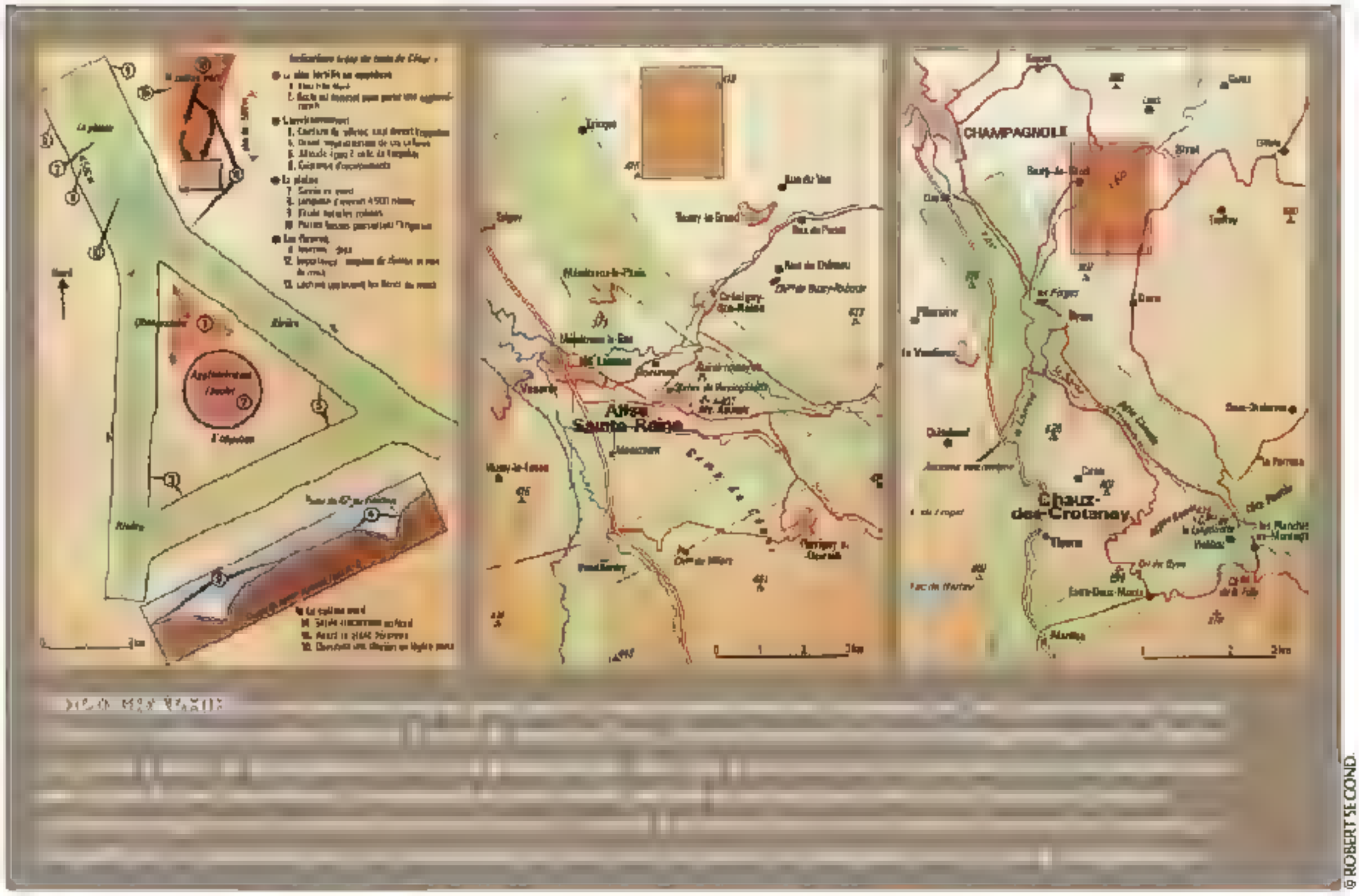
Ce qui va faire repartir la querelle, c'est la chute du second Empire. La IIIe République se construit en bonne partie en opposition avec ce régime d'autant plus honni qu'il avait eu le soutien d'une très large majorité du peuple français. Il faut donc que les thèses soutenues par l'empereur soient fausses : c'est ainsi qu'en 1922, le fameux Christophe, au civil Georges Colomb, père du savant Cosinus et du sapeur Camember, écrit un livre fort sérieux en faveur d'Alaise. Les fouilles effectuées par la suite ayant montré que ce site n'avait connu qu'une occupation médiévale, ce n'est pas lui qui tient cependant aujourd'hui le rôle d'hypothèse alternative.

Depuis une cinquantaine d'années, en effet, à côté d'une vingtaine d'autres localisations restées confidentielles, une proposition retient l'attention : elle situe Alésia dans le Jura, à la Chaux-des-Crotenay, près du village de Syam. Son promoteur a été André Berthier (1907-2000), chartiste comme Quicherat, et qui avait réussi à identifier en Tunisie un site dont parle Salluste. La méthode qu'il a mise au point est celle dite du portrait-robot réunissant sur une carte théorique 40 caractéristiques concernant simultanément la géographie, la stratégie, la tactique, telles que César les a décrites : l'idée étant qu'aucun site ne pouvait être identifié avec Alésia qui ne répondrait à toutes ces conditions et permettrait la superposition à sa cartographie du plan robot.

Il fallait, estimait André Berthier, chercher un site qui présente une acropole, bordée par deux cours d'eau, entourée par des reliefs de même hauteur, dont l'un placé au nord, avec, au-devant, une plaine de 4,5 km de longueur : le tout situé le long de la route entre Langres (capitale des Lingons, alliés de César, et où André Berthier suppose qu'il avait regroupé ses forces) et Genève (où se trouvait le pont sur le Rhône commandant l'entrée nord de la Province romaine vers laquelle il se dirigeait).

En soi la méthode est intéressante et on peut dire qu'elle avait déjà été appliquée dès 1838 par le lieutenant Charles de Bris, lorsque, se fondant uniquement sur les données de la carte d'état-major qu'il était en train d'établir, il avait conclu en faveur d'Alise. Pour Berthier, elle ne pouvait s'appliquer au contraire qu'au site de Syam.

CITOYENS Au centre, sur ce jeton en plomb découvert à Alise, se lit *Ali* pour *Alisienses*, « les habitants d'Alise ». La fonction exacte de ces jetons – des tessères reste énigmatique (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia).



© ROBERT SECOND

Celui-ci est, de fait, spectaculaire et certains des arguments de Berthier, repris aujourd'hui par la latiniste Danielle Porte, méritent considération. Le massif dominant le village de Syam est effectivement sur la route de Genève, qui peut ainsi être bloquée facilement ; il se trouve sans aucun doute en territoire séquane et sa circonférence semble correspondre aux dimensions indiquées par César ; enfin, on y a retrouvé quelques vestiges antiques.

Les partisans de cette Alésia jurassienne avancent en outre qu'Alise n'apparaît nullement comme « inexpugnable », qu'elle est localisée chez les Eduens, et non chez les Mandubiens, qu'elle ne se trouve pas sur la route entre Langres et Genève et que le site paraît trop petit pour avoir pu abriter les 80 000 Gaulois dont parle César dans ses *Commentaires*. Ils remarquent enfin que le nom même d'Alésia se rencontrant plusieurs fois en Gaule, les inscriptions ne prouvent rien.

A ces raisons, déjà avancées par Berthier, Danielle Porte ajoute les manipulations dont ont pu être l'objet certaines découvertes archéologiques faites du temps de Napoléon III : on sait désormais que le fameux statère d'or, portant le nom de Vercingétorix, qui lui avait été présenté à Alise, ne venait pas du site, malgré ce qu'en avait dit Saulcy à l'empereur !

Il est bien vrai que le mont Auxois semble petit, avec ses 97 ha pour avoir contenu les 80 000 hommes de l'armée gauloise. Mais doit-on exclure toute exagération de la part de César quant aux effectifs de ses adversaires ? Certains Gaulois campaient en outre, aux dires de César, sur les flancs de la montagne ce qui serait à la fois inutile et impossible sur l'énorme relief de Syam. Même situé sur la route de Genève, ce lui-ci offre, avec ses 1 000 ha une surface tellement vaste qu'elle en devient indéfendable ! Le chiffre de 14,7 km, indiqué dans la *Guerre des Gaules*, concerne d'ailleurs explicitement la dimension totale de l'une des deux lignes de tranchées, et non celle de la circonférence de la colline d'Alésia, nécessairement plus réduite. La ville gauloise n'est pas non plus, à suivre César, située chez les Séquanes *(lire page 73)*, ni même nécessairement sur la route entre Langres et Genève (César ne le précise nulle part), mais seulement entre la région de Sens et la Province romaine, ce qui est le cas d'Alise, compte tenu du détour fait par l'armée gauloise dans sa fuite devant les cavaliers germains de César. Le site n'a en outre été attribué au peuple des Eduens qu'à la fin du Ier siècle apr. J.-C. à la suite d'une révolte des Lingons (70 apr. J.-C.). Quant à vouloir localiser les Mandubiens avant d'avoir situé l'emplacement d'Alésia, c'est une entreprise désespérée puisque, hormis l'épisode du siège, on ne sait rien de ce peuple gaulois.

© FONDS BERTHIER/ARCHIVES ARCHEOLOGASITES. © PHOTO RMN-THIERRY LE MAGE

TÉNU Une clé d'époque romaine trouvée à la Chaux-des-Crotenay. Elle fait partie des rares objets qui ont été découverts sur le site de Syam-la-Chaux-des-Crotenay à dater du Ier siècle av. J.-C.

L'EXPERTISE DÉCISIVE

C'est au début des années 1960 que le chartiste André Berthier, alors en poste en Constantine où il dirigeait la circonscription archéologique, mis au point la méthode du portrait-robot pour déterminer le lieu qui correspondait à la bataille d'Alésia. Ayant défini 40 critères – 18 topographiques, 14 tactiques, 8 stratégiques –, il aboutit à sélectionner le site de la Chaux-des-Crotenay, étendu aussi sur la commune de Syam, dans le Jura. Contrairement à ce qui est souvent avancé, ce site a été fouillé à plusieurs reprises avec l'accord des autorités compétentes, la circonscription archéologique de Besançon : cinq campagnes de fouilles (1964, 1965, 1970, 1971, 1972 dont trois de vingt et un jours), neuf saisons de sondages (1974, 1976, 1977, 1978, 1981, 1983, 1985, 1991, 1992) et cinq campagnes de sauvetage (1984, 1986, 1988, 1989, 1990). De toute évidence, personne ne le conteste, la Chaux-des-Crotenay recèle un site archéologique, mais lequel ? Une analyse du matériel issu des fouilles permettrait de lever les incertitudes liées à la datation des sites explorés par André Berthier et ses équipes. Elle vient d'être faite à la demande de l'association ArchéoJuraSites.

© JACQUES RENOUX

DUPERIE A gauche monnaie en bronze au nom de Vercingétorix *(à g.)*, trouvée à Alise-Sainte-Reine, et le statère d'or *(à dr.,* présenté à Napoléon III comme étant d'Alésia alors qu'il provenait de Pionsat, dans le Massif central (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale).

Cette association, l'une des trois qui défend le site de la Chaux-des-Crotenay, est dépositaire du fonds André Berthier que lui a confié Mme Claire Berthier, sa fille. L'administrateur et le bureau de cette association ont contacté les experts indispensables à ce genre de travail. Ont été choisis les meilleurs dans leurs spécialités, ceux dont les recherches ont été avalisées par des institutions françaises mais aussi par des universités et des laboratoires étrangers. Tous d'une probité et d'une conscience indiscutables. Pour les objets métalliques (plus de 3 000), c'est à Jean-Paul Guillaumet, spécialiste de la paléométallurgie, directeur de recherche au CNRS qui travaille au Centre archéologique de Glux-en-Glenne, c'est-à-dire à Bibracte, devenu l'un des centres de recherche et d'analyse les plus compétents au monde pour les affaires celtiques, qu'ils se sont adressés. Pour l'étude de la céramique (plus de 5 000 tessons), ils ont fait appel à Armand Desbat, lui aussi directeur de recherche au CNRS, spécialiste de la période préromaine et romaine, et à Sandrine Marquié, céramologue, dont le champ de compétences s'étend jusqu'à la période moderne. Jean-René Le Nézet, archéologue, chercheur du CNRS, a été chargé de la coordination de ces expertises. Monique Le Nézet-Célestin, ingénieur de recherche à l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), avait mis en série les objets et les avait décrits, un travail minutieux, précis, indispensable.

Les expertises ont été réalisées en présence des membres du conseil d'administration de l'association, le 2 juillet 2011 pour la céramique, le 2 septembre 2011 pour la métallurgie. Les résultats ? Pour le mobilier métallique, trois périodes sont attestées : une période romaine vers les IIe et IIIe siècles apr. J.-C., où la rareté du matériel laisse penser à une occupation de petite envergure ; une occupation de la fin du Moyen Age, importante et rurale ; et une occupation moderne, avec un séjour de populations liées à l'exploitation de la forêt et des pâtures.
Pour la céramique, quatre périodes ont été distinguées. Ce qui donne par rapport à l'ensemble des tessons : 2,6 % attribuables à l'époque protohistorique (celle du siège de 52 av. J.-C.) ; 70,3 % à l'époque romaine, essentiellement des IIe et IIIe siècles ; 21,4 % à l'époque médiévale ; 5,7 % relèvent de la période moderne ou ne peuvent être identifiés. En clair : la présence d'objets romains est attestée et incontestable. Mais elle est toujours postérieure à la conquête romaine, donc après le siège d'Alésia, période pour laquelle les témoignages sont d'une extrême faiblesse pour ne pas dire nuls. Aucun mobilier militaire, qu'il soit d'époque gauloise ou d'époque romaine républicaine ou impériale, n'a été examiné. Autrement dit, aucune bataille mettant aux prises des Gaulois et des Romains ne s'est déroulée dans la région de la Chaux-des-Crotenay à la fin de l'été de l'année 52 av. J.-C. Et le site d'Alésia ne peut s'y trouver.

Jean-Louis Voisin

HYPOTHÈSE JURASSIENNE Le site de Syam-la-Chaux-des-Crotenay. Au fond, se dresse ce qui serait l'oppidum gaulois. Difficile de croire que des combats de cavalerie aient pu se dérouler sur son flanc sud *(à droite)*.

Aux partisans du site de Syam-la-Chaux-des-Crotenay, on doit certes concéder qu'à l'image du statere en or, certaines des trouvailles faites au XIXe siècle à Alise sont trop belles pour être vraies. Mais d'autres monnaies au nom du chef gaulois, cette fois en bronze, ont bien été trouvées sur place depuis. Elles sont de mauvaise qualité ? C'est précisément ce qui les qualifie comme monnaies de siège, obsidionales, fabriquées à la va-vite et distribuées pour être échangées, après la victoire contre des monnaies d'or

Oui, parmi les armes montrées à Napoléon III, plusieurs datent ou de l'âge du bronze ou du Moyen Age, de même que des fossés médiévaux ont été parfois abusivement datés de l'époque du siège. Mais les fouilles franco-allemandes menées, de 1991 à 1997, puis publiées par Michel Reddé et Siegmar von Schnurbein, ont mis au jour des dizaines de mètres de retranchements antiques, bien identifiables malgré l'érosion qui en a réduit la profondeur. Dans certaines de ces tranchées ont été retrouvées, outre un fragment de tente de cuir, deux balles de fronde en plomb, inscrites au nom de Titus Labienus, le principal lieutenant de César devant Alésia ! Rien d'équivalent n'a été identifié à la Chaux-des-Crotenay. Au contraire : soumis durant l'été 2011, à la demande de certains partisans du site, à une expertise regroupant plusieurs spécialistes sous la direction de l'archéologue Jean-René Le Nézet (CNRS), le matériel archéologique qui y a été recueilli depuis cinquante ans s'est révélé être pour la majeure partie de datation médiévale. Minoritaires, les vestiges antiques ne sont, eux, pas datables pour la plupart avant les IIe et IIIe siècles apr. J.-C. et ils sont caractéristiques d'un petit habitat : sans rapport, donc, avec la guerre

En réalité, ce que révèle cette polémique, c'est que, contrairement à ce qu'avait pu croire le XIXe siècle, il n'y a pas de certitude absolue dans les sciences humaines : seulement des hypothèses, des faisceaux d'indices convergents. Et c'est ce qui peut paraître difficile à accepter. Admettons un instant qu'Alésia ne soit pas à Alise. Mais, dans ce cas, quelle pourrait être l'identification d'un site bourguignon, qui portait dans l'Antiquité le nom d'*Alisia*, dont les habitants étaient appelés *Alisienses*, dont les alentours présentent, sur plusieurs dizaines de kilomètres, les traces archéologiques d'un blocus complet datable du milieu du Ier siècle av. J.-C., et où le sol ne cesse de livrer des vestiges de nature militaire témoignant de l'existence d'une grande bataille opposant des Gaulois à l'armée romaine ? La réponse est dans la question : oui, Alésia est bien à Alise-Sainte-Reine et les abords du mont Auxois offrent encore, pour les archéologues du futur, des milliers d'hectares riches de découvertes à venir.

ALEXANDRE GRANDAZZI est professeur de littérature latine et d'histoire romaine à l'université de Paris IV-Sorbonne.

À LIRE

Pour Alise-Sainte-Reine :
Michel Reddé
Alésia. L'archéologie face à l'imaginaire
Editions Errance,
« Hauts lieux de l'histoire »,
216 pages, 36 €.

Pour la Chaux-des-Crotenay :
Danielle Porte
L'Imposture Alésia
Books on Demand
520 pages, 50 €.

2012 SAINT-GERMAIN-EN-LAYE
LES GAULOIS SONT REVENUS

MUSEE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE & DOMAINE NATIONAL DE SAINT GERMAIN EN LAYE

www.musee-archeologienationale.fr

ITINÉRAIRE

Par Albane Piot

La route Vercingétorix

D'Alise-Sainte-Reine à Bibracte et à Gergovie, la guerre des Gaules revit sur les sites mêmes qui en ont été le théâtre.

Gergovie

S'il est sûr que la bataille d'Avaricum eut lieu à Bourges, on ne sait pas encore à quels endroits précisément et le visiteur de passage n'en verra pas de traces. L'emplacement du combat de cavalerie qui précéda le siège d'Alésia n'est pas mieux connu : près des sources de la Seine, ce peut être non loin de Montbard, ou au nord de Dijon. Quant à la localisation de la bataille de Gergovie, elle est l'objet d'un éternel débat. Une théorie ancienne proposait de situer le siège de Gergovie au nord de Clermont-Ferrand, aux Côtes de Clermont où ont été trouvées des traces d'habitat gaulois et des soubassements de construction, mais dont la datation ne fait pas l'unanimité : une hypothèse qui garde toujours des partisans, mais qui n'apparaît plus guère dans la littérature scientifique. L'hypothèse officielle, la plus ancienne puisqu'elle date de l'époque de Napoléon III, situe l'oppidum de Gergovie au sud de Clermont-Ferrand, sur le plateau de Merdogne, désigné à présent sous le nom de plateau de Gergovie. A une quinzaine de kilomètres au sud-sud-est de Clermont-Ferrand, sur le plateau de Corent, des fouilles menées depuis 2001 sous la direction de Matthieu Poux ont pourtant restitué des milliers d'objets et les vestiges d'un centre-ville gaulois qui a pu être celui de la capitale arverne. Sans pour autant remettre en cause l'emplacement de la bataille, Matthieu Poux soutient que le toponyme *Gergoia* désignait en fait un périmètre beaucoup plus vaste que celui d'un seul et unique plateau, et englobait en réalité trois oppida : l'oppidum de Corent, dédié aux activités politiques et religieuses, celui, tout proche, de Gondole, dédié aux activités artisanales et commerciales, et celui de Merdogne-Gergovie, lié aux activités militaires, telle une citadelle. Aujourd'hui, sur le plateau de Gergovie d'où l'on embrasse d'un coup d'œil toute la plaine de Limagne, la Maison de Gergovie transmet l'histoire du lieu, présente la vie d'une cité gauloise à l'aube de la conquête romaine

Maison de Gergovie, 63670 La Roche-Blanche, Tél. : 04 73 79 42 98, www.ot-gergovie.fr

© SEM ALÉSIA MUSÉOPARC © GUY CHRISTIAN/HEMISFR

© IDE © BIBRACTE PIERRE-LOUIS FALOCI ARCHITECTE, CLICHÉ ANTOINE MAILLIER

© CHRISTIAN RICHTERS © MUSÉOPARC ALÉSIA/CHRISTIAN RICHTERS

LES SITES GAULOIS
A gauche, le plateau de Gergovie dans le Puy-de-Dôme. Ci-contre, le musée de Bibracte en Saône-et-Loire. En bas, le Centre d'interprétation du MuséoParc Alésia, en Côte-d'Or dans sa résille de bois.

Bibracte

Bibracte, qui n'a pas été l'objet de tant de controverses, est un lieu de référence de l'archéologie celtique. Il est situé à 25 km à l'ouest d'Autun, sur le mont Beuvray, magnifique avec ses futaies de hêtres et ses belvédères qui surplombent la vallée de l'Arroux. C'est non loin de cet oppidum, alors capitale des Eduens, peuple allié de Rome, que César avait défait la coalition helvète en 58 av. J.-C.; c'est là qu'au lendemain de Gergovie une assemblée de chefs gaulois confirma Vercingétorix dans son autorité sur l'armée gauloise; là aussi qu'après sa victoire à Alésia César se retira pour l'hiver et rédigea le *De bello gallico*, compte rendu de ses campagnes en Gaule. A l'entrée du site archéologique, un musée expose les résultats des fouilles et des recherches menées au centre archéologique européen du village voisin de Glux-en-Glenne. En parallèle aux objets exhumés à Bibracte sont exposées des pièces archéologiques prêtées par des musées français ou étrangers, des copies, des maquettes, des reconstitutions de quoi offrir un beau panorama de la civilisation celtique, l'organisation sociale, l'artisanat, le commerce, l'agriculture, les us et coutumes de « nos ancêtres les Gaulois ». Le site est ceinturé d'un monumental *murus gallicus*, mur de fortification armé de poutres et parementé de pierres. Il enclôt des vestiges de constructions datant de la fin du IIe siècle av. J.-C., jusqu'au Ier siècle de notre ère. Au sol se dessinent le plan de maisons spacieuses, des bassins et des fontaines de granit, les restes d'un ensemble monumental qui pourrait bien être un forum au lieu-dit la Pâture du Couvent, les vestiges d'un petit temple de plan carré sur la Terrasse, l'un des trois sommets du massif. On y voit même les restes d'un couvent franciscain installé sur ces hauteurs au XIVe siècle et abandonné deux siècles plus tard.

Musée de Bibracte, mont Beuvray, 71990 Saint-Léger-sous-Beuvray. Tél. 03 85 86 52 35. www.bibracte.fr

Alésia

A une centaine de kilomètres de Bibracte, plus au nord de la Bourgogne, voici Alesia. Son emplacement a animé maintes disputes, mais fait désormais l'unanimité de la communauté scientifique : Alésia, c'est Alise-Sainte-Reine, l'oppidum des Mandubiens où s'est retranché Vercingétorix, c'est le mont Auxois. Le tout nouveau Centre d'interprétation, inauguré le 26 mars 2012, redonne au site ses lettres de noblesse, en attendant l'ouverture, en 2016, d'un musée archéologique sur le mont Auxois, non loin de la statue de Vercingétorix d'Aimé Millet. Le centre, placé le long de l'ancien tracé fortifié de Jules César et ceint à son image d'une forte résille de bois, expose le déroulement du siège : le contexte, les forces en présence, l'enchaînement des événements. Très pédagogique, le parcours propose reconstitutions, maquettes, cartes, chronologies, films et bornes multimédias à deux niveaux de lecture – pour les adultes, et pour les enfants –, offrant ainsi à tous les âges une véritable plongée dans l'histoire. La scénographie est à saluer. A l'extérieur ont été reconstituées, sur 150 m, les lignes des fortifications romaines et une partie d'un camp romain. Un lieu tout neuf, à découvrir absolument.

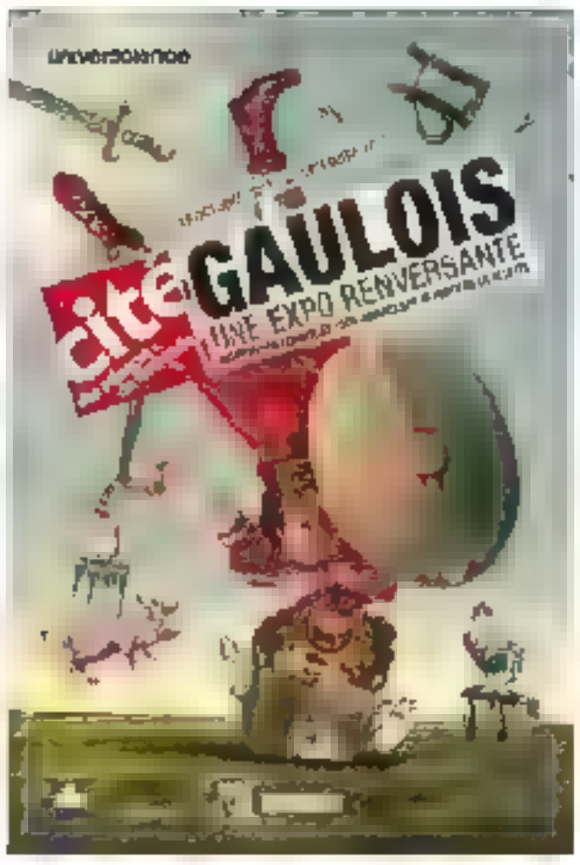
MuséoParc Alesia, 1, route des Trois-Ormeaux, 21150 Alise-Sainte-Reine. www.alesia.com

À VOIR AUSSI CET ÉTÉ

Saint-Germain-en-Laye
Aux origines des Gaulois

En mars 2012, ont été ouvertes les salles gauloises rénovées du musée d'Archéologie nationale à Saint-Germain-en-Laye, dont 70 % des quelque 1 350 objets exposés le sont pour la première fois. Le parcours met en scène les origines de la civilisation gauloise, expose les chefs-d'œuvre de l'art celtique du IIIe siècle av. J.-C., présente le rôle de Napoléon III dans le développement de l'archéologie celtique ainsi que les découvertes récentes à Alésia. Jusqu'au 3 septembre, des visites conférences d'une heure sont proposées sur le thème « Le musée d'Archéologie nationale et les Gaulois, du XIXe au XXIe siècle ».

Musée d'Archéologie nationale, Château, Place Charles-De-Gaulle, 78105 Saint-Germain-en-Laye. Tél. : 01 39 10 13 00, www.musee-archeologienationale.fr



Paris
Une exposition renversante

Pour ceux qui n'y sont pas déjà allés, il reste encore l'été pour visiter la grande exposition de la Cité des sciences. Elle présente à la fois l'archéologie et ses usages et, grâce aux découvertes des vingt dernières années, les Gaulois et leur culture, au-delà des images d'Epinal qui meublent encore et toujours l'imaginaire collectif. Très instructif pour les enfants.

« Gaulois, une expo renversante », jusqu'au 2 septembre, Cité des sciences, Paris, www.cite-sciences.fr

Arles
Arelate

Arles revit pour une semaine les fastes de l'époque qui l'a façonnée. Au programme : jeux du cirque, courses de chars, campements romains, spectacles de rues, projections de films péplums, ateliers et démonstrations par des archéologues et des artisans au musée départemental d'Arles antique. Pour se plonger dans l'histoire en s'amusant.

« Journées romaines d'Arles », du 19 au 26 août. Office de tourisme : 04 90 18 41 20, www.festival-arelate.com

Orange
Les Romains à petits pas

Jusqu'au mois de février 2013, le musée d'Art et d'Histoire d'Orange présente une petite exposition à destination des enfants, qui les emmène à la découverte de la civilisation romaine. A l'aide de panneaux illustrés, de costumes et d'accessoires, les petits apprennent les moments clés de l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'à l'empire, visualisent à l'aide de frises historiques et de cartes les grandes dates et les hauts lieux de cette civilisation, découvrent à quoi ressemblait la vie quotidienne des Romains.

« Les Romains à petits pas », jusqu'au 28 février 2013. Théâtre antique et musée d'Orange, Rue Madeleine-Roch, 84100 Orange. www.theatre-antique.com

RMN - © THIERRY LE MAGE

ÉQUESTRE *Chef gaulois*, par Emmanuel Frémiet (1824 1910), en bronze (Saint-Germain en-Laye, musée d'Archeologie nationale).

LE RÊVE DE TOUS LES COLLECTIONNEURS

Comment un tableau « anonyme allemand XIXe siècle », racheté 19 000 $ il y a cinq ans par un collectionneur, peut-il s'avérer être aujourd'hui un Léonard de Vinci estimé à plus de 140 millions de dollars ?

Peter Silverman dévoile pour la première fois les indices qui l'ont mis sur la piste de *La Belle Princesse*.

« Le mystère du 13e portrait de Léonard enfin élucidé. »
LE FIGARO

« Se dévore comme un épisode des « Experts » en milieu muséal. »
LE POINT

« La Belle Princesse affole le monde de l'art. »
L'EXPRESS

« La découverte qui sème la zizanie dans le monde de l'art. »
TIME

« Une incroyable histoire. »
DER SPIEGEL

Découvrez le site du livre :
www.princesse-devinci.com

EN PARTENARIAT AVEC

arte ÉDITIONS

éditions TÉLÉMAQUE

Par Thibaut Dary

Pas si fous ces Gaulois

Nos ancêtres ressemblaient-ils à nos Gaulois favoris, Astérix, Obélix et compagnie ? Tour d'horizon de ce que nous savons – ou croyons savoir – d'eux.

FEMMES

De Faibala et Bonemine, les femmes gauloises furent à la fois remarquées pour leur beauté et pour leur autorité domestique. Cliché ? A voir...
Si les textes antiques parlent bien moins d'elles que des hommes, auxquels sont dévolus les rôles politique et militaire, ils évoquent néanmoins leur taille plutôt grande – d'une constitution plus nordique que méditerranéenne – et leur blondeur – sachant que les Gaulois pratiquaient la décoloration de leurs cheveux. Dans la paysannerie pauvre, hommes et femmes travaillent pour la subsistance du foyer, de façon indifférenciée. Et selon le système social gaulois, l'autorité est confiée à l'homme, qui peut, par exemple, décider du remariage de sa mère veuve. Pourtant, le mariage est strictement monogame et, dès lors qu'on se trouve dans les classes sociales aisées, les femmes jouent un rôle économique certain, se voyant confier souvent la gestion des domaines privés, quand leurs compagnons se consacrent aux affaires publiques. Cette direction de la maisonnée place la Gauloise dans un statut plus valorisant que la Romaine ou la Grecque. En outre, on sait qu'elle jouit d'un statut juridique qui protège ses biens : sa dot et les intérêts qu'elle produit restent sa propriété. Devenue veuve, ou ayant divorcé – car le divorce existe –, elle les récupère sans spoliation.

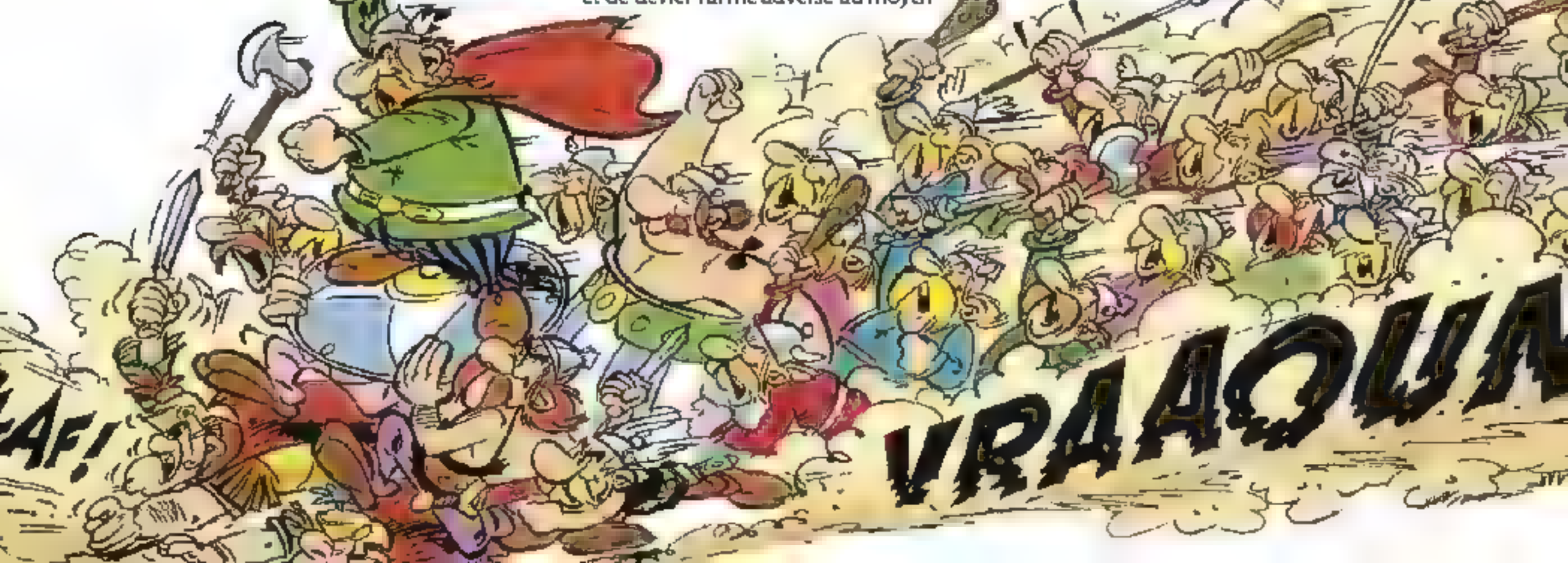
www.asterix.com © 2012 LES ÉDITIONS ALBERT RENÉ/GOSCINNY-UDERZO

DIEUX

Toutatis et Belenos résument-ils le panthéon gaulois ? Ajoutons Lug et Taranis, sans pouvoir en dire beaucoup plus. Jules César, dans la *Guerre des Gaules*, dénombre six dieux dans le rapprochement qu'il tente entre les attributs des dieux de Rome et du peuple qu'il soumet, en effet polythéiste. L'une des différences reste que les croyances gauloises interdisaient la représentation anthropomorphique des divinités, à l'inverse des pratiques grecques et romaines. Seuls les pouvoirs des dieux étaient évoqués par les druides, ceux-ci étant laissés dans un lointain qui en accentuait le mystère. La vision gauloise du monde spirituel se rapproche de la métempsycose, l'âme passant dans un autre corps après la mort. Conformément à la formule bien connue, les Gaulois craignaient bien que *« le ciel leur tombe sur la tête »*, synonyme de fin du monde et d'effondrement de la voûte céleste, supportée par d'invisibles colonnes. Quant aux sacrifices humains dont ils furent accusés, les fouilles archéologiques en ont certes relevé des traces (quatre exemples attestés), mais les Gaulois semblent n'en avoir pas plus pratiqué que les Grecs ou que les Romains.

ARMES

Chamailleurs comme certains villageois d'Armorique, les Gaulois l'étaient peut-être. Mais leurs talents guerriers allaient bien au-delà. L'une des premières mentions qui les concerne dans les écrits antiques fait référence à un fait d'armes qui n'est rien de moins que la prise de Rome, en 390 av. J.-C. Un souvenir traumatisant pour l'empire, qui traversera les siècles. La réputation des Gaulois leur vaut de servir comme mercenaires dans le bassin méditerranéen, enrôlés notamment par Hannibal lors de sa traversée des Pyrénées aux Alpes. Les techniques de combat des Gaulois sont moins sommaires qu'on se l'est longtemps représenté, leur courage compensant leur manque d'ingéniosité. Ce sont eux qui inventent notamment la cotte de mailles et qui se distinguent par leur bouclier léger et haut, en bois, qui permet à la fois de se protéger en le posant au sol, et de dévier l'arme adverse au moyen de l'*umbo*, bosse métallique centrale. L'épée gauloise est longue, contrairement au glaive romain, plus court. Elle sert à frapper non d'abord par la pointe, l'estoc, mais par son tranchant, de taille. Les deux côtés de la lame sont coupants, renforcés par le procédé de cémentation. Du reste, les guerriers de Gaule croient à la vertu salvifique de la bravoure au combat et ne craignent pas non plus de combattre parfois quasiment nus, la poitrine offerte : arme psychologique involontaire, qui terrorisa bien des adversaires, peu habitués à un tel mépris de la mort.

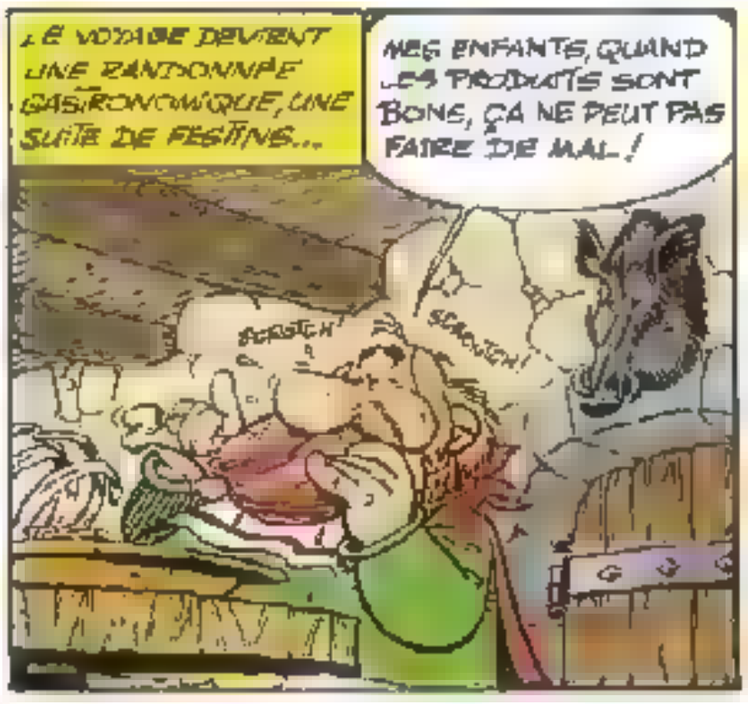


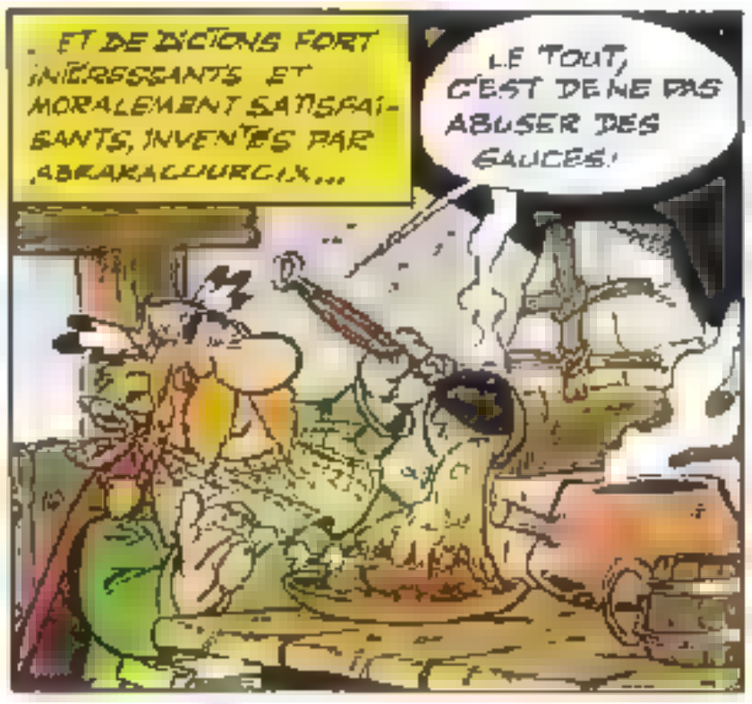
DRUIDES

Exception faite de sa fameuse potion magique, Panoramix livre une image du druide qu'il n'est pas si éloignée de son rôle authentique chez les Gaulois. Hommes instruits et savants, les druides cumulaient des fonctions religieuses et civiles, qui leur donnaient un rôle majeur dans la communauté, unique parmi les sociétés antiques connues. Ils présidaient ainsi au culte public, interprétaient les augures et recevaient les sacrifices d'animaux ou d'armes en faveur des divinités. Ils savaient lire et écrire, mais par méfiance envers l'usage mauvais qui pouvait être fait de l'écriture, ne la diffusaient pas, ce qui les menait à privilégier un enseignement oral, dans lequel l'arithmétique et la philosophie tenaient une place prépondérante, à destination d'une élite de jeunes élèves. Ils rendaient en outre la justice dans les affaires publiques complexes et, une fois par an, tenaient une assemblée commune en pays carnute leurs décisions faisaient alors autorité sur l'ensemble du territoire gaulois, en dépit de la mosaïque des peuples qui y cohabitaient. Dès l'Antiquité, notamment sous la plume du Grec Poseidonios d'Apamée, élève d'Aristote qui voyagea en Gaule, on a rapproché les pratiques druidiques de celles transmises par Pythagore à ses disciples au VIe siècle av. J.-C. Longtemps avant de subir l'influence romaine, les Gaulois avaient peut-être puisé à la source de la sagesse hellène

NOURRITURE

Nos ancêtres raffolaient-ils des sangliers rôtis comme Obélix ? Rien ne semble indiquer qu'ils s'en privaient, mais il reste probable qu'ils n'en consommaient guère plus que nous. Car pourquoi s'obliger à chasser lorsque l'on s'est organisé pour vivre d'élevage ? Les Gaulois le pratiquent déjà largement pour nourrir une population qu'on estime comprise entre dix et quinze millions d'habitants, lors de la conquête romaine. Bœuf, mouton, porc, volaille et même chevaux et chiens figurent au menu. Ils ne sont pas grillés au feu, mais vraisemblablement bouillis. Les céréales – orge, blé amidonnier et épeautre – et les légumineuses – lentille, pois, féverole – sont largement consommées par un peuple que distingue son haut degré d'évolution agricole. Les Gaulois ont inventé la charrue et la moissonneuse, et pratiquent déjà la fumure et le marnage. Les conserves en grenier, par salaison ou dans la graisse, sont attestées, tout comme le transport de vin en amphores. L'étude poussée des squelettes le confirme : les Gaulois mangeaient bien, notamment les plus riches d'entre eux. Et les festins arrosés faisaient bien partie de leurs habitudes





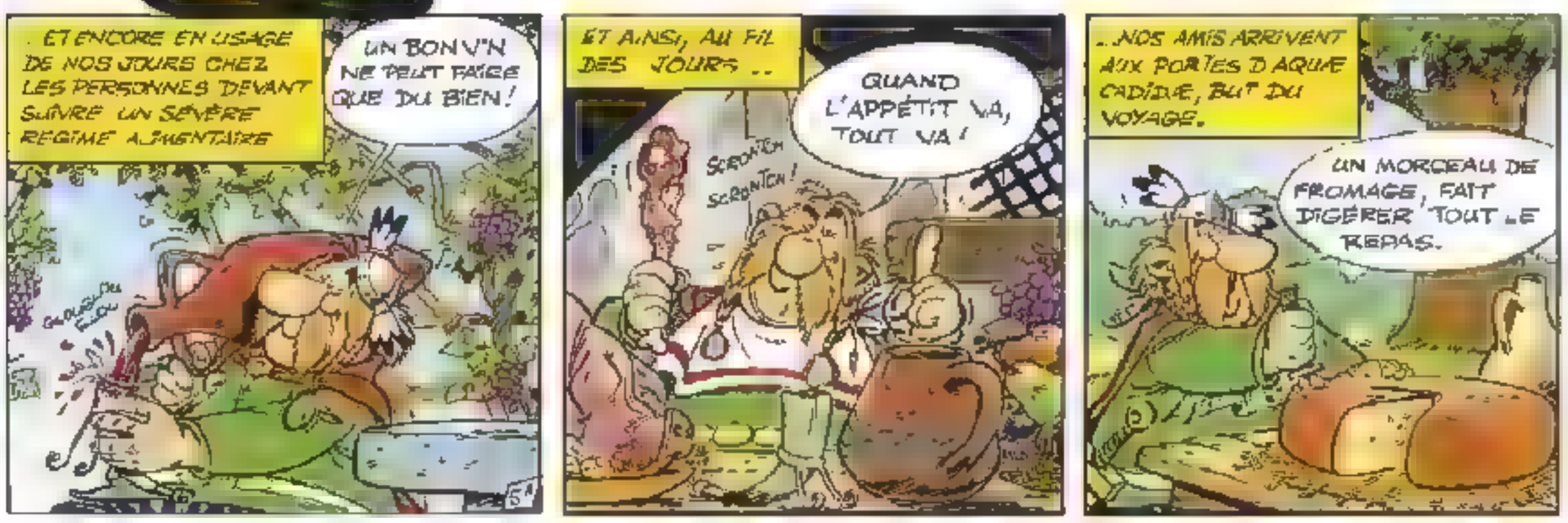
www.asterix.com © 2012 LES ÉDITIONS ALBERT RENÉ/GOSCINNY-UDERZO

BIJOUX

Contrairement à Cétautomatix, les Gaulois ne se contentaient pas d'exercer leurs gros bras à frapper sur une enclume quand ils travaillaient le métal. Leur orfèvrerie, qui est justement l'un des produits d'artisanat dont on conserve la meilleure trace, brille par sa singularité et son très haut degré de maîtrise. La connaissance des formes géométriques complexes et fines, tracées au compas, gravées ou ajourées, n'a rien à envier à l'œuvre de bien des civilisations, même ultérieures. Le torque, ce collier rigide et ras du cou, sans fermoir, en est l'une de ses pièces les plus typiques. L'Antiquité l'identifiait avec le monde celte. Les Gaulois connaissent l'émaillage, qui consiste à colorer du verre pour réaliser anneaux et bracelets aux couleurs vives, ou encore l'étamage, par lequel on applique de l'étain sur un objet, lui donnant ainsi un aspect argenté. Ils travaillaient l'ambre, le corail, le bronze, l'argent et l'or. Ce savoir-faire allait jusqu'à la décoration d'armes d'apparat. Les parures de chars ou les casques ciselés que l'archéologie a exhumés surprennent par leur beauté.

MOUSTACHES

Impossible d'imaginer les Gaulois sans moustache. Bien avant *Astérix*, l'iconographie française du XX^e^ siècle avait fixé leurs longues bacchantes dans la mémoire collective, reprenant les descriptions d'auteurs antiques qui donnaient à leurs adversaires de Gaule un air rustique et sauvage distinct de celui des peuples civilisés. La *Gallia comata*, «Gaule chevelue», semble être la contrée du poil long. Difficile de confirmer la chose autrement que par une étude de l'iconographie d'époque. Or, si la fameuse statue du Gaulois mourant, réalisée au III^e^ siècle av. J.-C., représente bien un guerrier à la moustache courte, d'autres œuvres ultérieures montrent des hommes rasés aux cheveux courts. Les pièces de monnaie frappées du nom de Vercingétorix sont illustrées d'un profil aux joues nues, mais rien ne dit qu'il s'agisse de son portrait, il semble plus probable qu'à la manière macédonienne, on reconnaisse là le dieu Apollon. Selon les dernières recherches, on suppose que le chef gaulois était glabre, selon la mode du I^er^ siècle av. J.-C. Rien à voir avec les statues de Millet et Bartholdi au XIX^e^ siècle



VILLAGES

Alors qu'on connaît, à l'instar des arènes de Lutèce, une multitude d'édifices gallo-romains ou qu'on identifie bien les menhirs bretons, érigés sans doute plusieurs millénaires avant la période celte, très peu de vestiges notables demeurent du temps des Gaulois. Comme si le travail de la pierre n'avait pas fait partie de la culture celte et que les Gaulois y avaient préféré l'éphémère de villages de bois et de torchis. On y reconnaît l'état incomplet de leur sédentarisation – ne disent-ils pas qu'ils ont deux trésors, leur or et leurs moutons, qu'ils peuvent emporter partout ? –, mais aussi une conséquence de celle-ci : peuple de cultivateurs, les Gaulois vivent en villages, hameaux, fermes. Aussi n'y a-t-il pas de grande ville gauloise dont on ait gardé trace ; mais à l'inverse, quelques oppida, regroupements fortifiés de bâtiments à vocation agricole. La vision romantique du XIXe siècle a surinterprété ce phénomène, représentant les Gaulois proches d'une nature vierge, vivant dans des cabanes au pied de chênes. Un mythe complet : le pays est alors presque entièrement cultivé et compte, dans le Nord, moins de forêts qu'aujourd'hui ! La modélisation du paysage campagnard français en parcelles, chemins et haies a commencé sous le soc des charrues gauloises.

CHEFFERIE

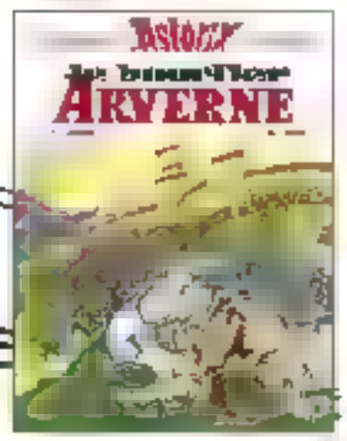
Devenait-on chef en Gaule après avoir brillé à la bataille, tel Abraracourcix à Gergovie ? Même si le raccourci a ses limites, il semble bien que oui. La Gaule vit sous le règne de ceux qui ont prouvé leur valeur au combat ou de leurs descendants. Ils sont rois, princes, seigneurs, chevaliers. L'organisation politique – qui rappelle celle des cités grecques mais pourrait s'apparenter aussi à une sorte de préféodalité souple et ouverte – confère le pouvoir à une noblesse guerrière, qui tire sa richesse de ses conquêtes ou du clientélisme qu'elle génère. Chez un chef, on peut admirer la collection de têtes coupées et momifiées d'adversaires vaincus, signe tangible de sa vaillance. Tout ne se résume pourtant pas à la loi du plus fort. L'organisation du pouvoir chez les peuples gaulois obéit aussi à des règles institutionnelles précises, fondées sur une forme de citoyenneté : elles prévoient la constitution d'assemblées civiques, qui débattent et élisent des grands magistrats, chargés de superviser l'administration et la guerre. N'oublions pas enfin, à l'autre extrémité du pouvoir, l'existence des esclaves. Ils complètent le tableau d'une organisation politique bien plus élaborée que celle d'une myriade de chefs de village brutaux régnant chacun sur quelques cahutes.

© 2012 LES ÉDITIONS ALBERT RENÉ/GOSCINNY-UDERZO
www.asterix.com

TENUE

Les braies, c'était vrai. Ce vêtement gaulois bien connu, attesté par Strabon, était un pantalon primitif, sans doute copié de tenues portées par d'autres peuples, tels les Scythes du Moyen-Orient. Symbolique, il est même un indicateur du degré de non-romanisation d'une contrée ainsi parle-t-on pour la Gaule cisalpine, située dans le nord de la botte italienne, de la *Gallia togata*, la « Gaule en toge », pour les terres qui s'étendent au-delà des montagnes, la Gaule transalpine, on évoque la *Gallia bracata*, la « Gaule en braies ». En dépit d'un courage qui les faisait, parfois, se lancer nus au combat, les Gaulois ne sont ni insensibles au climat ni adeptes du nudisme. Ils usent au contraire d'un habillement adapté aux saisons, avec de la laine et plusieurs épaisseurs en hiver, du lin pour les saisons chaudes, et qui prend en compte sa destination pratique Ainsi le sayon ou saie est-il une chemise semblable à une blouse, avec ou sans manches, tandis que pour faire face au froid ou à la pluie, les paysans portent aussi le *cucullus*, manteau équipé d'une capuche. On sait que les Gaulois prisaient particulièrement les étoffes, qu'ils aimaient importer ou recevoir en cadeau. La fortune permettait aux plus riches de s'offrir des vêtements aux motifs complexes et la toge – qu'on penserait strictement méditerranéenne – a pu figurer parmi les symboles sociaux de certains responsables publics. La robe blanche des druides est, elle aussi, conforme à l'histoire, contrastant avec les couleurs que les Gaulois aimaient employer et représentative de la singularité de leur fonction.

LE BOUCLIER ARVERNE
René Goscinny et Albert Uderzo

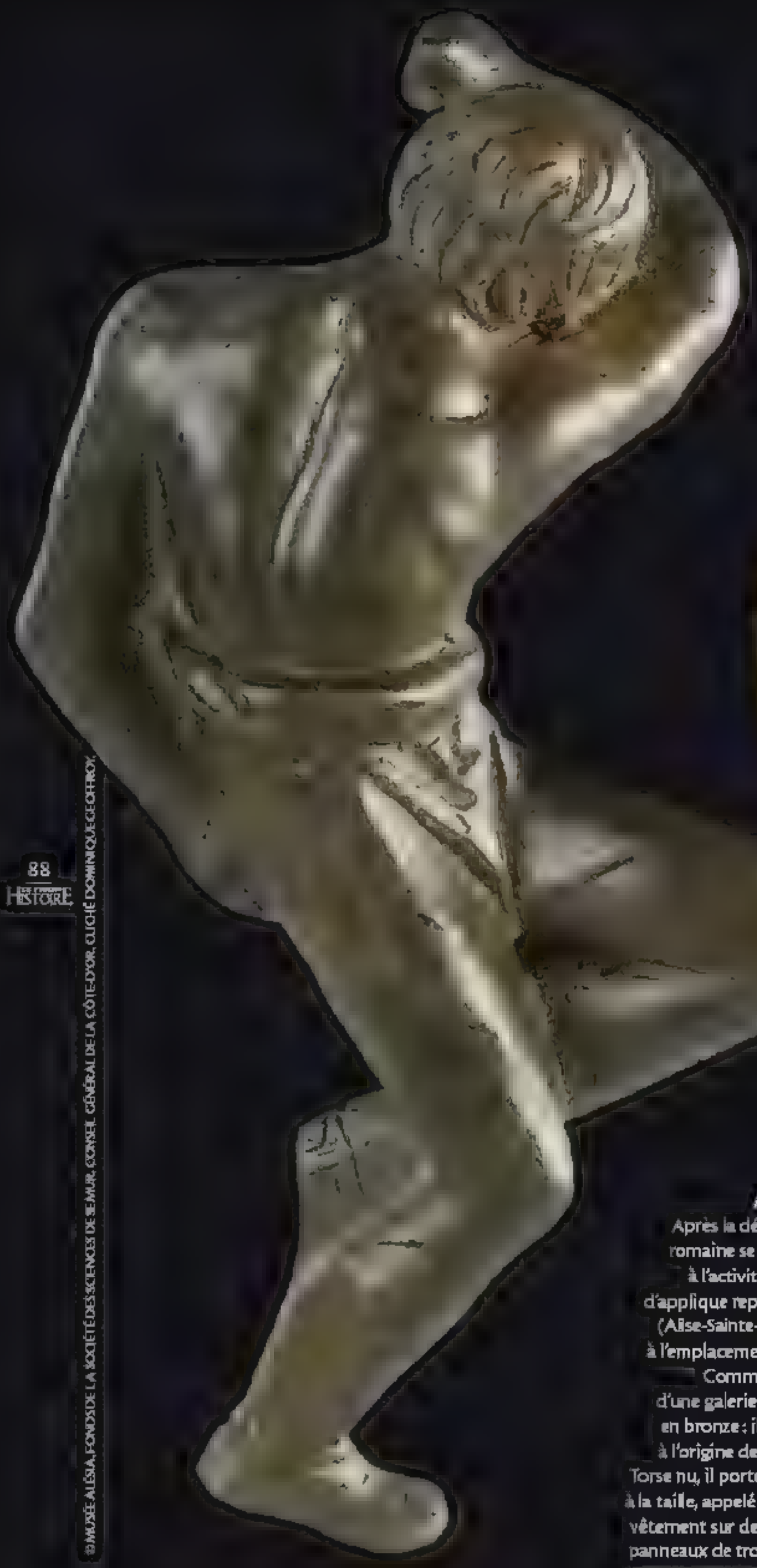


La bataille d'Alesia est au centre de l'une des aventures d'Astérix et Obélix : *Le Bouclier* [illegible] leur quête pour retrouver le bouclier de Vercingétorix abandonné aux pieds de César le jour de la défaite. Désopilant.

Hachette Astérix, 48 p., 9,60 €

LE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE ET LES GAULOIS, DU XIXe AU XXIe SIÈCLE
Sous la direction de Laurent Olivier

Ed. Musée d'Archéologie nationale/Château de Saint-Germain-en-Laye/Maison de l'Histoire de France
224 pages, 18 €



© MUSÉE ALÉSIA, FONDS DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR, CONSEIL GÉNÉRAL DE LA CÔTE-D'OR, CLICHÉ DOMINIQUE GEOFFROY.

FINANCER LA GUERRE

Arverne, au nom de Vercingétorix (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia). La facture souvent médiocre de ces statères laisse penser qu'il fallut émettre ces monnaies très vite, peut-être pour permettre à Vercingétorix de se constituer son armée. Au revers, ils peuvent porter un cheval, tourné tantôt à droite, tantôt à gauche, une amphore entre ses jambes et un croissant ou une esse au-dessus de lui. Ces signes feraient référence à des constellations, et donc à une date particulière.

© BNF/70650.

ALÉSIA APRÈS LA BATAILLE

Après la défaite de Vercingétorix, une ville gallo-romaine se développa à Alésia, notamment grâce à l'activité d'artisans bronziers. Ce petit bronze d'applique représente un Gaulois mourant ou mort (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia). Il a été retrouvé à l'emplacement du forum de la ville gallo-romaine. Comme tout forum, celui d'Alésia était orné d'une galerie de portraits impériaux en marbre ou en bronze ; il est probable que ce bronze fit partie à l'origine de la décoration d'une statue impériale. Torse nu, il porte un pantalon qui forme un bourrelet à la taille, appelé les bragues ou braies. On retrouve ce vêtement sur des monnaies gauloises ainsi que sur les panneaux de trophées de l'arc de triomphe d'Orange.

© THE ART ARCHIVE/MUSÉE ALÉSIA ALISE-SAINTE-REINE FRANCE/DAGLI ORTI. PAGE DE DROITE : © BNF/70650.

L'ESTAMPILLE DU CHEF Statère arverne en or au nom de Vercingétorix, provenant du trésor découvert en 1852 à Pionsat, dans le Puy-de-Dôme (Paris, BnF). La découverte de ces monnaies a parfois conduit à remettre en doute l'iconographie traditionnelle présentant un Vercingétorix musculeux et moustachu. Mais l'effigie de ces statères est trop impersonnelle pour être un portrait, d'autant qu'elle varie souvent d'une pièce à l'autre. Elle dérive sans doute du modèle des monnaies macédoniennes à l'effigie du dieu Apollon. On connaît vingt-sept statères portant le nom de Vercingétorix, donc émis sous son autorité, dont vingt-cinq statères d'or trouvés en pays arverne, et deux de bronze découverts à Alise-Sainte-Reine, où, durant le siège, on n'avait sans doute plus de quoi fabriquer des monnaies d'or.

Trésors de guerre

Les objets retrouvés
lors des fouilles archéologiques
sur le site d'Alésia
et au pays arverne racontent
l'histoire à leur manière.

SERVICE DE LUXE
Manche de louche servant au service du vin – *simpulum* (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia). Caractéristique de la vaisselle en bronze produite en Italie et importée par les élites gauloises, il illustre à la fois le commerce et le mode de vie des Gallo-Romains d'Alésia. La vaisselle commune était en céramique.

© MUSÉE ALÉSIA, FONDS DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR, CONSEIL GÉNÉRAL DE LA CÔTE-D'OR. CLICHÉ DOMINIQUE GEORGY

© PHOTO RMN-THIERRY LLANSADE

LES FOUILLES DE L'EMPEREUR

Canthare dit « Canthare d'Alésia », en argent et argent doré (Saint-Germain-en-Laye, musée des Antiquités nationales). Il a été retrouvé en 1862 dans la plaine des Laumes par les ouvriers du commandant Stoffel, chargé des fouilles par Napoléon III, et dont ce fut la plus célèbre découverte. Orné de quatre blanches de myrte maintenues par un ruban, il est daté entre 50 av. J.-C. et 100 apr. J.-C.

© MUSÉE ALÉSIA, FONDS DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR, CONSEIL GÉNÉRAL DE LA CÔTE-D'OR. CLICHÉ DOMINIQUE GEOFFROY.

ROME UNIVERSELLE

Relief sculpté représentant la triade capitoline (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia), c'est-à-dire les trois divinités qui étaient honorées à Rome, dans le temple de Jupiter Capitolin, sur le Capitole : Jupiter assis, entouré par Junon à sa gauche, la main sur son épaule, et Minerve à sa droite, à laquelle il semble s'adresser. Ce relief, daté de la fin du Ier siècle (époque flavienne), ornait sans doute le temple principal de la ville gallo-romaine, vraisemblablement dédié à Jupiter.

US ET COUTUMES

Gobelets et bouteille en verre d'époque gallo-romaine retrouvés dans des maisons de la ville gallo-romaine d'Alésia (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia). La profusion des objets du quotidien qui ont été mis au jour par les archéologues rend très concrète cette civilisation disparue.

PHOTOS : © MUSÉE ALÉSIA, FONDS DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR, CONSEIL GÉNÉRAL DE LA CÔTE-D'OR, CLICHÉ DOMINIQUE GEOFFROY

L'ILLUSTRE INCONNUE

Buste de femme en bronze, vers 50 apr. J.-C. (Alise-Sainte-Reine, musée Alésia). De facture magnifique, il a été découvert en 1912 dans le quartier de l'ancienne Alésia dit « En Surelot », où ont été trouvés les restes (murs et pavements) d'importantes constructions gallo-romaines. Les yeux de ce buste, disparus, avaient été fabriqués à part avec des matériaux de couleur.

La guerre des Gaules sans commentaires

Par Albane Piot

61 Arioviste, à la tête des Suèves, peuple venu d'outre-Rhin, a annexé toute la Haute-Alsace et infligé de cuisants échecs aux Eduens, puis aux Séquanes et aux Arvernes. L'Eduen Diviciac se rend alors à Rome pour demander le secours du sénat romain, dont son peuple est l'allié des temps. Celui-ci met donc de façon exceptionnelle le gouvernement des deux provinces de Gaule transalpine et cisalpine entre les mains des deux consuls en charge pour l'année 60, Quintus Metellus Celer et Afranius, avec pour mission de protéger les intérêts des Eduens et des peuples amis de Rome.

60 Pompée, auréolé par ses victoires militaires sur Sertorius en Espagne et sur les pirates en Méditerranée, est revenu en Italie fin 62, après avoir conquis et organisé tout l'Orient romain. Il a vaincu quatorze nations et soumis plus de vingt rois. A son retour, le sénat lui a accordé deux jours de triomphe. Pompée est au faîte de sa gloire. Sur la route, il a multiplié les escales dans les cités grecques d'Orient qui lui faisaient fête et qui l'ont comblées de dons. Tant de puissance et d'aura a fait redouter à Rome qu'il n'en profite pour marcher sur la ville. Mais Pompée a choisi d'obéir aux lois de la République plutôt que de s'emparer du pouvoir par la force, et il a licencié son armée. Il attend, avec de plus en plus d'impatience, que le sénat ratifie l'organisation qu'il a imposée aux régions d'Orient et assigne des terres à ses vétérans, conformément aux promesses qu'il leur a faites.

Pendant ce temps, à Rome, Crassus utilise son immense richesse pour aider financièrement les sénateurs endettés et s'assurer ainsi un soutien politique.

César revient d'Espagne où il a exercé un grand commandement provincial comme propréteur (61-60). Après avoir accompli ses premiers exploits militaires, il vient chercher à Rome un triomphe ou l'élection au consulat. Les trois hommes n'ont pas les mêmes ambitions, ni le même programme politique : si Crassus, à la richesse considérable et César, criblé de dettes mais plein d'ambition, sont du parti des *populares*, Pompée a appartenu dans sa jeunesse au clan de Sylla, qui s'était appuyé sur l'aristocratie sénatoriale contre son rival Marius, même s'il s'en est écarté depuis pour poursuivre une aventure personnelle. Tous trois partagent un même désir de puissance et rencontrent un commun obstacle à son accomplissement : l'aristocratie conservatrice du Sénat, les *optimates*, qui domine, de fait, la République. En 60, Pompée, Crassus et César décident d'unir leurs influences et leurs intrigues pour changer la donne. Ils concluent un pacte secret, que l'on appellera le premier triumvirat.

Août 60 Grâce à cette alliance, César est élu consul pour 59 par les comices (assemblées du peuple disposant du pouvoir d'élire les magistrats), en compagnie d'un obscur Bibulus avec lequel il avait déjà été édile et qu'il réduit bien vite à l'impuissance.

59 Le sénat, pris de court, n'a pu s'opposer à cette élection. Mais il tente de manœuvrer pour qu'à la sortie du consulat, César n'obtienne pas de promagistrature provinciale importante. A cette intention, il déclare provinces consulaires pour l'année 58 les Silvae Caliesque, deux petits districts d'Italie méridionale. César fait intervenir le tribun Publius Vatinius, qui lui fait concéder par plébiscite le gouvernement des provinces de Gaule cisalpine et d'Illyricum (Italie du Nord et Dalmatie) pour une durée exceptionnelle de cinq ans, avec trois légions, le droit de choisir lui-même ses légats et celui de fonder des colonies. Le sénat, craignant que César ne parte en campagne contre les Daces (en actuelle Roumanie) et ne se taille

CARTES : GUIDE

la part du lion dans ces riches contrées, il ajoute finalement la Gaule transalpine et une quatrième légion pour le détourner de ce projet. César possède ainsi les moyens de se lancer dans l'une de ces expéditions conquérantes qui seules apportent aux magistrats victorieux, outre gloire et richesse, une supériorité capable de leur permettre de s'imposer politiquement à Rome. En contrepartie de son élection, remportée grâce aux interventions de Pompée et de Crassus malgré l'opposition du sénat, César fait voter les mesures réclamées par Pompée depuis son retour d'Orient. En outre, il lui donne en mariage sa fille Julia. Pour complaire à Crassus, il diminue d'un tiers les charges pesant sur les publicains de la province d'Asie (Crassus détenait d'importantes participations dans ces sociétés).

La même année, le sénat reconnaît au Sueve Arioviste (et bien qu'il soit l'ennemi des Eduens, alliés de Rome), le titre de roi et va même jusqu'à lui décerner celui d'ami du peuple romain. Il semble que ni Rome ni César ne comptent alors intervenir dans les affaires de la Gaule intérieure, préférant s'allier à tous les partis en présence.

Par ailleurs, les trois légions de Cisalpine de César sont stationnées à Aquilée (dans l'actuelle Vénétie). S'il n'y a, alors, aucune menace d'invasion dans cette région, la perspective de repousser les frontières de l'Empire romain vers le Danube a pu séduire César. L'alliance avec Arioviste constituerait dans ce cas une garantie, son royaume constituant une zone tampon à l'Ouest, qui laisserait l'Est ouvert à la conquête. Ceci reste une hypothèse et les événements en décidèrent quoi qu'il en soit autrement.

Fin mars 58 César, qui a quitté le consulat depuis le 1er janvier, est encore à Rome lorsqu'il apprend que les Helvètes, qui habitent le plateau suisse entre le Jura et les Alpes, s'apprêtent à pénétrer en Gaule pour aller s'installer dans l'Ouest du pays, chez les Santons (dans la région de Saintes, en Charente). Avec leurs alliés, les Rauraques de la région de Bâle et les Boïens du Norique, mais également des Tulinges et des Latoviques, ils sont près de 360 000 Barbares à se retrouver au bord du Rhône, à proximité de Genava (Genève), agglomération allobroge dépendant de la Province romaine. César quitte Rome de façon précipitée, fait lever dans toute la Gaule transalpine le plus de soldats possible, gagne Genava avec la seule légion qui soit stationnée là, et fait couper le pont sur le Rhône. Dès qu'ils apprennent l'arrivée de César, les Helvètes lui envoient des ambassadeurs afin de lui demander l'autorisation de traverser la Province en l'assurant qu'ils n'y commettraient aucun dégât. Mais César rappelle opportunément le cauchemar de l'invasion des Cimbres et des Teutons (en 102-101 av. J.-C.). Un peuple helvète avait alors mis à mort le consul L. Cassius et défait son armée. Il leur interdit donc le passage du Rhône en faisant construire sur ses rives un mur haut d'environ 4,80 m et long de 28 km. Les Helvètes doivent renoncer. Ils décident alors de passer par le Jura et le Morvan avec l'accord des Séquanes et des Eduens.

César rentre en Italie, rappelle ses troupes d'Aquilée, lève deux nouvelles légions, retraverse les Alpes. Il mène son armée jusque chez les Ségusiaves autour de l'actuelle ville de Lyon. Alerté par les Ambarres (un peuple de Gaule indépendante) et les Allobroges (habitants de notre Dauphiné) qui se sentent menacés par les Helvètes, il se lance à leur poursuite.

Juin 58 Plusieurs batailles sont engagées, l'une conduite par Labienus sur les bords de la Saône (appelée l'Arar par Plutarque), l'autre, victoire éclatante, près de Bibracte, capitale des Eduens. Les envahisseurs sont renvoyés chez eux, après avoir dû céder armes et otages. De toute la Gaule, des députés viennent féliciter César. Lors d'une assemblée secrète, les chefs gaulois sollicitent sa protection contre les «*Germains d'Arioviste*» qui menacent le Centre-Est.

S'ensuit une seconde campagne qui va mener les légions romaines au nord de la Celtique, jusqu'en Alsace. Arioviste refuse de négocier. L'armée romaine s'effraie de devoir affronter ces Germains redoutés : un discours de César prononcé lors d'une station à Besançon, change la panique en enthousiasme. L'affrontement a lieu sans doute au sud des Vosges, peut-être près de Mulhouse, et se solde pour César par une écrasante victoire. Les Sueves repassent le Rhin.

Hiver 58-57 En une saison, César a établi un véritable protectorat sur tout le glacis nord de la Transalpine. Avant de repartir lui-même en Cisalpine pour l'hiver, il choisit de faire hiverner ses troupes chez les Séquanes, dans le Jura, et non de les ramener dans sa province, laissant ainsi entrevoir ses nouvelles ambitions.

57 César concentre ses efforts sur les Belges, soupçonnés de conspirer contre Rome. De fait, une victoire contre les Belges, redoutables guerriers et principale menace pour la présence romaine, lui livrerait le nord du pays jusqu'au Rhin et impressionnerait tous les autres peuples. De défensive et fortuite qu'elle semble avoir été au début, la guerre des Gaules devient ainsi une entreprise de conquête.

César lève deux nouvelles légions en Cisalpine, rejoint son armée en Gaule, met en déroute une armée d'environ 300000 hommes sur l'Aisne, vers Berry-au Bac. Après la bataille de l'Aisne, il défait successivement les Suessions, les Bellovaques, puis les Nerviens sur les bords d'une rivière que César appelle Sabis, qui peut être la Selle ou l'Escaut.

Le Romain assiège Atuatuca, capitale des Atuatuques (peut-être Namur, ou Tongres, ou Liège), qui feint de se rendre avant d'assaillir les Romains par surprise. César est impitoyable : tous les Atuatuques qui ne sont pas morts dans la bataille sont vendus comme esclaves. Dans le même temps, le légat P. Crassus, fils du triumvir, obtient la soumission des peuples armoricains.

Avant de regagner l'Italie pour l'hiver (il se rend en Italie du Nord et en Illyrie durant la mauvaise saison pour y remplir ses devoirs de proconsul : tenir ses assises et rendre la justice), César, qui sent que la situation reste incertaine, répartit ses troupes entre le cours inférieur de la Loire et la Belgique, à proximité des régions récemment soumises. A Rome, le sénat lui décrète l'immense honneur de quinze jours de supplications (prières publiques accompagnées de festivités, qui ne duraient habituellement que cinq jours).

Printemps 56 Alors que César se trouve encore en Cisalpine, le sénat menace de remettre en cause les attributions des triumvirs. Crassus se rend alors de Rome à Ravenne pour rencontrer César. Pompée revenu également à Rome après un voyage en Sardaigne, rejoint les deux hommes à Lucques, sur la frontière de l'Italie.

15 avril 56 Lors d'entretiens secrets, les trois hommes renouvellent leur alliance et décident des mesures nécessaires pour reprendre en main le sénat. Il est convenu que Pompée et Crassus se présenteront au consulat pour 55, barrant ainsi la route à Lucius Domitius Ahenobarbus, l'un des ennemis de César et recevront ensuite de grands commandements en Espagne et en Syrie. Devenus consuls, ils prolongeront de cinq ans le proconsulat de César.

En Gaule, la rébellion redoutée à la fin de l'année 57 éclate chez les Vénètes qui refusent de fournir du blé aux légions et entraînent à leur suite la plupart des peuples de l'Océan, c'est à dire de la Loire jusqu'au Pas-de-Calais. César trouve à une belle occasion de marcher contre un peuple puissant, riche, stratégiquement situé et doté d'une bonne marine. Il disperse ses troupes entre les zones qui lui paraissent le plus menacées, il envoie Labienus chez les Trévires (peuple de Gaule Belgique, dont le territoire se situait entre les Ardennes et le Rhin, qui a donné son nom à la ville de Trèves) afin de maintenir les Belges dans l'obéissance et de prévenir une éventuelle attaque des Germains. Il dépêche Crassus en Aquitaine pour empêcher ces peuples de venir soutenir les Gaulois de l'Océan, et Sabinus au nord de l'Armorique chez les Unelles, les Coriosolites et les Lexoviens. Lui-même se charge des Vénètes, détruit leur imposante flotte au terme d'une journée entière de bataille navale : César est maître de la mer. De son côté, Sabinus remporte une victoire éclatante sur les peuples du Cotentin et leurs voisins. Crassus, avec plus de difficultés, triomphe tout de même sur une coalition de peuples d'Aquitaine, et reçoit la soumission de la majeure partie du pays.

Fin de l'été 56 César tente une campagne contre les Ménapes et les Morins (peuples vivant dans la partie occidentale de la Flandre actuelle), mais ceux-ci, comprenant qu'il ne leur serait pas possible de vaincre les légions romaines en bataille rangée, se replient dans des forêts et des marécages, attaquant à l'improviste. César décide d'abattre la forêt, mais le mauvais temps s'installe et le contraint à renoncer. Il fait prendre ses quartiers d'hiver à son armée.

Janvier 55 Pompée et Crassus sont élus consuls. Pour cela César a dépêché de leurs quartiers d'hiver, de Normandie et du Maine, de nombreux « permissionnaires » sous la conduite de P. Crassus (environ deux mois de marche et autant pour le retour !).

Mars 55 Le tribun Trebonius fait adopter une loi accordant pour cinq ans les deux Espagnes à Pompée et la Syrie à Crassus. Les deux consuls en font immédiatement voter une autre, la loi Licinia Pompeia, prorogeant l'imperium de César en Gaule pour cinq ans également, le sénat s'interdisant de discuter de son remplacement avant le 1er mars de l'année 50.

César est au sommet de sa gloire : toute la Gaule est occupée. Il tente alors de mener

ses legions dans des contrees «exot ques», en Germanie et en Bretagne. Les Usipètes et les Tenctheres, deux peuples germani ques, chassés par les Sueves, ont passé le Rhin et se sont emparés du pays des Ménapes : César les anéantit.

Fin juin ou début juillet 55 César fait construire un pont sur le Rhin, traverse lui-même e fleuve ravage le pays des Sicambres, renforce ses liens avec les Ub ens. Au bout de dix-huit jours, il repasse le fleuve, coupe le pont et, bien que l'on soit deja à la mi-jui let, decide une expédition en Bretagne (Angleterre).

27 août 55 De nuit, avec 80 va sseaux transportant deux légions et 50 navires de guerre armés, César traverse la Manche, arrive devant les falaises de Douvres au petit matin. Des troupes en armes l'attendent. César débarque sur une plage, 10 km plus loin. Les combats contre les Bretons sont acharnés. Quatre jours plus tard, une nuit de p eine lune, une tempête détruit de nombreux bateaux gaulois. Les Bretons attaquent. César réussit à l'emporter, mais décide de regagner le continent, où ses troupes se heurtent à nouveau aux Morins et aux Ménapes, toujours sans succès.

Ces expédit ons peuvent certes être considérées comme des échecs; n'importe, César a, la même année, dominé le Rhin et l'Océan et porté les armes romaines aux l mites occ dentales du monde connu. Le sénat vote vingt jours de supplications, cinq de p us qu'en 57.

Juin 54 César regagne la Gaule inté r eure au début du mois de juin. Selon ses ordres, ses troupes ont fabr qué 600 navires de transport et 28 va sseaux longs. Il ordonne un rassemblement à Portus It us (Calais ou Boulogne) pour repasser en Bretagne, sous prétexte que les Bretons ne lui ont pas envoyé les otages qu'ils lui avaient promis. Avant son départ, i doit mater la révolte d' ndutiomar le Trévire, puis celle de l'Edu en Dumnorix, qui retarde à son tour e départ en s'enfuyant avec ses cavaliers : César le fait rattraper et mettre à mort.

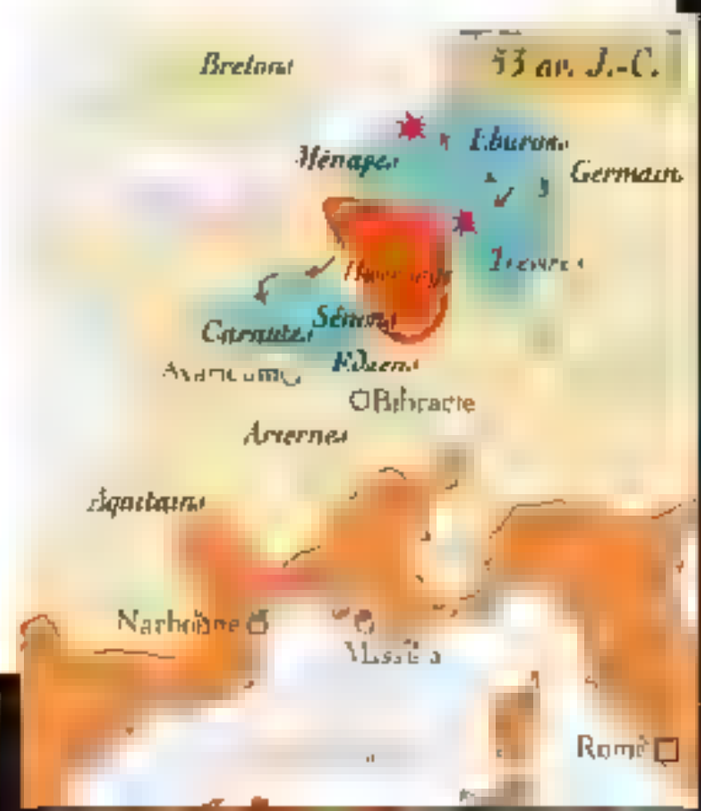
Août-septembre 54 L'embarquement se fait au début du mois d'août. Cette fois, César pénètre dans l' ntérieur du pays, bat les Bretons de la vallée de la Tamise qui se sont unis sous le commandement d'un chef aux armées : Cassivellaunos. Mais l'expéd tion est difficile et les Romains obtiennent seulement de ces quelques peuples une soumission et une promesse de tribut assez théorique.

A son retour de Bretagne, César apprend la mort de sa fille Julia, l'épouse de Pompée, âgée de 29 ans. En Gaule, le blé manque et i doit d stribuer ses légions pour leurs quartiers d h vernage dans un p us grand nombre de cités, depuis la Normand e jusqu'au Rhin, autour du quartier généra basé à Samarobriva (Amiens).

Lui-même s'apprête à regagner l'Italie orsque les Eburons (peuple de Gaule Be gique établi entre la Meuse et le Rhin, en Ardenne belge), avec à leur tête e redoutable Ambiorix, anéantissent quinze cohortes (une légion et demie) cantonnées au camp d'Atuatuca : revers le plus grave depuis le début de la guerre, il prouve à César que sa domination sur les Gaules est encore fragile et incomplète.

Suivant l'exemple des Eburons, la révolte éclate un peu partout. César réagit vite, dégage le camp de Q. Cicéron, le frère de l'orateur, qui se trouvait chez les Nerviens, vers Binche (en Be gique, dans l'actuel e province de Hainaut), assiégé par les Eburons et es Nerviens coalisés. Si Amb orix est battu, il reste insa sissable. Mais les révoltes sont matees.

53 Avant la fin de l'hiver 54-53, César demande à Pompée de lui envoyer trois légions récemment levées en Italie. La guerre reprend bien avant la «saison normale» César livre bataille sur bataille dans toute la Belgique. Il décide de passer une nouvelle fois le Rhin *«d'abord parce que les Germains avaient envoyé des secours aux Trévires contre lui et ensuite pour que Ambiorix ne pût trouver refuge chez eux»*



(*Commentaires*, livre VI, 9). Dans les *Commentaires*, deux excursus célèbres sur les Gaulois et les Germains consacrent le Rhin comme frontière et masquent peut-être aussi les insuccès militaires. A son retour, il coupe le pont et fait construire sur la rive gauche du fleuve une tour et un camp fortifié où il laisse douze cohortes. Puis il se lance à nouveau à la poursuite d'Ambiorix. Il divise son armée en trois pour prendre en tenaille le pays éburon et son insaisissable chef.

Eté 53 César apprend que Crassus et son armée ont été anéantis par les Parthes, les aigles perdues, la tête tranchée de l'imperator moquée dans une mascarade triomphale : un membre du triumvirat a disparu. Seul Pompée reste à Rome. César se propose d'épouser sa fille. Pompée refuse préférant s'écarter des *populares* et se rapprocher des *optimates*. César demande alors au sénat l'autorisation de proroger jusqu'au 1er janvier 48 son commandement en Gaule, qui lui conférait une certaine immunité, et de poser sa candidature pour un nouveau consulat sans venir à Rome.

Janvier 52 A Rome, Clodius, l'«agent» de César, auquel il avait confié la tâche d'affaiblir le pouvoir sénatorial, est tué par les hommes de son ennemi juré, Milon. Pompée est nommé seul consul, chargé avec les pleins pouvoirs, de *«veiller au salut de la République»*. César obtient de pouvoir poser sa candidature au consulat *in absentia*, à l'issue de son proconsulat. Mais le terme du proconsulat n'est alors pas précisé. Pour César la loi Licinia Pompeia qui a prorogé son proconsulat de cinq ans a pris effet à l'issue de son premier proconsulat et doit donc le mener jusqu'au 31 décembre 49. Mais les *optimates* estiment au contraire que la loi constituait un nouveau départ et que le proconsulat doit s'achever en février 49. Ce malentendu sera l'un des prétextes de la guerre civile.
En Gaule, l'insurrection éclate. Les Carnutes, résolus à lutter pour leur *«libertas»*, ont massacré les commerçants romains de leur chef-lieu Cenabum (Orléans). A leur suite, la révolte s'étend à tous les peuples du Centre-Ouest, même aux Arvernes restés neutres jusqu'alors. Un jeune chef s'est mis à leur tête : Vercingétorix, qui prétend envahir la Province romaine.
César est à Ravenne lorsqu'il apprend les événements. Il lève des troupes fraîches en Transalpine, franchit les Cévennes enneigées pour prendre les Arvernes par l'arrière, ravage leur pays, gagne Vienne, pour rassurer les habitants ou pour s'approvisionner, puis rejoint le gros de l'armée, sans doute à Sens. Il reprend Vellaunodunum (Montargis ou Château-Landon), Cenabum (Orléans), Noviodunum, assiège Avaricum (Bourges). Après un long siège de vingt-cinq jours, Bourges est prise d'assaut, ses habitants massacrés. César divise ses troupes, confie à Labienus quatre légions et une partie de la cavalerie pour livrer bataille dans le bassin parisien.

Mai-début juin 52 César lui-même vient investir Gergovie, la capitale arverne (près de Clermont-Ferrand). Avant l'assaut, il apprend la trahison du chef éduen Litaviccos. Sans doute faute de troupes assez nombreuses et par manque de discipline, son assaut est repoussé. César renonce. Au lendemain de Gergovie, les Gaulois hésitants rallient le camp de Vercingétorix. Parmi eux, les Eduens abandonnent la cause romaine.

Mi-juin 52 César se dirige vers Sens. De son côté, Labienus remporte une belle victoire sur une armée gauloise conduite par l'Auvergnat Camulogène à Lutèce, dans la plaine d'Auteuil ou la plaine de Grenelle. Mais cette défaite n'affecte pas Vercingétorix, qui continue à rallier des peuples. A Bibracte une assemblée de chefs gaulois le confirme dans son autorité et sa stratégie. Vercingétorix pratique la tactique de la terre brûlée, détruisant tout sur son passage afin de couper les approvisionnements de César, refuse le combat en rase campagne. Il fait diversion sur la Province, défait les peuples alliés de Rome, les Allobroges, puis les Helviens. César, parti de Sens, fait retraite de toute urgence, pour empêcher la perte de la Province. Constatant son infériorité en cavalerie, il recrute secrètement des cavaliers et des fantassins légers chez les Germains. Grâce à ces derniers, lorsque Vercingétorix lui offre un combat de cavalerie près des sources de la Seine (près de Montbard ou au nord de Dijon), il bat l'armée gauloise. Vercingétorix se réfugie dans Alésia.

CARTES : © IDÉ

1er août 52 A Rome, Pompée s'associe comme consul un adversaire de César : Scipion ; autre ennemi du proconsul, Caton pose sa candidature au consulat pour l'année suivante.

Août-septembre 52 A Alésia, César enferme Vercingétorix dans une double ligne de fortifications et le prive de toutes ressources. Un premier combat de cavalerie se solde par un échec pour les Gaulois. Rapidement, les assiégés doivent se séparer des bouches inutiles et expulsent les femmes, les enfants, les vieillards et les malades, qui mourront de faim. Avant d'être isolé de l'extérieur, Vercingétorix a fait demander aux peuples gaulois une armée de secours. Lorsqu'elle arrive enfin, les assiégés sortent de l'oppidum. Les combats sont longs et meurtriers. Au bout du troisième assaut, l'armée de renfort, estimant qu'elle ne pourra pas venir à bout des Romains, décide d'abandonner Alésia à son sort. Vercingétorix doit capituler il se rend le lendemain de la bataille et restera prisonnier six ans avant d'être exécuté en 46, à Rome, dans la prison du Tullianum.
Après cette bataille, César envoie ses légions prendre leurs quartiers d'hiver et se retire lui-même à Bibracte. En quelques semaines, il rédige *De Bello Gallico* et l'envoie à Rome, qui lui accorde vingt jours de supplications. Le livre VIII racontant les campagnes des années 51 et 50 sera rédigé quelques années plus tard par Aulus Hirtius, l'un de ses collaborateurs et amis.

51 En réalité, après Alésia, rien n'est fini. César poursuit la répression contre les Bituriges (dans le Berry), les Carnutes (Orléanais), puis les Belges et les Aquitains. Les Bellovaques (Beauvaisis) constituent une coalition avec les Ambiens (Amiens), les Aulerques Calètes (Caux), les Véliocasses (Rouen), les Atrébates (Artois) et même des Germains pour s'enrichir au détriment des Suessions (Soissons) qui étaient placés sous le contrôle des Rèmes, alliés fidèles des Romains. César en vient à bout au terme d'une véritable guerre de cinq mois. Labienus s'en va soumettre les Trévires. Ambiorix d'Éburon est encore poursuivi sur son territoire, ravagé par les légions romaines. Ambiorix s'exile en Germanie.
Puis César s'emploie à soumettre les peuples du Sud-Ouest. Les derniers rebelles mènent une résistance désespérée à Uxellodunum (peut être le Puy d'Issolu, dans le Lot ou bien Capdenac). Il faut deux mois de siège à César pour en venir à bout : pour l'exemple, il fait trancher la main à tous les assiégés qui ont combattu.
Toute la Gaule est vaincue, prête à être romanisée. César sort de la guerre auréolé d'un prestige immense, gavé de richesses. Il passe l'hiver à Nemetocenna (Arras), afin de surveiller ces provinces que le moindre prétexte peut encore porter aux armes. Il se les concilie en traitant les cités avec honneur et en récompensant les chefs.
Pendant qu'il achève la conquête de la Gaule, César demande à nouveau au Sénat la prorogation de son commandement, l'autorisation de poser sa candidature au consulat sans avoir à être présent à Rome et la dissolution de l'armée de Pompée, auquel cas il promet de dissoudre également la sienne. Il propose en fait un retour à la vie civile, de se soumettre au fonctionnement des institutions mais à la condition de bénéficier d'une immunité. Ses ennemis politiques à Rome font en sorte que le Sénat ne réponde pas.

50 César rentre en Cisalpine. Mais il repart bien vite à Nemetocenna, faire une démonstration de force chez les Trévires.

13 novembre 50 Pompée demande le rappel de César, qui quitterait alors sa province et son armée, sous prétexte que selon lui et les adversaires de César, son proconsulat arrive à son terme (le 28 février 49). En fait il veut désarmer César.
Rome lui demande de rendre deux légions prêtées par Pompée afin de renforcer la province de Syrie dans sa lutte contre les Parthes. César s'exécute.
La rupture entre Pompée, héraut des *optimates*, et de César, héraut des *populares*, est définitive. Mais César sait qu'il peut désormais compter sur le soutien de la Gaule intérieure. Il est prêt à marcher sur l'Italie, fort d'une armée très entraînée et d'innombrables auxiliaires.

26 novembre 50 César gagne Ravenne, avec plusieurs légions. Il fait une série de propositions à ses adversaires, toutes modérées pour manifester de la bonne volonté mais pas assez pour l'affaiblir vraiment. Les *optimates*, voyant le piège, refusent à chaque fois.

7 janvier 49 A l'instigation de Pompée, le sénat dépose César et nomme Domitius Ahenobarbus proconsul des Gaules. Les tribuns de la plèbe opposent aussitôt leur veto. Le sénat réplique en annulant le veto et proclamant le sénatus-consulte ultime qui désigne César comme ennemi public, que tout citoyen doit mettre à mort. Certains tribuns de la plèbe, parmi lesquels Marc Antoine, rejoignent César à Ravenne.

12 janvier 49 César franchit avec son armée le Rubicon, petit cours d'eau marquant la limite entre la province de Cisalpine et l'Italie, et entre ainsi dans l'illégalité puisque son commandement militaire se limite juridiquement à la Gaule. La guerre civile commence.

EN COUVERTURE

© ILLUSTRATIONS : AKG-IMAGES/PETER CO

ÉTAT DE SIÈGE Ci-dessous : à Alésia, l'armée romaine a édifié un double système de lignes de fortifications verrouillant la plaine des Laumes. Toute une série de pièges précédaient une enceinte de bois reliant entre elles des tours de guet, placées tous les 24 mètres.

A gauche cavaliers gaulois. Ils forment l'elite de l'armée de Vercingétorix. Ils sont armés d'une grande épée et d'une lance. Les plus riches portent une cotte de mailles et un casque. En bas, fantassin gaulois avec des braies. Son armement se distingue peu de celui du fantassin romain. Tous les hommes portent des protège-joues. Le bouclier est plus lourd et moins maniable que celui des Romains.

À armes égales

C'est la discipline, l'entraînement et la science du siège qui ont fait la différence à Alésia. L'armement des protagonistes était presque analogue. Et le nombre jouait en faveur des Gaulois.

ROMAINS A gauche : le légionnaire porte un casque dont le panache est orienté selon le grade : à droite et à gauche du bouton sommital pour les centurions *(à droite)*. La cuirasse pouvait être une cotte de mailles à anneaux, la *lorica hamata*, ou une cuirasse dure à écailles, la *lorica squamata*. Le bouclier, ovale et convexe, est doté de renforts métalliques pour frapper l'adversaire au menton. En son centre, l'*umbo*, demi-sphère de fer, servait à détourner les flèches et les javelots, ou à frapper l'ennemi. Les armes de combat sont le glaive, le poignard et le javelot ou *pilum*. A droite : le *vexillum*, l'étendard de la cavalerie.

Par Albane Piot, Pascale de Plélo et Frédéric Valloire

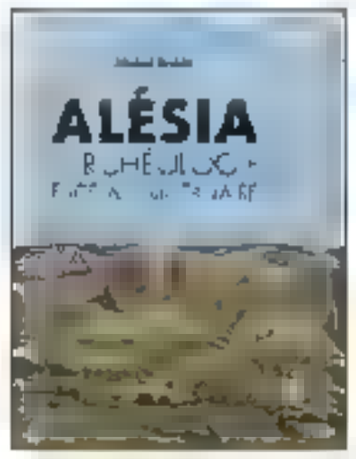
Bibliothèque gallo-romaine

Alésia. Un village, une bataille, un site

Jean-Louis Voisin

C'est le récit clair et simple, et pourtant précis, érudit, de l'histoire d'Alésia : l'histoire d'une bataille replacée dans le contexte général de la guerre des Gaules, et plus profondément dans celui de l'affrontement séculaire entre Rome et les Gaulois, ainsi que l'histoire d'un site. Un site qui fut l'objet d'un débat quant à son authenticité. L'auteur tranche : Alésia est à Alise-Sainte-Reine. Et voici son histoire racontée avec un sens exceptionnel du récit, une pédagogie qui rend lumineuses les questions les plus complexes. *PDP*

Editions de Bourgogne, « Patrimoine », 224 pages, 18,50 €.



Alésia. L'archéologie face à l'imaginaire

Michel Reddé

Écrit par l'un des deux maîtres d'œuvre des fouilles les plus récentes d'Alise-Sainte-Reine, ce bel album se propose de *« divulguer auprès d'un large public, qui n'a guère accès aux publications érudites, les principaux éléments d'un dossier complexe »* : le dossier Alésia. Pari tenu : la bataille et sa redécouverte revivent au fil d'une enquête pleine de rebondissements, de disputes et de passions. Non content de rendre le dossier scientifique abordable, Michel Reddé communique au lecteur son enthousiasme pour le sujet. Excellent. *AP*

Editions Errance, « Hauts lieux de l'histoire », 216 pages, 36 €.

Le Dossier Vercingétorix

Christian Goudineau

En 1828, Vercingétorix, ressuscité par des historiens pétris de romantisme, constitue un symbole, un monument de patriotisme, *« le parti national contre l'affreux parti romain »*. Depuis, et selon les époques, il fut invoqué à l'appui des causes les plus contradictoires. Sa légende imprègne toujours l'imaginaire commun, mais de manière équivoque. Qui était-il en réalité ? Ce livre fournit toute la documentation dont on dispose pour répondre, raconte la construction du mythe, commente les textes antiques consacrés au chef gaulois, les données fournies par l'archéologie. On a là une somme. Elle reprend un certain nombre d'entretiens de l'auteur avec des spécialistes, et ceux-ci rendent la lecture distrayante tout autant qu'instructive. *AP*

Actes Sud/Errance, 345 pages, 22,71 €.

César, chef de guerre

Yann Le Bohec

César tint sa gloire et sa puissance, dès son vivant et pour la postérité, de ses exploits militaires. Ce sont eux qui lui permirent d'accéder au pouvoir absolu. D'abord la guerre des Gaules, et puis la guerre civile. Ce livre présente César stratège et tacticien, montre comment il devint chef de guerre et comment il le fut tout au long de sa vie. On le suit dans ses réflexions, ses alliances, ses inimitiés, la formation de son armée, ses campagnes de part et d'autre de la Méditerranée. Une formidable étude et, qui plus est, très agréable à lire. *AP*

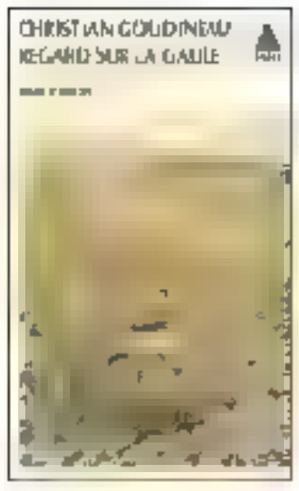
Editions du Rocher, « L'Art de la guerre », 512 pages, 22,50 €.

César et la Gaule

Christian Goudineau

Paru en 1990, ce livre raconte les origines de la guerre des Gaules : les conflits anciens entre Romains et Gaulois, la carrière de César, et la guerre elle-même, il présente les antagonistes, leur armement, leurs forces et leurs faiblesses, leurs stratégies, et aussi les alliances, les trahisons, l'esclavage, l'économie née de la conquête. Le tout dans un style enlevé, très agréable à lire. Un livre passionnant écrit par un passionné. *PDP*

Seuil, « Points Histoire », 389 pages, 9,10 €.

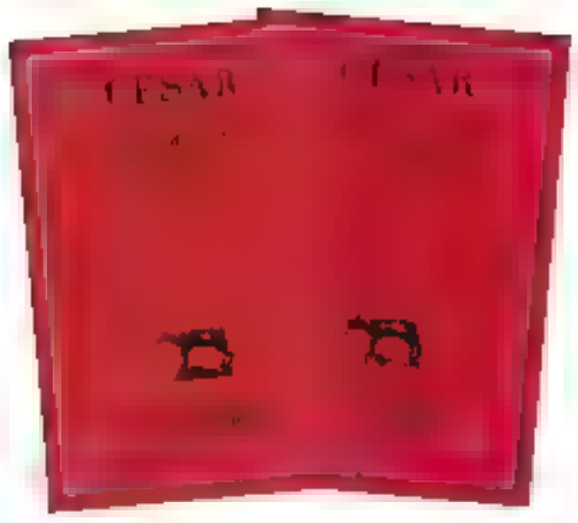


Regard sur la Gaule

Christian Goudineau

Ce livre est à la fois un panorama de l'histoire de la Gaule, depuis les débuts de l'âge du fer jusqu'à la fin du Haut-Empire, et un itinéraire intellectuel personnel. Il rassemble des articles publiés par l'auteur tout au long de sa vie de chercheur, que ce dernier présente et commente avec érudition, simplicité et recul. Comme tous les textes de Christian Goudineau, il se lit avec facilité et plaisir. La première édition de ce recueil date de 1998. Mais il demeure un ouvrage de référence. *PDP*

Actes Sud, « Babel », 576 pages, 10,70 €



Guerre des Gaules **César**

La guerre des Gaules, racontée par César lui-même. Il rédige ce texte après la bataille d'Alésia, durant l'hiver 52 av. J.-C. qu'il passe à Bibracte, comme un compte rendu au Sénat, qui lui attirera puissance et gloire à Rome. Bien sûr, le général use de procédés rhétoriques pour tourner les événements, même les échecs, à son avantage. Mais il reste que ce texte est la seule source de première main qui nous soit parvenue, un texte unique en son genre, un monument à la fois historique et littéraire. La collection « Budé » en propose la meilleure des traductions, en édition bilingue, assortie de cartes éclairantes. *AP*

Les Belles Lettres, « Budé », 2 vol., 247 et 520 pages, 35,50 € chacun.

La Véritable Histoire de Jules Cesar

Textes réunis et commentés par Jean Malye

Le parti pris est ici de revenir aux sources retrouver César tel qu'il fut raconté par ses contemporains ou par lui-même. Voici donc sa vie, reconstituée par la juxtaposition d'extraits de textes antiques, de la main de César lui-même, ou de Suétone, Plutarque, Cicéron, Lucain, ou les Grecs Dion Cassius et Appien. Un formidable document. *AP*

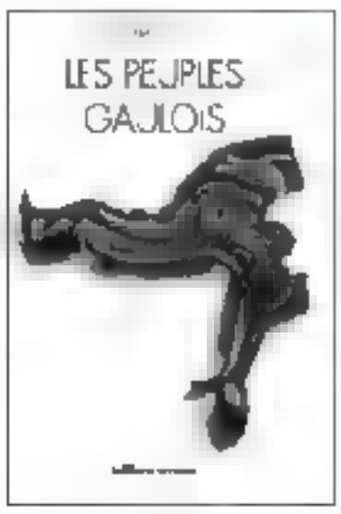
Les Belles Lettres, « La Véritable Histoire de... », 448 pages, 25,40 €.

La Gaule retrouvée

Pierre Pinon

Dans l'esprit de la collection « Découvertes Gallimard », ce petit livre, très illustré, fourmille d'informations ; il raconte comment la France a redécouvert la Gaule, l'histoire de l'archéologie, les idéologies qui l'ont accompagnée, et présente les découvertes matérielles qui nous ont permis de renouer avec notre histoire. *PDP*

Gallimard, « Découvertes Gallimard. Archéologie », 176 pages, 14,70 €.



Les Peuples gaulois. IIe-Ier siècle av. J.-C.

Stephan Fichtl

Sur un sujet difficile, voici un exposé clair, complet, précis, illustré par des séries de cartes indispensables et lisibles. Professeur d'archéologie à l'université François-Rabelais de Tours, l'auteur montre comment l'espace gaulois était organisé en cités (*ciuitates*, écrit César), avec un sanctuaire, une capitale et une certaine unité culturelle. Ces réalités politiques et territoriales aux frontières définies, que Fichtl restitue autant que faire se peut, sont liées entre elles de façon hiérarchisée. Chacune y trouve sa place. Si elles donnèrent presque toutes naissance aux cités de l'époque romaine, reste deux questions abordées avec prudence quand et pourquoi apparaissent-elles ? Un ouvrage sans équivalent. *FV*

Editions Errance, « Les Hespérides », 256 pages, 39 €.

Alésia. **Collectif**

Coéditée par le MuséoParc Alésia, cette bande dessinée est le fruit d'une collaboration étroite entre les scénaristes et les archéologues, les historiens et les spécialistes. Chaque dessin a fait l'objet d'une analyse pointue, dans un respect scrupuleux des données historiques connues. Si le scénario laisse sa place à l'imaginaire, il brosse avec éloquence une grande fresque historique qui conduit le lecteur de Gergovie à Alésia. *PDP*

AssoR Hist & BD, 90 pages, 16 €.

L'ESPRIT DES LIEUX

© FABIAN DA COSTA

104
ATHOS NID D'ESPIONS

LA RÉPUBLIQUE MONASTIQUE DE LA MER ÉGÉE N'EST PAS SEULEMENT UNE FORTERESSE SPIRITUELLE PEUPLÉE DE MOINES. ELLE FUT AUSSI LE THÉÂTRE D'UNE INCROYABLE OPÉRATION D'ESPIONNAGE DIGNE DE JAMES BOND.

114
BROCÉLIANDE LA FORÊT ENCHANTÉE

LES DRUIDES Y ÉTAIENT ENTERRÉS, LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE L'ONT TRAVERSÉE, MERLIN Y EST TOMBÉ AMOUREUX. LA FORÊT DE BROCÉLIANDE EST UN SONGE.

© YVAN BELLEFONTAINE

118 L'HISTOIRE S'EST ARRÊTÉE À SAINT-DENIS

NÉCROPOLE DE NOS ROIS, CHEF-D'ŒUVRE DU GOTHIQUE, LA BASILIQUE SAINT-DENIS FUT AUSSI LE TÉMOIN DES PLUS GRANDS ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

ET AUSSI

LA DEUXIÈME VIE DES MEUBLES BOULLE

VISITE AU CŒUR D'UN ATELIER PARISIEN OÙ RENAISSENT MEUBLES ET OBJETS EN MARQUETERIE BOULLE.

Athos

Nid d'espions

Par Alexandre Lévy

Dans les années 1970-1980, la Bulgarie communiste de Todor Jivkov a mis en œuvre une opération d'espionnage d'envergure parmi les moines du mont Athos. L'affaire vient tout juste de refaire surface

PAGES SOMBRES

LA FORTERESSE DE L'ORTHODOXIE Au nord-est de la Grèce, entre mer et montagne, la «Republique monastique» du mont Athos s'étend sur une bande de terre de 360 km² *(photo en haut)*. L'histoire et l'organisation de la vie monastique de la péninsule commencent en 963 avec la fondation du monastère de la Grande Laure par saint Athanase l'Athonite. Dès 1054, la règle dite de l'*abaton* (inaccessible, en grec) est fixée. Elle interdit l'accès au site sacré à *« toute créature femelle »*, ce qui implique aussi les animaux à l'exception des poules dont les œufs servent à la fabrication de la peinture des icônes. Quant aux hommes qui désirent se rendre sur place, ils doivent d'abord obtenir le *diamonitirion*, un laisser-passer provisoire délivré au compte-gouttes par les autorités monastiques. Depuis 1926, Athos jouit d'un statut d'autonomie au sein de l'Etat grec, le territoire etant géré par un conseil d'administration dont les membres sont les représentants élus de chaque monastère. Aujourd'hui, la montagne sacrée abrite vingt monastères et environ un millier de moines. La grande majorité d'entre eux viennent de Grèce, mais le mont Athos accueille également des religieux de tous les pays orthodoxes, en particulier des Russes, à Pantéleimon, des Serbes, à Hilandar, et des Bulgares, a Zographe. En bas : le monastère bulgare de Zographe dont on distingue au premier plan le catholicon *(ci-contre)*.

© MDJ PHOTOS © FABIAN DA COSTA.

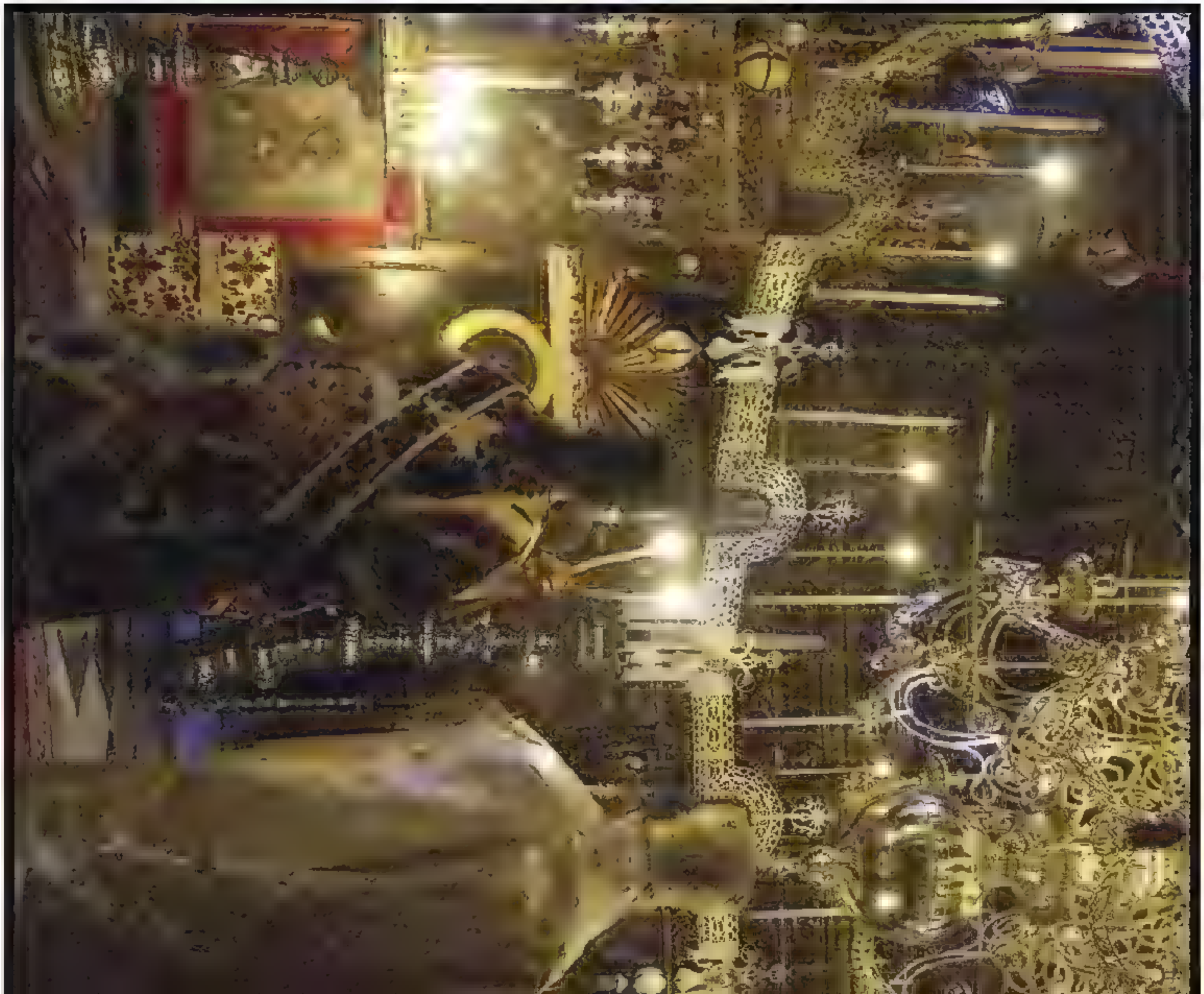
« *Pour réussir cette mission, il nous faudra des agents hautement qualifiés, capables de passer plusieurs mois sur place sans être découverts.* » L'officier qui écrit ces lignes en 1976 appartient à la Darjavna Sigurnost (DS), les services secrets de la Bulgarie communiste. Il revient d'une mission sous couverture diplomatique au mont Athos, en Grèce. Cet homme n'a sans doute pas les talents littéraires d'un Umberto Eco, mais l'opération que son rapport va déclencher réunit tous les ingrédients d'un polar historique et religieux. Jusqu'à son nom de code : « Citadelle ». « *Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour avoir entre les mains le dossier de cette opération !* » rêve aujourd'hui le chercheur Hristo Hristov, l'un des meilleurs spécialistes de la DS en Bulgarie. Trente-six ans après, la documentation sur « Citadelle » tarde à être déclassifiée, alimentant les craintes qu'elle soit détruite. Mais l'opération a bel et bien existé. Pour preuve, ces nombreux éléments apparus en filigrane dans plusieurs dossiers visant de hauts dignitaires de l'Eglise orthodoxe bulgare qui avaient collaboré avec la DS, informations qui ont été rendues publiques à la mi-janvier 2012.

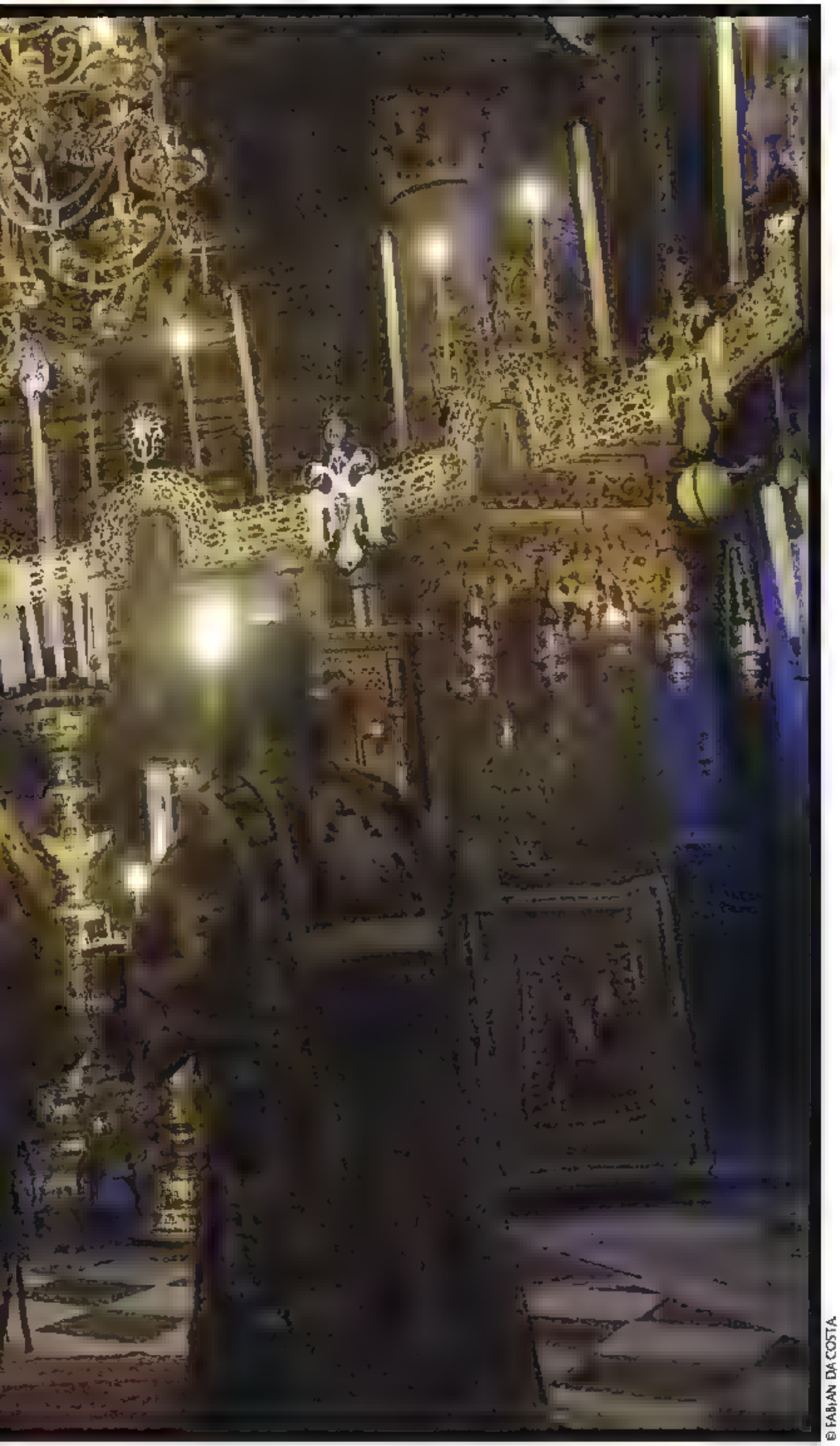
Pour comprendre la difficulté d'exécution de l'opération « Citadelle », il faut avoir à l'esprit les tours du monastère bulgare de Zographe niché dans les contreforts de la presqu'île la plus méridionale de la péninsule de Chalcidique : le mont Athos. Une véritable forteresse ! Peuplée par des moines depuis le X^e^ siècle, cette bande de terre de 360 km² entre mer et montagne jouit d'un statut d'autonomie au sein de l'Etat grec grâce au traité de Lausanne qui a mis fin au conflit entre la Grèce et la Turquie kémaliste, en 1923. Même si une majorité de moines viennent de Grèce, le mont Athos accueille des religieux de tous les pays orthodoxes. Spirituellement, cette « République monastique » dépend du patriarcat de Constantinople. Administrativement, ses vingt monastères, dont trois – Hilandar, Pantéleimon et Zographe – sont respectivement peuplés de moines originaires de Serbie, de Russie et de Bulgarie, sont gérés par un conseil élu par les communautés monastiques.

Depuis 1054, le mont Athos obéit à la règle dite de l'*abaton* (inaccessible, en grec) qui y interdit l'entrée à « *toute créature femelle* », les pèlerins mâles étant soumis à l'obtention du *diamonitirion*, ce laisser-passer provisoire délivré au compte-gouttes par les autorités monastiques. Qu'à cela ne tienne, les agents bulgares vont déployer des efforts considérables – et des trésors d'imagination – pour infiltrer cette république théocratique, dont les membres mènent une vie de reclus, hors du temps et des contingences matérielles. Pour quoi faire ?

> Les agents bulgares vont déployer des trésors d'imagination pour infiltrer la communauté.

Pour Momtchil Metodiev, jeune historien de Sofia, l'intérêt de l'Etat bulgare pour le mont Athos est alors motivé par la volonté de soumettre le monastère de Zographe au contrôle auquel était assujettie la pratique religieuse dans le pays. Mais aussi par un certain patriotisme. « *Jusqu'à la fin des années 1960, la Bulgarie communiste ne savait pas grand-chose de la vie de ses moines à Zographe. Ces derniers bénéficiaient d'un statut d'autonomie tout en jouissant de la protection de l'Etat grec,* explique-t-il. *Ce n'est que lorsque*





© FABIAN DA COSTA

Zographe a été menacé de passer sous tutelle étrangère – roumaine, puis grecque – que l'Etat bulgare s'est activé pour en reprendre le contrôle.»

Les monastères peuplés de moines étrangers relèvent en effet de manière informelle de leur pays d'origine via l'influence qu'y exerce la hiérarchie de leur Eglise nationale. Encore faut-il que leurs nationaux y restent majoritaires. Dans les années 1920, Hilandar est déjà passé des Bulgares aux Serbes pour une affaire de dettes que Belgrade avait rachetées aux Grecs, obtenant, en contrecoup le droit d'y envoyer en nombre des moines serbes. Depuis les années 1960, faute de cadres, Zographe était dirigé par un higoumène roumain. Perdant ses moines bulgares, il attisait les convoitises du clergé grec. L'orgueil national exigeait donc que le monastère soit repris en main.

L'opération avait cependant un aspect plus prosaïque : pour la Bulgarie, Zographe n'était pas seulement une prestigieuse ambassade dans ce «Tibet de l'orthodoxie». Cet imposant monastère regorgeait aussi d'inestimables richesses : des livres rares, des icônes, de l'or et des pierres précieuses. *«Un véritable trésor entre les mains de vieillards sénilles»*, témoigne un autre faux pèlerin et vrai espion de Sofia. Un trésor qui suscitait bien des envies. A commencer par celle de la jeune République populaire bulgare qui allait mobiliser sa diplomatie et son clergé pour défendre le «caractère national» de Zographe.

L'essentiel de cette offensive allait cependant se jouer dans l'ombre des contacts officiels et avoir un caractère bien plus périlleux. Car les dirigeants

IRRÉDUCTIBLES Niché au cœur de la montagne sacrée, dans la partie nord de la péninsule, le monastère de Zographe, dedié à saint Georges, a été fondé à la fin du Xe siècle. Dans les années 1970, la communauté était réputée très hostile au régime communiste de Sofia.

de la Bulgarie communiste veulent purement et simplement dépouiller Zographe de ses reliques pour les ramener à Sofia. Cette mission inavouable sera confiée aux agents de la DS, la police politique du régime. «*Bâtie sur le modèle du KGB soviétique, la DS bulgare possède un service qui lui est propre, la 14e section de l'espionnage à l'étranger, chargée du renseignement historique et culturel,* explique Hristo Hristov. *Concrètement, sa mission est de traquer les textes et les œuvres d'art pouvant être considérés comme une illustration du rayonnement bulgare dans le monde et de les ramener au pays.*»

Dans la «sainte montagne» d'Athos, cette mission ne sera pas facile. Ici il faudra réussir l'exploit d'infiltrer une communauté repliée sur elle-même et réputée très hostile au pouvoir communiste de Sofia, tout en déjouant la vigilance des maîtres des lieux – les Grecs –, ennemis religieux de toujours et adversaires géopolitiques en cette période de guerre froide. En 1976, la DS décide de tenter sa chance en y envoyant des espions en soutane. Le premier de ces moines soldats s'appelle Bogomil Kovatchev. Etudiant en théologie, il est repéré par la DS alors qu'il vient d'entamer son service militaire. Les services lui proposent un marché : il sera libéré de cette corvée (plus de deux ans à l'époque) en échange de sa «coopération». Ne rêve-t-il pas de poursuivre sa formation de théologien en Grèce? Là aussi, la DS peut lui donner un coup de pouce. Le jeune homme accepte avec enthousiasme, d'autant plus qu'originaire d'un village dans le nord-est du pays, il aura pour officier traitant un «pays», le colonel Hristo Marintchev qui est aussi son grand-oncle maternel. A Sofia, Kovatchev est formé aux techniques du renseignement avant d'être envoyé poursuivre ses études de théologie à Athènes. En 1976, il obtient la permission des autorités grecques de se rendre au mont Athos. Sa mission peut commencer. Son agent de liaison sera le consul bulgare à Thessalonique, et c'est depuis son bureau que le jeune agent enverra ses premiers rapports à Sofia.

Comme pour tous les futurs espions bulgares à Zographe, la mission de Kovatchev a un double objectif : passer au crible le patrimoine du monastère et prendre le pouls de la communauté. Kovatchev décrit avec minutie les intrigues qui agitent le petit groupe de moines; ces derniers complotent, volent des sucreries au réfectoire et trafiquent des liqueurs. A cette époque, ils ont constitué trois camps : ceux qui sont proches de la diaspora bulgare émigrée, ceux qui «flirtent» avec les Grecs, et enfin, les «patriotes» fidèles à la Bulgarie communiste. Autant de divisions et de faiblesses, que la DS mettra habilement à profit.

Equipé d'un appareil photo spécial, le jeune moine s'aventure aussi dans d'autres monastères à la recherche de vestiges bulgares. Un rosaire en cyrillique, un titre de propriété en vieux slavon ... Il note, prend des photos à défaut de pouvoir subtiliser les objets en question. A Sofia, ses supérieurs l'encouragent à fouiller davantage dans les bibliothèques des moines. Le voici en train de tirer les vers du nez d'un frère sur les trésors cachés de Saint-Pantéleimon, le monastère russe. «*L'archimandrite Avel a été envoyé par Moscou pour piller le monastère,* rapporte-t-il. *Les Russes auraient même simulé son incendie pour mieux le dévaliser. Le patriarche Pimène de Moscou en est reparti avec 300 valises d'objets précieux, idem pour le métropolite Nikodime...*» Pour conclure, l'agent Kovatchev recommande à ses officiers traitants d'être prudents. «*Les Grecs nous suspectent de vouloir imiter l'exemple des Russes*», écrit-il. La DS hésite : faut-il en référer à Moscou? Dans cette chasse au trésor, les services des «pays frères» peuvent être tentés de jouer leur propre partition. Dans les archives du transfuge russe Vassili Mitrokhine, on apprendra que, sous le pseudonyme d'«Adamant», Nikodime était l'agent du KGB le «*plus haut placé dans la hiérarchie de l'Eglise russe*». Il n'est donc pas exclu que le «pillage» soit le fait des espions soviétiques.

Loin de l'internationalisme prôné par les communistes, au mont Athos, cette concurrence s'inscrit aussi dans un contexte très balkanique dans lequel Grecs, Bulgares, Macédoniens et Serbes se disputent la paternité de pans entiers de leur patrimoine historico-culturel. «*Sur le mont Athos cette bataille pour l'Histoire battait son plein. Et la DS, trop occupée jusqu'à présent à surveiller la pratique religieuse en soi, a réalisé qu'elle était en train de la perdre*», explique Tony Nikolov, rédacteur en chef de la revue *Christianisme et culture* de Sofia.

Les Eglises nationales de tous les pays orthodoxes sont également mises à contribution dans la compétition identitaire. Dans l'un de ses rapports, l'agent Kovatchev livre une étude détaillée du poids de l'Eglise grecque dans les services de police, de l'armée et des renseignements helléniques. Devenu visiblement trop entreprenant, il ne tardera pas à en faire lui-même les frais. Au printemps 1979, les autorités grecques mettent fin à son séjour dans le pays, officiellement pour avoir «*outrepassé ses fonctions*». Mais les circonstances particulièrement humiliantes de son expulsion d'Athos – le moine est tiré par les cheveux, défroqué et attaché sur un mulet avant d'être renvoyé en Bulgarie –

Le moine est défroqué et attaché sur un mulet avant d'être renvoyé dans son pays.

DES AGENTS EN SOUTANE Au milieu des annees 1970, la DS – les services secrets de la Bulgarie communiste – décide d'envoyer des agents en soutane dans le monastère de Zographe, au mont Athos. Lobjectif alors plus ou moins avoué était de reprendre e contrôle du monastère bulgare menacé de passer sous tutelle étrangère – roumaine ou grecque Parmi les premières recrues, un jeune étudiant en théologie, Bogomil Kovatchev, profitera de l'occasion pour donner un coup de pouce à sa carrière ecclésiastique. En 1989, l'agent Kovatchev devient, sous e nom de Kiril *(en haut à droite)*, le métropolite de Varna, la troisième ville de Bulgarie au bord de la mer Noire. Il occupe toujours cette fonction. En janvier 2012, une commission enquêtant sur la DS révélait que sur quinze membres du Saint Synode de l'Eglise orthodoxe bulgare, onze étaient d'anciens agents des services secrets communistes Ci-contre une copie de la célèbre *Histoire slavo-bulgare* du moine Paisij. L'original datant du XVIIIe siècle avait été derobé par les espions bulgares dans le monastère de Zographe, en 1988.

© FABIAN DA COSTA. © NADYA KOTSEVA/SOFIA PHOTO AGENCY © FABIAN DA COSTA. © ILLUSTRATION SUPPLIED BY SEBASTIAN KEMPGEN/UNIVERSITY OF BAMBERG.

suggèrent que la vraie nature de ses activités n'avait pas échappé à ses hôtes. De retour à Sofia, Kovatchev s'inquiète pour son avenir. Mais sur le plan professionnel, il n'a pas de souci à se faire. Son grand-oncle, le colonel Marintchev, veille au grain : quelques mois plus tard, il ira représenter l'Eglise bulgare auprès du patriarcat de Moscou. En 1989, sous le nom de Kiril, il sera intronisé métropolite de Varna, la troisième ville bulgare, un poste qu'il occupe encore aujourd'hui !

Même avortée, la mission de l'agent Kovatchev aura permis à la DS de mieux « profiler » ses futurs agents sur le terrain. Ces derniers se devront d'être plus discrets et de gagner davantage la confiance des Grecs. Tout en se surveillant les uns les autres. Au début des années 1980, ils seront plusieurs à opérer à Zographe sans être toujours au courant de l'existence de leurs « collègues ». Parmi eux, un autre futur métropolite, le très grécophile Nathanaïl, plus connu dans les archives de la DS comme « l'agent Blagoev ». A deux reprises au moins, le futur prélat se révèle d'une grande utilité ; pour identifier les propriétés foncières des moines sur le continent, qui intéressent beaucoup l'Etat bulgare, et pour aider Sofia à démontrer l'origine slavo-bulgare du monastère de Zographe, qu'Athènes remet régulièrement en cause. En 1980, lors d'une rencontre entre les ministres des Affaires étrangères des deux pays, les Bulgares produisent la photocopie d'un document de 1856 portant le sceau de Zographe, en caractères cyrilliques, *« ce qui met provisoirement fin aux revendications grecques »*, rappelle l'historien Momtchil Metodiev. La DS, qui est à la manœuvre, bombe le torse : *« Sans nous, la Bulgarie aurait tout simplement perdu Zographe »*, martèlent les anciens patrons de la « 14e » qui se targuent encore aujourd'hui d'avoir *« œuvré pour le prestige du pays »*.

Leur patriotisme laisse pourtant dubitatif le chercheur Hristo Hristov : *« Cette section de la DS a été mise au service de Loudmila, la fille du dirigeant indétrônable du PC bulgare, Todor Jivkov. Elle s'était piquée d'histoire ancienne et voulait mettre la main sur toutes sortes de reliques, le plus souvent pour satisfaire ses propres caprices. »*

Sur le mont Athos, l'opération la plus importante et la plus audacieuse des services bulgares a lieu en 1988, un an à peine avant la chute du mur de Berlin. Il s'agit du vol du manuscrit original de l'*Histoire slavo-bulgare* écrite au XVIIIe siècle par le moine Paisij de Hilandar, un texte considéré comme fondateur de l'identité nationale bulgare. *« Cela reste notre meilleur coup »*, fanfaronne Bontcho Assenov, un ancien officier de la DS, qui estime toujours que la place de ce manuscrit est *« bien dans un musée de Sofia et non à Zographe »*. En fait, la DS arrive à remplacer l'original par une copie quasi parfaite fabriquée à partir des microfilms rapportés par ses indics sur place. Plusieurs versions circulent sur la façon dont ce parchemin est sorti du monastère : caché sous une soutane, enfoui dans un sac de noix..., L'épouse du colonel Marintchev, Bonka, se vante d'avoir *« feuilleté dans sa cuisine »* la précieuse relique. Ensuite, le livre serait passé entre les mains de plusieurs pontes communistes. En 1996, le général Brigo Asparoukhov, l'un des premiers patrons du renseignement de la Bulgarie post communiste, reconnaît qu'il a découvert l'*Histoire* de Paisij *« dans le coffre-fort de son bureau »*. L'année suivante, elle atterrit au Musée national d'histoire de Sofia avant d'être rendue aux moines du mont Athos, début 1998, par le président Petar Stoïanov. *« Commettre un larcin doublé d'un sacrilège n'a rien d'héroïque, encore moins de patriotique »*, dit-il aujourd'hui pour expliquer sa décision. Les Sofiotes se souviennent encore de la queue interminable des curieux et des fidèles qui étaient venus contempler une dernière fois l'*Histoire* de Paisij avant qu'elle ne reprenne la route du mont Athos.

A ce jour, c'est le dernier acte avéré de l'opération « Citadelle ». Ses différents protagonistes ont connu des sorts divers. Pour les « moines en épaulettes », cet épisode aura clairement servi d'accélérateur dans leur carrière ecclésiastique. *« Il a compris combien ses liens avec le service pouvaient lui être bénéfiques sur le plan professionnel »*, notait dès 1980 l'officier traitant de Nathanaïl, le futur métropolite de Nevrokop (au sud). En 2000, « l'agent Kovatchev », devenu le métropolite de Varna, et considéré comme l'un des plus puissants prélats de Bulgarie, est venu en personne célébrer l'office funèbre de son grand-oncle, le colonel Marintchev. Ce dernier n'a pas pu profiter pleinement de sa retraite, mais la plupart de ses anciens collègues de la « 14e » sont devenus des consultants, des professeurs d'université et des spécialistes en religion. Certains se sont même reconvertis dans le commerce d'antiquités et d'objets d'art. Sans remords ni regrets. Sauf un, peut-être. *« Nous n'avons pas réussi à empêcher l'ouverture de cette boîte de Pandore que sont nos archives »*, a expliqué un jour Kiril Kotev, un ancien officier de la DS qui se vante d'avoir lui-même recruté quelques-uns des agents en soutane. *Nous avions conclu un pacte de silence et de secret avec ces hommes, mais nous avons failli à notre promesse. Nous leur devons des excuses aujourd'hui. »*

> « La fille de Todor Jivkov voulait mettre la main sur toutes sortes de reliques. »

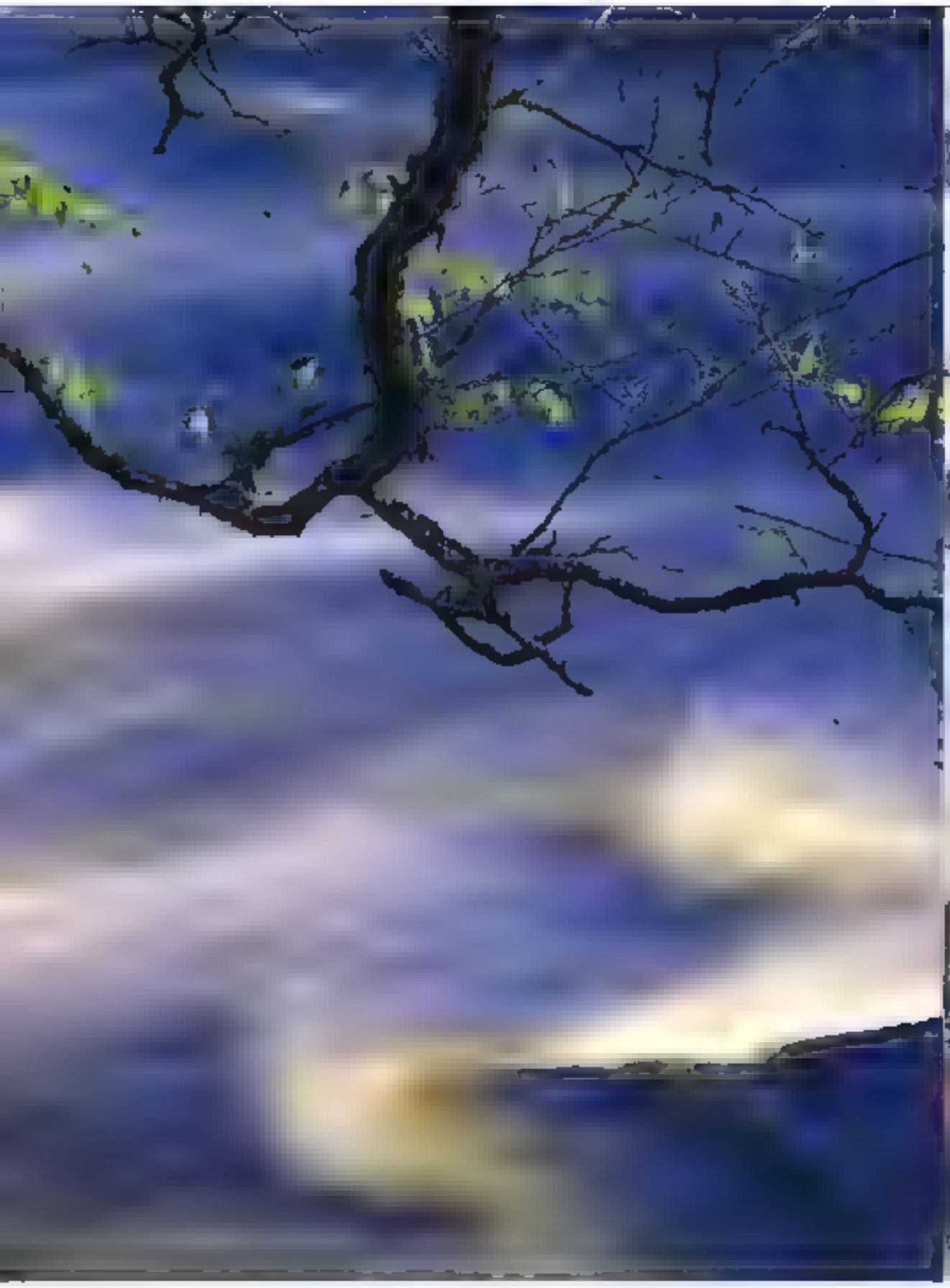
UN TRÉSOR CONVOITÉ Pour la Bulgarie communiste, Zographe était avant tout le sanctuaire d'inestimables richesses historiques et culturelles : des livres rares, des icônes, des manuscrits, de l'or et des pierres précieuses.

PHOTOS © YVON BOELLE/ONLYFRANCE.FR. © COLL. PERRIN/KHARBINE-TAPABOR © AKG-IMAGES.

Par Korentin Falc'hun

Brocéliande
la forêt enchantée

Située en Bretagne, dès le XII^e siècle, par les poètes de la Table ronde, la forêt arthurienne fut définitivement assimilée, au XIX^e, à la forêt de Paimpont.



NATURE ET LÉGENDE
A gauche la forêt de Brocéliande ou de Paimpont, et le hêtre de Ponthus qui aurait plus de 300 ans. En haut carte chasseresse et mythologique de Brocéliande forêt de Paimpont. Ci-dessus *Le roi Arthur lutte contre un géant*, enluminure de Bruges, par Guillaume Vrelant, 1468. In *Chroniques de Hainaut*, traduit du latin par Jean Wauquelin (Bruxelles, Bibliothèque royale).

Les peintures les plus saisissantes de Brocéliande se dévoilent à l'arrière-saison. Et ses touches les plus hardies apparaissent aux soirs d'orage. Les lointains brasillent avec l'éclair, les claires-voies brûlent dans le flamboiement des fougères et des boucliers de schiste pourpre. C'est alors que les cimes laissent entrevoir des panoramas au grand caractère d'étrangeté, propices à tous les enchantements...

Entrer en Brocéliande, c'est pénétrer dans ce morceau de Bretagne que le cadastre nomme aujourd'hui la forêt de Paimpont. Situé entre Ille-et-Vilaine et Morbihan, cet immense massif forestier de 7 000 ha déroule des paysages étonnants. Le manteau qui recouvre le vieux socle rocheux est constitué pour l'essentiel de taillis de feuillus et de futaies de conifères. Le pourtour du massif et la haute forêt, à l'ouest, présentent de vastes étendues de landes ou bruyères, ajoncs et genêts disputent l'espace au peuplement des pins maritimes et sylvestres. La partie centrale de la forêt est davantage boisée, avec des sous-bois de chênes et de hêtres. L'aulnaie-saussaie, qui s'accommode d'un sol saturé en eau, se répand le long des nombreux ruisseaux, ainsi qu'en bordure de certains étangs et tourbières.

A Brocéliande, la légende est couplée à la roche, l'arbre et l'eau. Les premières traces de l'activité humaine apparaissent ici vers 3 000 ans avant notre ère, lorsque les bâtisseurs du néolithique commencent à extraire du sol pierreux de la forêt de nombreux blocs de schiste rouge, de quartz blanc ou de grès clair, afin d'élever de remarquables monuments mégalithiques. Tumulus, tertres, dolmens, allées couvertes, menhirs et alignements sont érigés sur les hauteurs de Paimpont pendant deux millénaires. A l'âge du bronze, de petits princes venus de l'ouest, qui connaissent l'art de manier le cuivre et l'étain, s'y font inhumer dans de grands caveaux. Des sépultures et des tombelles sont encore édifiées jusqu'à l'âge du fer, avant que la sylve primitive ne devienne un sanctuaire gaulois accueillant les cultes druidiques.

© STANISLAS FAUTRE/ASK IMAGES

TABLE RONDE
De nombreux épisodes des romans de la Table ronde se situent dans la forêt de Brocéliande. Ci-contre, l'hôtié de Viviane ou tombeau des Druides, une chambre funéraire mégalithique qui aurait été la demeure de la fée Viviane, la Dame du Lac, avant sa rencontre avec Merlin l'Enchanteur.

Dans la première moitié du VII[e] siècle, le vénéré roi breton Judicaël, qui sera un jour proclamé saint, tient résidence à Gaël, en plein cœur du massif forestier. Le vaste territoire que renferme le domaine royal est alors appelé Poutrecoët, le « pays au travers de la forêt », forme bretonne du *Pagus trans sylvam*. Vers 1031, le duc de Bretagne, Alain III, établit une donation d'alleux sur l'ensemble forestier de Gaël, partie nord de l'actuelle forêt de Paimpont, en faveur du noble breton Ralph l'Ecuyer. Alors que la seigneurie des Gaël-Montfort est au XI[e] siècle l'une des plus puissantes de Bretagne, Ralph s'installe en Angleterre en tant qu'homme d'armes de valeur auprès du roi Knut le Grand. Les services rendus à la cour anglaise lui ayant valu le titre de comte d'Est-Anglie, il lègue à son fils Raoul II de Gaël les terres qu'il possède des deux côtés de la Manche. Raoul II participe en 1066 à la bataille d'Hastings aux côtés de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie.

Un siècle après la conquête de l'Angleterre, le poète anglo-normand Wace est commissionné par le roi Henri II Plantagenêt pour rédiger, vers 1160, une chronique du duché de Normandie, *Le Roman de Rou*. N'ayant pas manqué de citer Raoul II de Gaël au nombre des chevaliers bretons qui se sont battus avec le Conquérant, Wace fait à cette occasion un rapprochement entre le seigneur de Gaël et l'illustre forêt qui est sienne. Il est alors le premier à rapporter les croyances merveilleuses liées à Brocéliande : par temps de grande chaleur, les veneurs de cette forêt obtiennent de la pluie en versant de l'eau sur le perron d'une fontaine nommée Barenton. Wace, qui affirme s'être lui-même rendu sur place, indique qu'il ne pût malheureusement observer pareil prodige.

Deux décennies plus tard, le poète champenois Chrétien de Troyes, féal de Marie de France, fait entrer de plain-pied Brocéliande et sa fontaine dans la littérature arthurienne. Il célèbre à son tour la forêt bretonne dans le roman courtois *Yvain ou le Chevalier au lion*, composé vers 1180. La sylve devient dès lors le centre de prouesses où vont s'exercer les valeurs de la chevalerie arthurienne.

A sa suite, le cycle du Lancelot-Graal synthétise, au cours des années 1220-1230, les récits arthuriens dans une perspective romanesque et chrétienne. Composée en prose romane par des auteurs inconnus, l'œuvre présente de nombreuses références à la forêt de Brocéliande en dépit d'une géographie des plus fantaisistes. L'apport le plus remarquable se trouve dans le chapitre final de *L'Histoire de Merlin* où sont relatées les amours de l'enchanteur avec la fée Viviane. C'est l'épisode des neuf cercles magiques tissés par Viviane pour enclore Merlin dans une infranchissable prison d'air. Merlin prisonnier de son amour, c'est l'« *enserrement* » de l'enchanteur qui s'est assoupi auprès d'un buisson d'aubépine. D'autres grandes suites romanesques vont parfaire la mise en scène de paladins en Brocéliande, autour de Barenton : *Le Tournoiement de l'Antéchrist* et *Claris et Laris*, au XII[e] siècle, ou encore *Brun de la Montagne* et *Le Roman de Ponthus*, à la fin du XIV[e] siècle.

Au centre de la plus ancienne cartographie de Brocéliande, Barenton s'articule comme le haut lieu qui permet de faire coïncider la nature et la légende. Comme le sourcier qui avance avec sa baguette de coudrier, il faut interroger le lacis de Brocéliande muni des anciens textes. Cerné par la forêt, Barenton se dissimule sur le contrefort du plus haut sommet de la forêt. Le pérégrin finira par découvrir la secrète et très modeste

© COLLECTION DAGLI ORTI/GIANNI DAGLI ORTI

CHEVALERIE
Yvain combattant Aschelon, d'après *Yvain ou le Chevalier au lion*, de Chrétien de Troyes, fresque du début du XIII[e] siècle (Rio di Pusteria, château de Rodenegg). Au XII[e] siècle, la forêt de Brocéliande devient le centre des aventures d'Yvain.

© CHRISTOPHE BOISVIEUX/CORBIS. © STANISLAS FAUTRE/ASK IMAGES.

PAYS DE FÉES
A gauche, au milieu d'une clairière minuscule se dissimule la fabuleuse fontaine de Barenton qui abrita les amours de Merlin l'Enchanteur et de la fée Viviane. On dit aussi que par temps de sécheresse, la fontaine a le pouvoir de provoquer la pluie. A droite, le Val-sans-Retour où, selon la légende arthurienne, la fée Morgane enfermait les amants infidèles.

fontaine égarée au milieu d'une clairière minuscule. La maçonnerie primitive de pierres sèches et le bloc de grès qui la surmonte, le perron des Merveilles, ont traversé le temps, les contes et les songes.

La première captation de Brocéliande et de sa fontaine se produit dès le XV[e] siècle par le puissant comte Guy XIV de Laval, gendre du duc de Bretagne Jean V et propriétaire du domaine forestier de Paimpont. Afin de mieux asseoir sa préséance sur la famille de Rohan aux Etats de Bretagne, il cherche à mettre en valeur ses vastes possessions en faisant rédiger, depuis son château de Comper, une importante charte forestière. Le manuscrit sur parchemin vélin, daté du pénultième jour août 1467, s'intitule *Usemens et coustumes de la forêt de Brécilien*. La charte assigne à la forêt de Paimpont – qualifiée ici de « *mère forest* » – environ 22 000 ha, révélant que ses bois sont les plus vénérables de Bretagne.

Un article insolite contraste avec le contenu juridique de la charte « *De la décoration de la forêt de Brécilien et des Merveilles étant en celle-ci.* » Il signale l'existence d'un Breuil de Bellanton, parcelle boisée où se situe la fameuse fontaine et consigne même ici les droits seigneuriaux par lesquels seul le propriétaire de ces bois peut s'accaparer le pouvoir de provoquer la pluie en répandant l'eau de la fontaine.

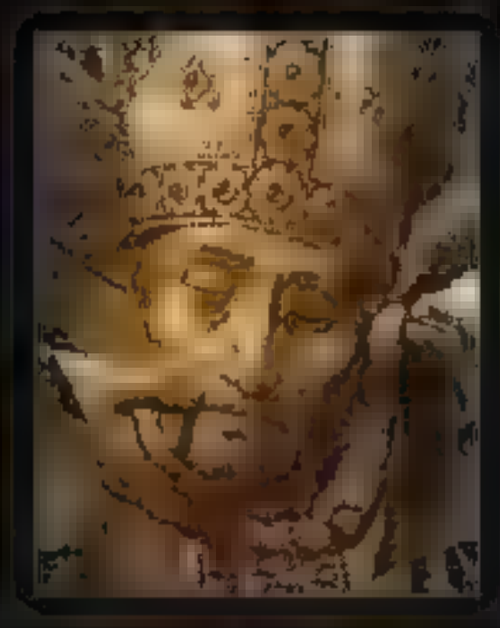
La coutume rituelle de se rendre à Barenton pour demander la pluie se perpétuera encore longtemps. Lors les troubles de la Révolution, l'abbé Pierre-Paul Guillotin, prêtre réfractaire réfugié dix années durant dans son pays natal de Concoret, témoignera des dévotions liturgiques à la fontaine dans les pages de son journal : « *Dans les temps extrêmement secs, le clergé de la paroisse de Concoret allait processionnellement avec croix et bannières à la fontaine de Bellanton pour demander de la pluie. Et quoique Bellanton soit situé dans la paroisse de Paimpont, les religieux, curés de Paimpont, ne s'y sont guere opposés, à cause sans doute de l'usage immémorial.* »

A l'orée du XIX[e] siècle, avec l'engouement littéraire pour le romantisme, vont cependant graviter autour de Barenton de nouveaux vestiges arthuriens. Antiquaires, érudits locaux ou amateurs de pittoresque s'emploient à renommer et à réinventer les lieux-dits de la forêt de Paimpont susceptibles de donner corps à la sylve légendaire.

Plus que tout autre monument, les mégalithes se prêtent généreusement à ancrer la mémoire des romans de la Table ronde. Une chambre funéraire à la structure originale devient l'ancienne demeure de la Dame du Lac et prend le nom d'hôtie de Viviane. Deux grands blocs de schiste rouge, derniers restes d'une allée couverte démolie, forment le tombeau de Merlin où se perpétue le culte de l'Enchanteur. L'un des sites qui acquiert la plus grande renommée est celui du Val-sans-Retour, en référence à la prison d'air infranchissable où la fée Morgane enfermait les amants infidèles qui entraient dans la vallée. Profondément entaillé dans le schiste pourpré qui s'enfonce dans la forêt entre deux landes, le ravin chaotique transpose en Brocéliande l'une des terribles épreuves à laquelle fut soumis Lancelot.

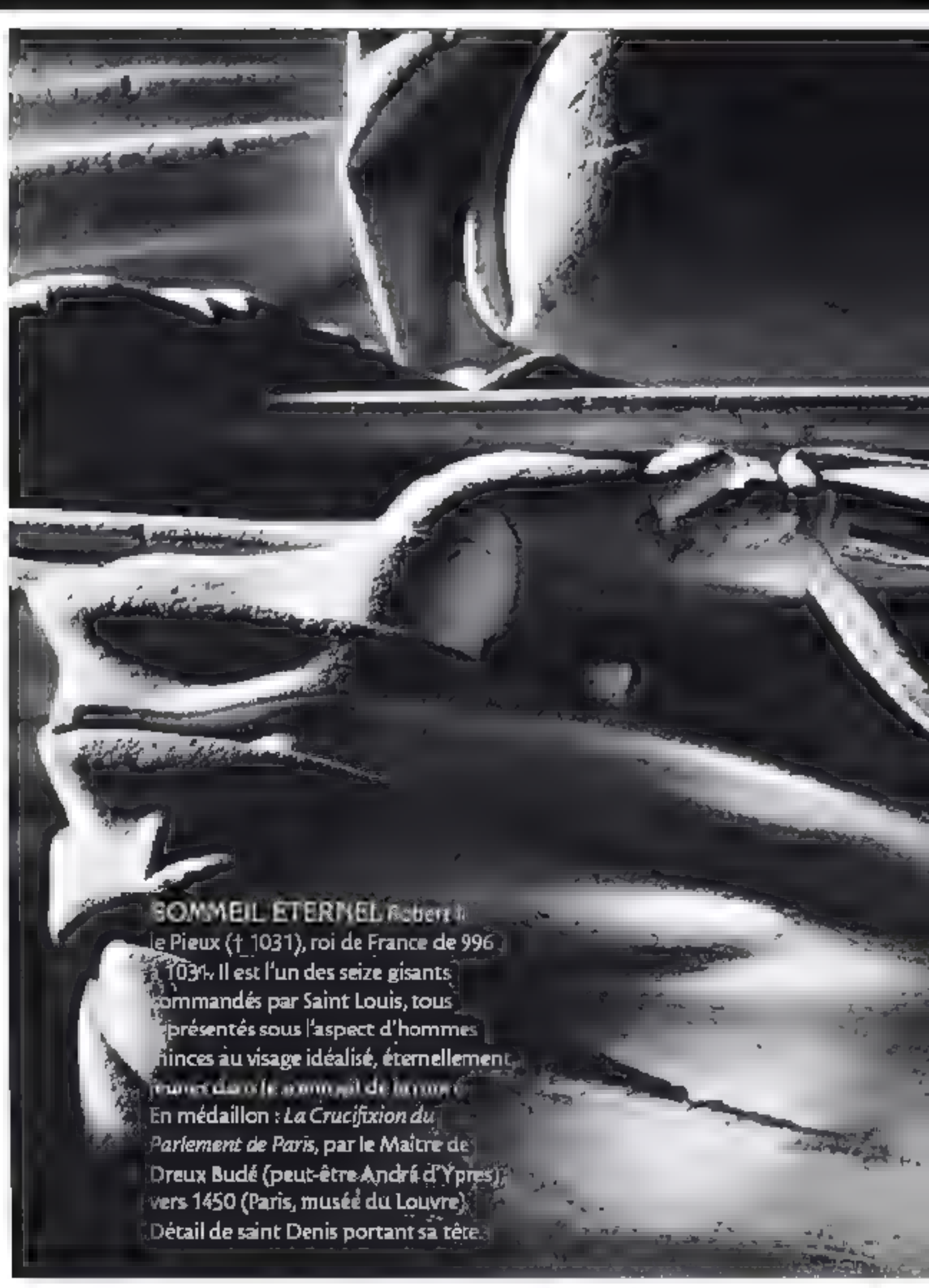
La forêt de Paimpont véhicule la part bretonne de la mémoire et de l'imaginaire celtiques. Pour les reconstructeurs enthousiastes du mythe arthurien, il s'agit de favoriser une sorte de déambulation initiatique où se répondent réel et imaginaire. Les sentinelles d'écorce appellent au compagnonnage des armes et des heaumes, les eaux dormantes révèlent l'apparition des fées. Chevalier errant des chemins perdus et retrouvés, le promeneur puisera dans l'histoire et la légende le puissant état d'âme qui permet d'aller au-dedans de soi.

L'histoire s'est arrêtée à Saint-Denis



La ligne de métro qui mène à Saint-Denis semble bien longue aux Parisiens du dimanche ; on lui préfère bien souvent une visite de la Sainte-Chapelle ou une après-midi place des Vosges. La basilique Saint-Denis – pourtant cathédrale depuis 1966 – a perdu l'aura qui fut autrefois la sienne. Sa flèche détruite intrigue, inquiète presque ; on pressent qu'un drame a causé cette amputation : celui des attaques successives de la foudre et de violents ouragans, l'abandon d'un décor qui ne convenait plus à la scène. Le temps et la pollution ont fait le reste, ravagé sa façade dont le portail est devenu d'un noir de charbon.

Les travaux de rénovation qui s'annoncent pour l'été devraient lui redonner un nouvel éclat. Pendant trois ans, peintres, maîtres verriers, ferronniers et maçons travailleront sous la houlette de restaurateurs. Sans aller jusqu'à reconstruire la flèche de la tour Nord, la Drac, maître d'ouvrage, et les Monuments historiques, maître d'œuvre, ont pris pour ces travaux un parti qui devrait faire date ; celui de remettre la façade dans l'état des années 1840, c'est-à-dire réhabiliter la première restauration, qui fut si décriée dans les années 1950 pour avoir outrepassé la pure restitution de l'état médiéval. Ce choix de ne pas privilégier une époque historique par rapport à une autre s'imposait, il est vrai, pour un monument qui les a justement fédérées. Car depuis que le roi Dagobert choisit de s'y faire inhumer, par un mélange de politique et d'esprit religieux, voire de mysticisme, presque tous les souverains ultérieurs tinrent à apposer leur marque dans la basilique, comme s'ils voyaient en elle l'instrument et le conservatoire de leur légitimité.



SOMMEIL ÉTERNEL Robert II le Pieux († 1031), roi de France de 996 à 1031. Il est l'un des seize gisants commandés par Saint Louis, tous représentés sous l'aspect d'hommes jeunes au visage idéalisé, éternellement endormis dans le sommeil de la mort. En médaillon : *La Crucifixion du Parlement de Paris*, par le Maître de Dreux Budé (peut-être André d'Ypres), vers 1450 (Paris, musée du Louvre). Détail de saint Denis portant sa tête.

Texte d'Albane Piot, photographies de Patricia Canino

Des travaux de restauration débutent cet été à la basilique Saint-Denis. Ils devraient rendre tout son lustre à ce monument de l'histoire de France, sanctuaire des sépultures royales depuis Dagobert.

EN HAUT : © PHOTO RMN-JEAN-GILLES BERIZZI

© BNF/BNF78609314

DEVOTIO MODERNA

Ci-dessus : *Vie de saint Denis*. Manuscrit du milieu du XIII[e] siècle (Paris, BnF). A partir du règne de Charles V, alors que la spiritualité chrétienne devient plus personnelle avec le courant de la *devotio moderna*, les visages des gisants sont plus individualisés. C'est également sous le règne de Charles V que la tradition d'être inhumé dans la basilique Saint-Denis s'étendit aux membres de la famille royale. Ci-contre : Blanche de Navarre († 1398), femme de Philippe VI de Valois († 1350), roi de France de 1328 à 1350. Œuvre de l'atelier de Jean de Liège.

L'initiative en vint de l'abbé Suger. Entré au monastère de Saint-Denis à l'âge de 10 ans comme oblat, nommé abbé en 1122, il consacra sa vie à la gloire et à la beauté de l'abbatiale. Il s'évertua à la faire adopter comme l'unique nécropole des rois, qui ne l'avaient utilisée jusqu'alors qu'occasionnellement. Et s'il ne put en faire l'église du sacre en lieu et place de la cathédrale de Reims, elle fut instituée par son entremise gardienne des insignes de la monarchie. En 1120, une charte signée par Louis VI lui garantit ces privilèges.

La légende dorée voulait que ce fût le futur roi Dagobert qui ait fait construire la première église, en action de grâce. Il aurait échappé aux foudres paternelles par l'intercession de saint Denis et de ses compagnons martyrs, dont il avait retrouvé les reliques dans les ruines d'un édifice, au cours d'une chasse au cerf. La veille de la cérémonie de la dédicace, qui avait été fixée au 24 février 636, le Christ était entré par une fenêtre, accompagné des saints Pierre, Paul, Denis, Rustique et Eleuthère, et avait consacré lui-même l'église. Il avait chargé un pauvre lépreux, témoin de la scène, d'en aviser le roi, lequel, convaincu par la guérison miraculeuse du messager du Ciel, avait annulé la cérémonie du lendemain. Cette bénédiction divine

rappelée opportunément par Suger offrait à l'abbatiale une dignité bien suffisante pour justifier son accession au statut de nécropole royale.

Quand Louis VIII mourut, en 1226, son fils, futur Saint Louis, n'avait que 12 ans. Blanche de Castille devint régente. Avec le nouvel abbé de Saint-Denis, Eudes Clément, ils entreprirent, dès 1231, la reconstruction du chevet. L'enjeu n'était pas seulement architectural : il était dynastique. Le transept, vaste espace carré encadré de quatre tours, est conçu comme un mausolée célébrant les trois dynasties qui ont porté la couronne de France : les Mérovingiens, les Carolingiens, les Capétiens. On rechercha les tombes et les noms de tous les souverains inhumés dans l'abbatiale et l'on commanda seize gisants de pierre, qui furent disposés de manière chronologique autour de l'autel de la Sainte-Trinité, à l'entrée de la croisée du transept. Au centre, on plaça les tombeaux de Philippe Auguste et de Louis VIII. Tous ces gisants se ressemblent, manière de signifier que ces trois dynasties ne forment qu'une seule et même lignée : Louis IX tenait son autorité d'une filiation qui remontait jusqu'à Dagobert. Ils seraient au fil des siècles rejoints par beaucoup d'autres, aux allures variées, mais incarnant le même désir de consécration.

La tradition fut perpétuée par les Valois, s'étendit sous Charles V aux membres de la famille royale, et permit l'exécution de véritables chefs-d'œuvre sculptés, commandés aux plus grands artistes du temps. Le tombeau de François Ier, auquel concoururent aussi bien Philibert Delorme que Primatice, Germain Pilon ou Pierre Bontemps, forme ainsi un monumental arc de triomphe à l'antique, selon le goût de la Renaissance. Fait de marbre blanc, il associe colonnes cannelées, chapiteaux ioniques, figures mythologiques et 54 panneaux en bas-relief évoquant les hauts faits guerriers du roi défunt. Dans la pénombre de la voûte, les gisants du roi et de son épouse Claude de France montrent les souverains sous l'aspect pathétique et macabre de cadavres décharnés, tandis qu'au sommet du monument, leurs statues les représentent à genoux sur des prie-Dieu, en compagnie de celles des trois enfants morts avant leur père : Charlotte, François, duc de Bretagne, et Charles, duc d'Orléans. Le monument reprenait une formule qu'avait inaugurée le magnifique tombeau de Louis XII en installant les priants du roi et de la reine au sommet d'un catafalque de marbre. Après la mort accidentelle d'Henri II, Catherine de Médicis fit édifier sur le flanc nord de la basilique une rotonde funéraire sur le modèle des tholos antiques, destinée à

TOMBEAU ROYAL

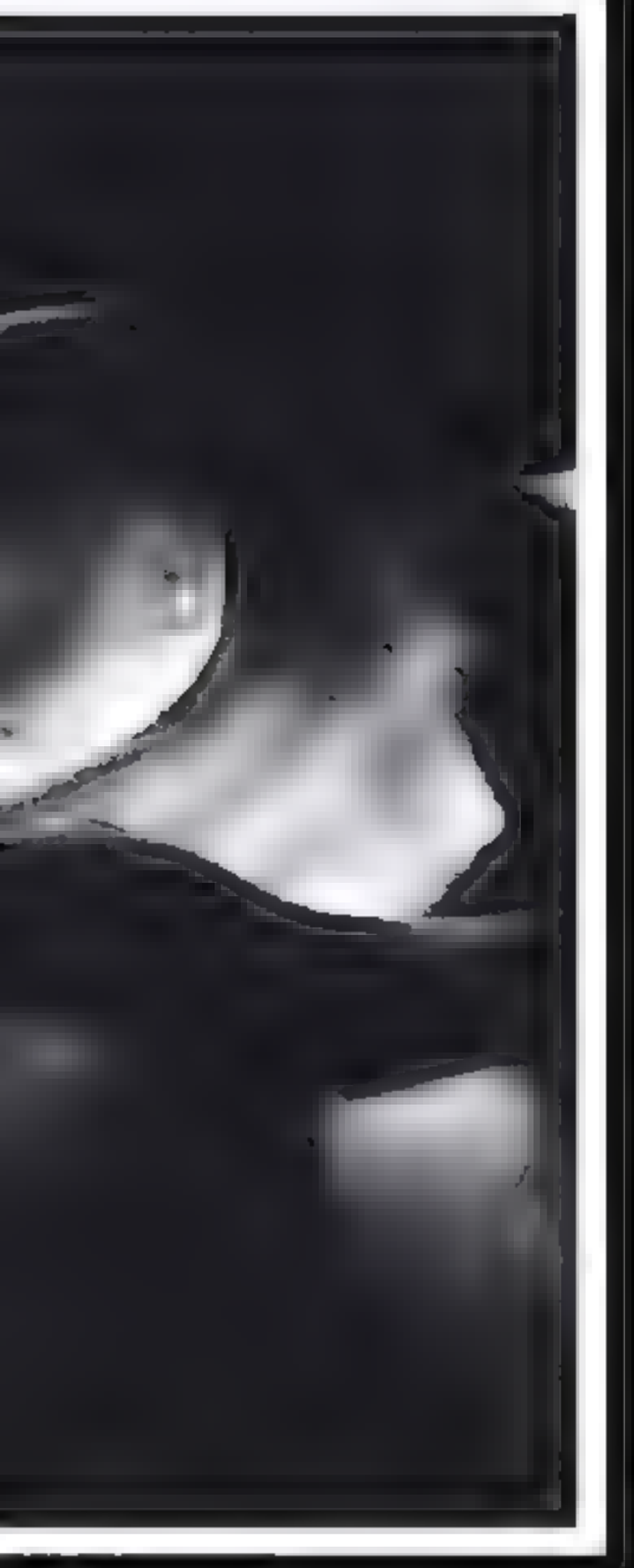
Clémence de Hongrie († 1328), femme de Louis X le Hutin († 1316), roi de France de 1314 à 1316. Seconde femme de Louis X le Hutin après qu'il eut répudié Marguerite de Bourgogne. Clémence de Hongrie fut inhumée au couvent des Jacobins, à Paris. En 1816, Louis XVIII fit transférer les restes et le gisant de la reine à Saint-Denis.

NUDITÉ Ci-dessous : Louis XII (1462-1515), roi de France, et Anne de Bretagne (1477-1514), sa femme. Commande de François Ier en 1515. Par Jean Juste. A la Renaissance, les visages sont individualisés et la représentation de la mort se fait plus réaliste, moins apaisée. Si au sommet du tombeau, les orants du roi et de la reine sont en habits de cérémonie, sous le dais, les corps sont nus, les mains crispées sur les draps froissés du lit de mort.

servir de sépulture aux Valois. Elle ne fut jamais achevée, tomba en ruine et fut finalement détruite en 1719.

Puis il y eut divers projets de mausolée pour les Bourbons, qui n'aboutirent jamais. Les membres de cette dernière dynastie furent inhumés dans la crypte carolingienne, dans de simples cercueils de bois posés sur des tréteaux de fer. A l'entrée du caveau, sur un banc de pierre creusé dans l'épaisseur du mur, reposait le corps du dernier des rois, qui ne serait déposé dans le caveau qu'à la mort de son successeur et « *qui semblait demeurer là pour dire à l'orgueil humain, parfois si facile à s'exalter sur le trône : "Poussière terrestre je t'attends !"* » (Alexandre Dumas, *Vingt ans après*).

Ces rois eurent au moins de somptueuses pompes funèbres, magnifiquement orchestrées comme un moyen d'exaltation du souverain et de la monarchie. Philippe Auguste (mort le 14 juillet 1223) avait été le premier à en bénéficier. Pour celles d'Henriette-Marie



ABANDON
A droite : Anne de Bretagne (1477-1514), femme de Louis XII (1462-1515), roi de France de 1498 à 1515. La tête rejetée en arrière, la bouche entrouverte, les cheveux défaits, la reine défunte porte encore les marques de l'agonie. En haut, à gauche : enterrement de Philippe le Bel à Saint-Denis, miniature tirée des *Grandes Chroniques de France*, enluminées par Jean Fouquet, vers 1455-1460 (Paris, BnF).

de France, le 20 novembre 1669, toute l'abbaye fut tendue de tentures noires dorées et peintes aux armes de la reine d'Angleterre en exil, et soutenues par de hauts squelettes. Au milieu du choeur, le mausolée, sur un piédestal octogonal de marbre blanc, portait à chacun de ses angles une table jaspée de vert et des urnes qui répandaient une fumée odorante. Trois cents chandeliers d'argent éclairaient le catafalque surmonté d'un dais de velours noir orné de broderies d'or et de crépines d'argent. Quand toute l'assemblée fut assise, on alluma les cierges, et des urnes, qui jusqu'alors répandaient des parfums, s'élevèrent des flammes. L'année suivante, le 21 août, pour les funérailles de sa fille Henriette-Anne Stuart, Madame, un autre mausolée, plus léger, fut édifié dans le chœur et la basilique tout entière habillée de noir, plongée dans les ténèbres. En chaire, Bossuet tonnait : *« Ô nuit désastreuse! Ô nuit effroyable, où retentit comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt! Madame est morte! »*

Contrairement à ce qu'insinue Saint-Simon dans ses *Mémoires*, et malgré les contestations qui s'étaient élevées contre lui à la fin de son règne, Louis XIV lui-même eut droit pour ses funérailles au grand cérémonial de la mort hérité de son père, dans une basilique parée de lés de velours noir, de rideaux bordés d'hermine, de grands obélisques portant des trophées d'armes et terminés par des girandoles à cinq bougies.

La Révolution consomma la rupture avec l'ordre passé par le viol des sépultures royales. *« On voulut poursuivre la monarchie jusqu'à sa source, les monarques jusque dans leur tombe, jeter au vent la cendre de soixante rois. »* (Alexandre Dumas, *Les Tombeaux de Saint-Denis*). Dom Poirier, chargé par l'Assemblée d'assister à l'exhumation, en a rapporté toute l'horreur : l'odeur si infecte que l'on brûlait de la poudre pour purifier l'air, le pillage et les destructions, des heures durant, même le soir où, à la lumière des flambeaux, on arrachait le dallage du chœur pour en exhumer tous les cercueils.

Le deuil de la basilique désolée dura encore treize ans. Devant la ruine du monument, Chateaubriand s'alarme : « *Au lieu du cantique de la mort qui retentissait sous ses dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert, la chute de quelques pierres qui se détachent de ses murs en ruine, ou le son de son horloge, qui va roulant dans les tombeaux ouverts et les souterrains dévastés.* » Son cri fut entendu. Le 20 février 1806, Napoléon signait un décret qui consacrait Saint-Denis à la sépulture des empereurs et ordonnait de vouer respectivement trois chapelles à la mémoire des Mérovingiens, des Carolingiens et des Capétiens. Il institua un chapitre composé d'anciens évêques issus de l'Ancien Régime ou de la Révolution, et chargé de la liturgie funèbre quotidienne à la mémoire des souverains. Pourtant, le 2 avril 1861, c'est finalement aux Invalides que son corps fut déposé. Et dans les années 1950, des travaux archéologiques détruisirent le caveau de Saint-Denis destiné aux Napoléonides.

Avec la Restauration, la basilique retrouva ses fonctions monarchiques. On identifia les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette dans le cimetière de la Madeleine, où avaient été inhumées les victimes de la guillotine pendant la Terreur. Le 21 janvier 1815, jour anniversaire de l'exécution du roi, Louis XVIII les fit transférer en grande pompe à Saint-Denis. Les Bourbons, à leur retour, devaient, selon le mot de Chateaubriand, « *toucher leur front avec ses cendres avant de mettre sa couronne sur leur tête* » (*Mémoires d'outre-tombe*). Deux ans plus tard, le 18 janvier 1817, à minuit, les cendres des rois de France qui avaient été jetées dans deux fosses, sous la cour des Valois, lors des pillages de 1793, furent exhumées et déposées dans deux coffres de marbre, dans l'ancien caveau de Turenne. Sur des plaques de marbre noir sont gravés pour mémoire les noms des souverains, des princes et des princesses.

La monarchie de Juillet voulait réconcilier les Français de tous bords par l'exaltation de l'histoire nationale : elle accorda des crédits colossaux à François Debret pour la restauration de l'édifice. L'architecte écrivit dans la pierre et dans le verre tout un programme d'histoire de France, comme un pendant à la galerie des Batailles et à la salle des Croisades de Versailles ; ce sont ses travaux qui sont remis à l'honneur aujourd'hui.

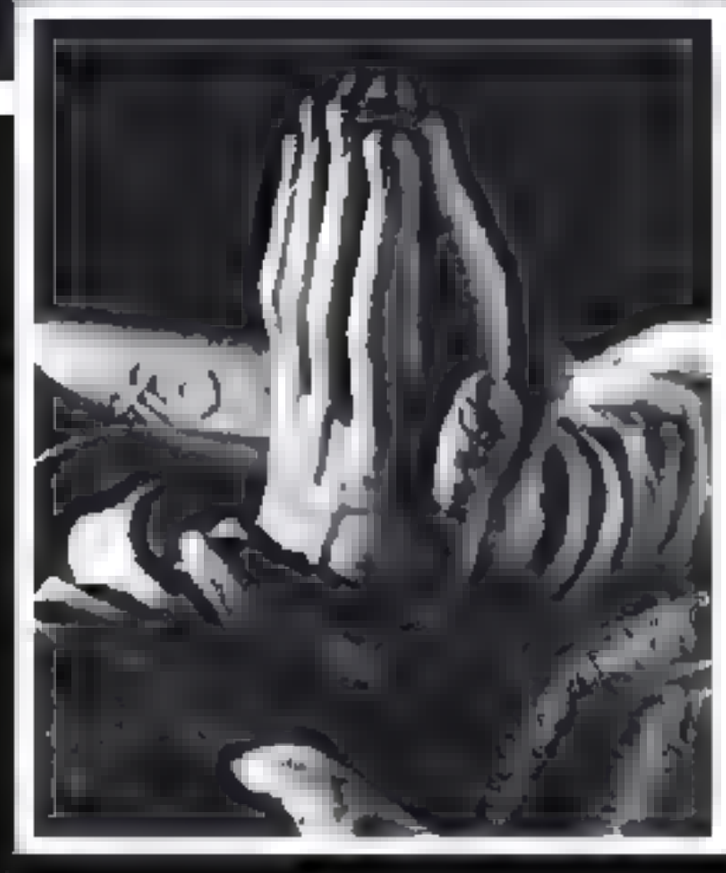
Avec la chute du second Empire, l'introduction de la République et la disparition des régimes personnels, la mission de Saint-Denis perdit pourtant sa légitimité ; le chapitre chargé de la liturgie funéraire fut supprimé en 1885.

Restait la basilique, modelée par sa fonction mémorielle et dynastique. En 1987, le président François Mitterrand y célébrait le millénaire capétien, en présence du comte de Paris.

En 2000, une analyse ADN confirmait que le cœur de l'enfant du Temple était bien celui de Louis XVII (ou celui de son frère aîné Louis-Joseph). La basilique des rois l'accueillit au son des tambours, le 8 juin 2004, pour la dernière pompe royale de son histoire.

DERNIERS FEUX

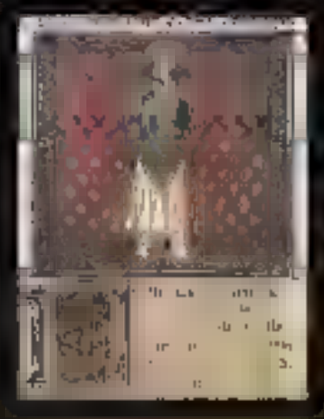
Ci-contre : Henri II (1519-1559), roi de France de 1547 à 1559. Commande de sa femme, Catherine de Médicis. Œuvre du sculpteur Germain Pilon *(ci-dessous : détail des mains d'Henri II).* Page de gauche : Catherine de Médicis (1519-1589), par Germain Pilon. Les statues parées des atours du sacre reposent sur des coussins fleurdelisés. Elles étaient destinées à la chapelle des Valois, jamais achevée. La mode des gisants commence à passer. Ni François II, ni Charles IX, ni Henri III, successeurs d'Henri II et derniers des Valois, n'auront d'effigie funéraire. Les Bourbons non plus, qui seront simplement inhumés dans la crypte.



LA BASILIQUE SAINT-DENIS
Jean-Michel Leniaud et Philippe Plagnieux

Éditions du Patrimoine/ Centre des Monuments nationaux
208 pages
29 €

EXPOSITION
« Saint-Denis à en perdre la tête »
Jusqu'au 31 octobre

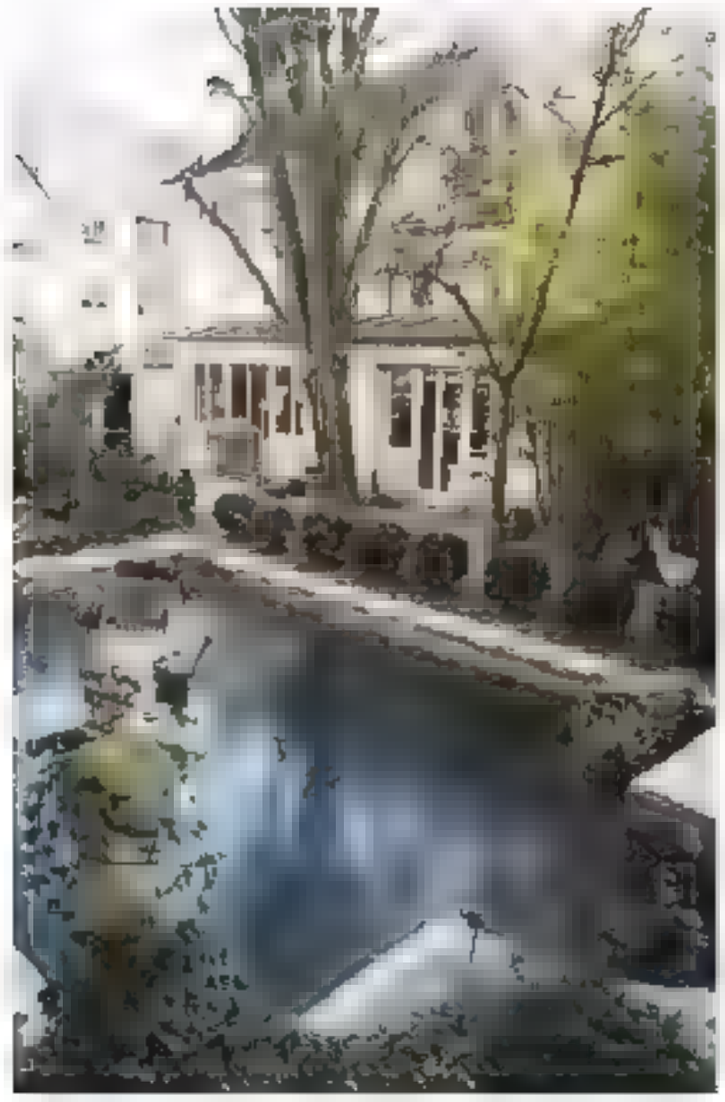


Basilique de Saint-Denis
1, rue de la Légion-d'Honneur
93200 Saint-Denis

TRÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann

La deuxième vie des meubles Boulle



Dans une ancienne écurie, à l'est de Paris, Marie-Hélène Poisson restaure les plus gracieux objets de l'histoire de la marqueterie.

PHOTOS © MATHIEU WALTER/LE FIGARO HISTOIRE

RENAISSANCE Marie-Hélène Poisson, dans son atelier, au bord du bois de Vincennes *(à gauche, en haut et en bas)*. Elle redonne vie aux meubles Boulle les plus délicats *(ci-dessus)*.

Le long du bois de Vincennes, derrière les grilles de leurs jardins, se cachent quelques maisons construites sous le second Empire, lorsqu'une partie du bois avait été transformée en parc à l'anglaise. Poussant l'une de ces grilles, le visiteur est accueilli par un puissant cob normand, qui hennit doucement en signe de bienvenue, et par deux imposants bouviers bernois prêts à le lécher comme s'ils l'avaient retrouvé sous deux mètres de neige! Un chat noir, des poissons, des cochons d'Inde et quelques poules complètent la ménagerie. Paris, à quelques minutes de RER, paraît si loin...

Il y a une douzaine d'années, Marie-Hélène Poisson a installé son atelier dans les écuries de ce lieu enchanteur. Fille et petite-fille d'ébéniste, elle est aujourd'hui la seule, en France, à se consacrer à la restauration de meubles et d'objets des XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles en marqueterie Boulle. *« Certains ébénistes en restaurent un peu,* tient-elle à préciser, *alors que nous, nous ne faisons pratiquement que cela, y compris la gravure des éléments en laiton. C'est l'un de nos atouts vis-à-vis des conservateurs ou des collectionneurs. Les pièces qu'ils nous confient ne se baladent pas d'un lieu à l'autre. Tout est fait sur place. »*

Contrairement à l'idée admise, André Charles Boulle n'est pas l'inventeur de la marqueterie qui porte son nom. Mais ce premier ébéniste de Louis XIV, qui était aussi fondeur, dessinateur et sculpteur, a hissé jusqu'à la perfection dans son atelier du Louvre, cette technique déjà utilisée par les Hollandais. Aux entrelacs traditionnels d'écaille de tortue et de laiton, il mêlait de la corne, de la nacre, de l'os et même de l'ébène. D'autres, à commencer par ses fils, ont repris l'art de cette marqueterie aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Au XIX^e^ siècle, meubles d'appui, cartels, secrétaires, sont devenus courants. Il en reste donc beaucoup dans les maisons françaises. De nombreux particuliers font ainsi appel à Marie-Hélène Poisson pour restaurer un meuble, un coffre, héritage de famille auquel ils sont attachés. *« Ils sont généralement très gentils parce qu'ils ont mis parfois longtemps à nous trouver,* explique Marie-Hélène Poisson. *Mais depuis quelques années, grâce à Internet, nous sommes plus visibles. »*

Le temps abîme souvent la marqueterie Boulle, car le bois et le métal se rétractent de façon différente sous les variations de température, ce qui provoque de fréquents décollements du laiton. *« Faute d'artisans spécialisés, les objets en marqueterie Boulle ont souvent été mal restaurés, mal gravés, parfois même cloutés. Les manques en laiton ont été remplacés par du plâtre peint en doré et de fausses gravures ont été dessinées au stylo ! »*

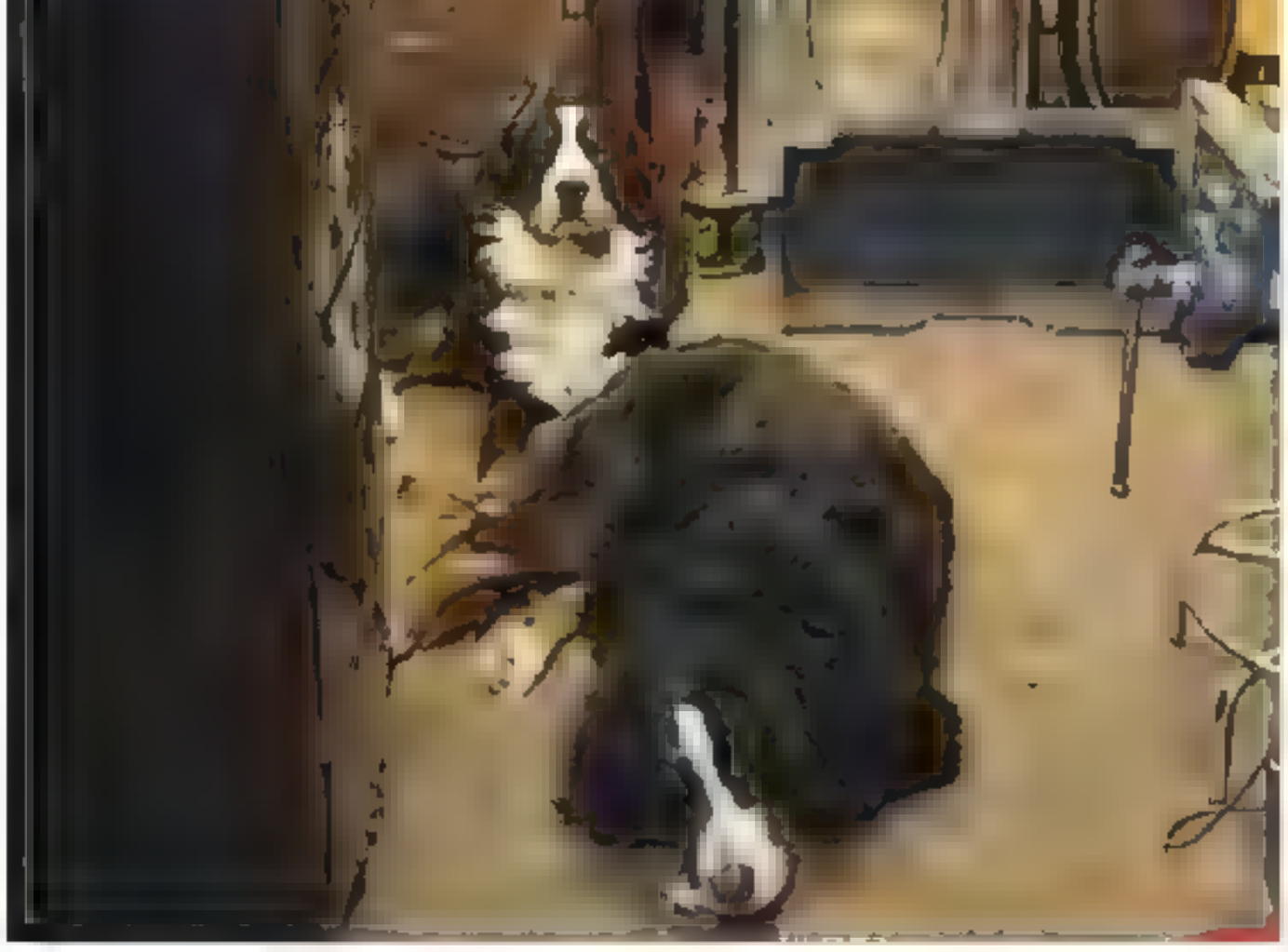
Dans son atelier, Marie-Hélène Poisson n'utilise que des colles

naturelles et des vernis à l'eau qui viennent de la maison Laverdure, fournisseur traditionnel des artisans d'art du faubourg Saint-Antoine. Les colles de poisson utilisées depuis l'Antiquité sont fabriquées en faisant fondre la peau, les arêtes et la tête du poisson dans l'eau. Les os des bovins fournissent la colle forte des ébénistes ; la peau et les nerfs, des colles un peu plus douces. Des colles toutes réversibles car, ici, on se soucie beaucoup de respecter la doctrine des restaurateurs du patrimoine : préserver l'intégrité de l'objet d'art et procéder à des restaurations qui restent réversibles. Marie-Hélène et Michel Rocaboy, l'ébéniste qui collabore avec elle depuis des années, insufflent, par exemple, du collagène dans les colles anciennes des meubles pour leur redonner du pouvoir fixant sans déposer pour autant la marqueterie.

Ils viennent ainsi de restaurer un ravissant coffre de carrosse du XVII[e] siècle où, sur un fond en étain, sous une couronne aux pointes de nacre, des hérons de cuivre, entourés d'arabesques de laiton et d'écaille, ploient leurs cous gracieux. L'écaille, en revanche, tapisse le fond de l'un des cartels qu'un collectionneur leur confie l'un après l'autre. Depuis longtemps, il n'offrait plus aux yeux qu'une masse sombre, terne. Aujourd'hui, il a retrouvé ses teintes fauves, ses veines marbrées. *« Seule l'écaille de tortue imite ainsi le marbre, c'est pour cela qu'elle était choisie. Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, les ébénistes utilisaient celle de la tortue caret toujours teintée, plus difficile à travailler, alors que ceux du XIX[e] siècle utilisaient de l'écaille de tortue franche. »*

Depuis 1973, le commerce international de l'écaille de tortue est rigoureusement interdit par la convention de Washington. Mais Marie-Hélène Poisson possède un stock, assez important, d'écaille antérieure à cette date qu'elle peut donc utiliser en toute légalité. Elle le tient de son grand-père et de son père. Le premier était ébéniste au faubourg Saint-Antoine et sa plaque émaillée est accrochée dans l'atelier. Le second s'était spécialisé en marqueterie Boulle dans son atelier du XX[e] arrondissement, à Paris.

C'est là, après l'école, que Marie-Hélène a fait ses premières armes ;



TECHNIQUES DE POINTE
Les bouviers bernois gardent l'atelier *(à droite)*. Trouver de l'écaille de tortue est difficile, mais ce sont généralement les motifs de laiton qui sont abîmés *(ci-dessus)*.

PHOTOS : © MATHIEU WALTER/LE FIGARO HISTOIRE

SPÉCIALISATION
Marie-Hélène Poisson *(en bas)* est la seule ébéniste en France à pouvoir restaurer les meubles Boulle en entier. Diplômée en gravure, elle peut graver les arabesques de laiton. Elle possède un stock d'écaille important – antérieur à 1973 car depuis cette date le commerce d'écaille de tortue est interdit – qu'elle tient de son père, lui aussi ébéniste.

là où, déterminée, elle a pris goût à cet art minutieux longtemps réservé aux hommes ; là, qu'elle a décrété, à 17 ans, vouloir en faire à son tour son métier ; là, qu'elle s'est patiemment formée. *« Lorsque je me suis présentée à l'école Boulle avec un coffret que j'avais réalisé, le professeur de marqueterie m'a dit qu'il n'avait plus rien à m'apprendre. Mais il a eu la bonne idée de m'envoyer suivre les cours de gravure, ce que j'ai fait pendant trois ans en même temps que je travaillais dans l'atelier de mon père. »*

Aujourd'hui, Marie-Hélène Poisson fait partie des rares personnes qui ont le droit de posséder de l'écaille de tortue. Elle garde un livre de police où elle consigne le moindre petit morceau utilisé, même s'il ne pèse que dix grammes ! Tous les cinq ans, elle doit demander le renouvellement de son autorisation et elle est contrôlée par les douanes. *« Heureusement que je possède un bon stock,* dit-elle en riant, *et que c'est plutôt le laiton qui se décolle car aujourd'hui, en France, seules quatre personnes vendent de l'écaille* (toujours antérieure à 1973 évidemment) *et le kilo se négocie autour de 1 500 euros. »*

Restaurer les meubles Boulle est un travail très long. Il faut commencer par enlever les bronzes et recoller éventuellement les parties du meuble où il n'y a pas de marqueterie. L'artisan prend ensuite une empreinte des parties où la marqueterie est défectueuse, puis procède à la découpe du laiton. Celle de l'écaille est très difficile, surtout celle de la tortue caret qu'il faut plonger dans l'eau salée pour la ramollir. L'ébéniste n'a alors que dix minutes pour la travailler. Le collage, étape délicate, bénéficie à l'atelier de techniques très modernes : les éléments encollés sont placés dans une grande poche en latex dans laquelle on fait le vide et qui est ensuite soumise à la chaleur des lampes infrarouges. On laisse ensuite le meuble sécher avant de le polir doucement. Enfin, on grave au burin, puis on nettoie et redore les bronzes avant de les fixer à nouveau sur le meuble.

« Cela fait longtemps que je gagne mal ma vie, explique Marie-Hélène. *La marqueterie doit être une passion autant qu'un métier ! Certes, il y a encore beaucoup de meubles Boulle mais, aujourd'hui, les gens préfèrent faire un voyage, acheter un meuble neuf, plutôt que de dépenser le prix d'une restauration. Pourtant, alors que beaucoup d'ateliers de doreurs et d'ébénistes ferment, nous vivons. »*

Oui, l'atelier vit, mais au prix de toutes ces heures de travail qui ne se retrouvent pas dans les prix facturés, et grâce à une réflexion constante pour se renouveler. Ainsi, les deux ébénistes ont gagné, en 2009, le deuxième prix de la Sema (Société d'encouragement aux métiers d'art) en créant une table basse constituée de deux plateaux en Altuglas transparent et écaille de tortue.

Profitant de son cadre exceptionnel, Marie-Hélène Poisson a également ouvert des ateliers pour les adultes et pour les enfants. Ces derniers dessinent puis découpent du bois, du laiton et d'autres matières qu'ils apprennent à manipuler. Ils fabriquent des colliers, des décorations de Noël, des boîtes qu'ils emporteront chez eux. Après les travaux manuels, ils dégustent un goûter maison et se pressent pour nourrir à leur tour les poules, les poissons, le cheval…

www.ateliermhpoisson.com

Par Vincent Tremolet de Villers

Bon Thermidor!

L'Association nationale des directeurs des ressources humaines propose au ministère du Travail la suppression de trois jours fériés – l'Ascension, la Pentecôte et l'Assomption. Pas moins. Elle préférerait des jours flottants pour que les membres des autres religions présents sur notre sol ne se sentent pas discriminés.

Nous voici en l'an I de l'ère de la diversité.

C'est un début un peu trop pâle. Pourquoi trois jours fériés ? La fête de Noël n'est-elle pas le reflet d'un inqualifiable repli sur soi ?

Les Tamouls fêtent-ils Noël ? Et Pâques ! Quand on sait les méfaits du chocolat sur la santé ! Et le 11 Novembre, pour un Français dont la famille n'était pas encore arrivée sur notre territoire en 1918, n'est-ce pas un peu stigmatisant ? Le dimanche n'est-il pas à lui seul une insulte pour ceux qui n'honorent pas le jour du Seigneur ?

Notre calendrier lui-même n'exclut-il pas, de fait, ceux pour qui la naissance du Christ n'est qu'une légende, une imposture ? Adopté en 1582, on l'appelle calendrier grégorien. Il doit son nom au pape Grégoire XIII, successeur de saint Pie V ! C'est dire.

C'est sous le pontificat de Grégoire XIII qu'eurent lieu les massacres de la Saint-Barthélemy. Il envoya des jésuites évangéliser l'Empire ottoman. Il encouragea les travaux de l'Inquisition.

Une commission devrait se pencher sur le respect qu'il eut ou non de la charte des droits fondamentaux et sur les nombreux dérapages dont ce pape s'est rendu coupable.

Le plus simple serait de revenir au calendrier julien introduit en 45 av. J.-C. (ou plutôt 708 de la fondation de Rome). Ce serait oublier qu'on le doit à Jules César, criminel contre l'humanité, qui porte sur les mains le sang d'un million de Gaulois !

L'autre solution serait de reprendre le calendrier républicain. Entré en vigueur le 6 octobre 1793, il fut établi par une commission dirigée par Charles Gilbert Romme. L'année s'y étendait sur 365 ou 366 jours, 12 mois de 30 jours – plus d'inégalité – auxquels on ajoutait 5 ou 6 jours, dits sans-culottides. Les mois y étaient divisés en trois décades. C'est le poète Fabre d'Eglantine qui avait été chargé de leur donner des noms. Il le fit avec talent. Chaque mois évoquait une caractéristique du climat français, une période de la vie paysanne : nivôse était le mois des neiges, vendémiaire, celui des vendanges, frimaire, celui des frimas.

Puisqu'il n'y avait plus de saints, il restait au poète le monde créé par le Grand Architecte.

Il y choisit des animaux, des plantes, des arbres, des outils agricoles. C'est ainsi que la poire fut fêtée le 3 de brumaire ; le 28 de pluviôse, c'était les cyclamens ; le houblon, le 23 de fructidor.

La réforme ne coûterait rien et le 18 de vendémiaire, jour du sarrasin, ferait sens.

On pourrait suivre avec passion, au cœur de l'été, le grand chassé-croisé des messidoriens et des thermidoriens, on fredonnerait *« le primidi au soleil, c'est une chose qu'on n'aura jamais »*, on remettrait le bon temps à la semaine des quatre quartidis.

Prenant exemple sur nos ancêtres de la Convention, nous pourrions aussi débaptiser nos villages. Ainsi Saint-Michel-de-Rivière en Dordogne reprendrait le nom d'Ami-des-Lois ; Saint-Gervais dans le Lot-et-Garonne se changerait à nouveau en La Fraternité ; le quartier de Saint-Esprit à Bayonne porterait, comme il y a deux siècles, le prestigieux nom de Jean-Jacques-Rousseau ; la paisible bourgade de Saint-Etienne-de-Baïgorry répondrait, comme autrefois, au nom de Thermopyles. Comme au bon vieux temps de la Terreur, on boirait de l'émilion-la-montagne Grand cru, Saint-Pierre-des-Corps ne serait plus que La Clarté-Républicaine et la forêt de Compiègne, celle de Marat-sur-Oise.

Nouveau calendrier, nouvelle géographie, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes s'il n'y avait un dernier casse-tête. Il concerne le mois de messidor. Celui-ci, malgré ses airs républicains, n'est pas résolument citoyen. Imaginez un peu, le nonidi de la première décade célèbre l'absinthe. Et ce n'est qu'un début. Le sextidi de la deuxième décade est dédié au tabac ! Il faudrait préciser que messidor nuit grave.

© NICOLAS RIBTZAUHL © THE ART ARCHIVE/MUSÉE CARNAVALET PARIS/DAGLI ORTI © MUSÉE CARNAVALET/ROGER-VIOLLET

L'AIR DU TEMPS A gauche : *Germinal*, par Louis Lafitte, gravé par Salvatore Tresca, 1794. Septième mois du calendrier républicain, germinal (21 mars/19 avril) était le premier des trois mois du printemps, correspondant à la période de germination. En haut : calendrier de l'an II de la République, 1794 (Paris, musée Carnavalet).

Retrouvez *Le Figaro Histoire* le 27 septembre 2012

DU 14 AU 23 SEPTEMBRE 2012

SYNDICAT NATIONAL DES ANTIQUAIRES - WWW.SNA-FRANCE.COM

1664 MILLÉSIME

LE GOÛT À LA FRANÇAISE

FRED & FARID BERCS Strasbourg 775 614 306

1664 France

Fruit de notre savoir-faire et du malt de la dernière récolte, 1664 Millésime révèle chaque année des arômes uniques. Une variation subtile, pour une grande bière de dégustation. Le brassin 2012 se distingue par des notes de vanille et de réglisse.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.